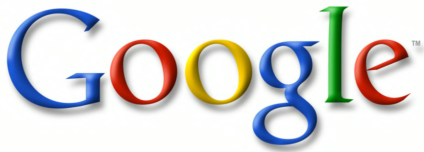


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

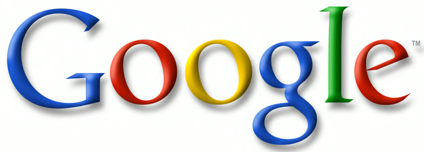
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

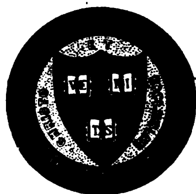
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

621

Harvard University

Library of the Divinity School



BOUGHT WITH MONEY

GIVEN BY

THE SOCIETY

FOR PROMOTING

THEOLOGICAL EDUCATION


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARROND.t
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

BIBLIOTHÈQUE DE CRITIQUE RELIGIEUSE

# Le Catholicisme de Demain

PAR

Jehan de BONNEFOY

PARIS
LIBRAIRIE CRITIQUE
ÉMILE NOURRY
14, rue Notre-Dame-de-Lorette, 14

1908
Tous droits réservés

# LE CATHOLICISME

DE

# DEMAIN

**Librairie critique Emile Nourry**

**14, rue Notre-Dame-de-Lorette. — PARIS**

---

DU MÊME AUTEUR :

**Les Leçons de la défaite ou la fin d'un catholicisme**. In-12, à ...................... **1 fr. 25**

**Vers l'unité de croyance**. In-12, à.... **1 fr. 25**

*La religion de la conscience* (en préparation).

---

**Die Lehren der Niederlage oder Das Ende eines Katholizismus** (traduit du français par *Ludwig Fahrland*. In-12, à.............. **1 fr. 25**

(Strecker et Schroeder, Stuttgart).

---

**Les orientations actuelles de la pensée religieuse à Lyon**. In-8, à................ **1 fr.**

(Phily, place Bellecour, Lyon)

BIBLIOTHÈQUE DE CRITIQUE RELIGIEUSE

Abbé JÉHAN DE BONNEFOY

# LE CATHOLICISME
## DE
# DEMAIN

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE NOURRY
14, rue Notre-Dame-de-Lorette, 14

1908
TOUS DROITS RÉSERVÉS

13 Sept 1909
Harvard University.
Divinity School Library.

# AUX LECTEURS

Où va le catholicisme ? Où va la société catholique ?

Ce nouveau livre, qui fait suite à notre récente publication : *Vers l'Unité de croyance*, essaye de répondre à ce double *Quo vadit*. C'est une modeste contribution à l'histoire du mouvement religieux de l'heure présente.

Nos pages sont ondoyantes et diverses comme les états d'âme dont elles veulent être la fidèle expression. Mais la lumière jaillit sans peine du choc même des opinions adverses ; elle monte dans le ciel limpide, à mesure que la route s'allonge pour corriger les écarts du voyageur trop aventureux.

Sous le voile transparent d'une fiction qui laisse voir des êtres *vivants*, ces pages racontent les souffrances inapaisées de la foi perdue, les défaillances inévitables de la foi aveugle, les espoirs indéfectibles de la foi éclairée. Elles

n'ont d'ailleurs d'autre mérite que celui de la sincérité.

Certains seront peut-être tentés de voir dans quelques-uns de nos chapitres le plaidoyer d'un avocat retors en faveur des doctrines dites modernistes. D'autres, au contraire, préfèreront y découvrir une apologie déguisée de l'enseignement qui condamne ces doctrines. Nous ne connaissons d'autre modernisme que celui qui pourrait se définir : l'abus de la vérité catholique, et nous repoussons à notre tour, dans cet ordre d'idées, toutes les déformations que l'Eglise repousse. Aussi bien, prions-nous nos lecteurs de ne chercher en ce livre qu'une invitation à la concorde et à la paix, qu'un stimulant pour réagir plus efficacement contre les basses matérialités de l'incrédulité et de la superstition.

La pensée religieuse est toujours plus ou moins en fonction de la pensée scientifique et philosophique. Ne connaissant pas de cloisons étanches dans le domaine intellectuel, nous étions de ceux qui réclamaient, encore hier, aux interprètes de la foi plus de liberté, plus de lumière, plus d'espace. Le " Catholicisme de Demain " est l'écho de ces supplications ; il

n'est pas un cri de révolte contre les directions contraires de l'Eglise.

La faveur, aujourd'hui, est aux idées et aux partis extrêmes. Ils sont quelquefois un remède nécessaire contre le laxisme de certaines opinions. N'ayant aucune prétention à l'infaillibilité, et faisant, avant tout, œuvre d'historien, nous ne redoutons pas le contrôle de ceux qui sont appelés à nous juger et possèdent, dès lors, des lumières supérieures aux nôtres. Nous demandons seulement que l'on rende justice à la droiture de nos intentions, au loyalisme de nos sentiments catholiques. Si cette justice devait nous être refusée, nous trouverions un refuge certain dans la fierté d'une conscience qui n'a rien abdiqué ni rien trahi et nous demanderions la suprême consolation à Celui qui, sondant les reins et les cœurs, connaît nos plus intimes pensées.

JÉHAN DE BONNEFOY.

*15 Novembre 1907.*

# LE CATHOLICISME DE DEMAIN

## CHAPITRE Ier

### MES AMIS ; LES CATHOLIQUES PROGRESSISTES

*Mardi*, 19 *février*.

Un feu clair flambe dans la cheminée de mon petit salon ; ma vieille lampe de porcelaine blanche promène son sourire d'astre agonisant sur le velours des fauteuils, sur les livres de la bibliothèque, sur le cadran doré de la pendule qui sonne quatre heures pour la seconde fois. Chaque mardi, ce double carillon chante chez moi le renouvellement d'une joie avec l'entrée de mes amis.

Voici tous mes chers habitués. Ils viennent très régulièrement chez le vieux solitaire que je suis échanger leurs craintes et leurs espérances sur la crise religieuse du temps présent. Ils sont l'exactitude même, et cette louange n'est point banale, puisqu'il s'agit des *chemineaux de la vérité*. Les gens qui courent, comme mes amis,

avec le bâton et l'escarcelle du pèlerin, sur tous les chemins de la pensée humaine, gaspillent aisément leur temps à écouter d'où vient le vent, ils ne sont jamais pressés d'arriver au terme.

Voici M. Léon Dulien, dont le surnom de " dernier disciple de Lacordaire " rappelle la foi ardente et l'esprit de haute tolérance. Le courageux auteur des « Erreurs des catholiques français dans le temps présent » a subi les injures d'un brouillard glacial dont sa longue barbe d'argent répare l'outrage au coin de ma cheminée. Voici mon savant exégète, Elie Loëtmol, qui essuie, de son côté, une larme que le grand froid de cette journée d'hiver a laissée sur le marbre de son visage impénétrable. Voici l'abbé Octave Labruyère, l'ingénieux constructeur de synthèses chrétiennes, qui n'essuie rien, qui se moque des rigueurs de la saison, parce qu'il a traversé le brouillard et la bise, les épaules et la tête bien enveloppées dans la chaude draperie de son manteau romain. Mais pourquoi le jeune panthéiste chrétien, Joseph Renold, porte-t-il plus douloureusement que de coutume sa tête douloureuse de Christ blond ? Quelle déception nouvelle est donc venue s'ajouter aux amertumes sans nombre de ce pessimiste de trente ans ?

M. Renold retourne fiévreusement entre ses doigts le dernier numéro des « *Horizons pro-*

*chains* », l'organe breton des catholiques progressistes. Quelle mouche a bien pu piquer notre ami ?

Nous sommes bientôt fixés sur la nature de cette émotion. Si M. Renold semble aujourd'hui avoir perdu l'ataraxie du Sage, si son geste est nerveux. n'attribuez ce malheur qu'à la politique des « *Horizons Prochains* ».

Une revue d'avant-garde, qui se flatte d'ouvrir au Catholicisme des sentiers nouveaux, ne vous ramène-t-elle pas honteusement dans l'ornière des chemins battus, quand, pour apporter à l'Eglise un certificat d'immortalité, cette revue se borne à relever les épitaphes des pierres tombales ?

Quatre longues colonnes, en minuscules caractères, sur les victoires du Catholicisme contre l'Hérésie, le Schisme, la Révolution, avec l'assurance d'un triomphe éternel, assurance fondée sur ce seul fait que le passé garantit l'avenir !

Notre ami trouve cette apologétique puérile.

Il a d'ailleurs une autre conception des triomphes de la vérité. « Vaincre ses ennemis dans les luttes de l'idée, ce n'est pas, dit-il, les repousser, encore moins les anéantir, c'est, au contraire, les amener à soi, les gagner en se faisant accepter d'eux, et en faisant naître en eux la vérité que soi-même on adore, c'est les faire vivre et les faire triompher avec soi, au lieu de les repousser ou de les tuer. »

Il est certain que, vue sous cet angle, la victoire catholique semble perdre de son prix et n'éveille aucunement le désir de nouveaux triomphes. M. Renold nous rappelle à cette occasion et non sans ironie ces fameux bulletins de conquête que Pyrrhus envoyait à Rome pour convaincre sans doute le Sénat que le vainqueur des armées romaines ne triomphait qu'en se détruisant lui-même... Et notre ami s'obstine à voir plus de pertes que de gains dans le développement de l'Eglise à travers les âges. « Il y a trop de victoires dans les annales de l'Eglise, ajoute M. Renold, c'est pour cela peut-être que le Catholicisme ressemble aujourd'hui à ces vieux arbres découronnés par la tempête, rongés au cœur, vides de moelle et qui gardent sous leur écorce à peine assez de sève pour faire reverdir les rameaux inférieurs et répandre à terre l'ombre d'une maigre frondaison... »

Le pessimisme de M. Renold dépasse évidemment les limites permises dans un cénacle de catholiques, même progressistes. Mon vieil ami Léon Dulien, dont la foi traditionnelle se laisse aussi peu troubler que le libéralisme entêté, proteste aussitôt au nom de l'Eglise qui a reçu de son fondateur les promesses d'immortelle vie.

Les fers de la discussion sont maintenant croisés...

« Le dernier disciple de Lacordaire » com-

mente avec son éloquence de romantique chrétien, le verset évangélique par lequel Jésus donne à ses disciples l'assurance qu'il sera avec eux jusqu'à la consommation des siècles. « L'Eglise, dit-il, n'a vu encore tomber de son tronc dix-neuf fois séculaire que des branches mortes ou des rameaux stériles qui épuisaient sa sève sans profit. Elle n'a rien à redouter des efforts de ses ennemis conjurés, puisque Dieu combat pour elle et que sa main guidera sans cesse la barque du Pêcheur sur l'Océan des âges. » La parole du dernier disciple de Lacordaire s'échauffe peu à peu contre les prophètes de malheur : Ni le siècle présent, ni le siècle à venir ne verront l'accomplissement des prédictions impies. Toute la poussière des mondes aura monté en tourbillon des gouffres de l'Eternité avant l'enterrement du Christ... Ceux qui préparent les funérailles du Catholicisme se briseront eux-mêmes au néant de leurs efforts. Ils ne verront pas la procession funèbre de nos cathédrales en route pour les cimetières où ils ont voulu creuser leur dernier lit, et « marchant deux à deux » comme les fleuves qui vont à la mer pour disparaître avec un dernier bruit.

Ce n'est qu'une première passe d'armes. L'éloquence toute « lacordairienne » de M. Dulien n'a d'autres résultats que d'amener un sourire doucement ironique sur les lèvres de M. Loëtmol

et un nouvel adversaire sur le champ de bataille.

— « Je ne puis songer, Monsieur Dulien, répliqua notre cher exégète, à vous disputer la palme du bien dire. J'ai cependant le regret de vous enlever une illusion. Vous avez cru nous apporter une réponse décisive en nous rappelant que l'Eglise a pour la guider à travers les âges des promesses de vie éternelle et qu'elle doit, avec cette assurance, bannir de sa pensée toute crainte. J'oserai vous faire observer que cette réponse n'a d'autre valeur que celle que lui donnent les hommes qui croient à la divinité de l'Eglise. C'est donc une phrase vide de sens au yeux des incroyants. L'examen du texte lui-même montre d'ailleurs que la promesse évangélique est loin de concorder avec l'éloquence de vos commentaires. Ne soyons point dupes des apparences, Monsieur Dulien, et considérons les faits avec la sereine impartialité qui convient à l'étude de la vérité.

Les apparences, ce sont les foules qui remplissent encore nos Eglises. L'illusion fut la même sous Dioclétien et sous Julien ; on vit alors refleurir le Paganisme ; le crépuscule des anciens dieux n'en était pas moins irrémédiable. Les réalités sont bien différentes de ces religieuses apparences ! C'est un fait, par exemple, et il résume, je crois, tous les autres, que la société fondée sur la volonté de Dieu recule

chaque jour et partout devant la société fondée sur la seule volonté des hommes. A quelle époque, ajouta notre docte hébraïsant, l'incrédulité s'est-elle affirmée avec plus d'audace que de nos jours ? A quelle époque a-t-elle recruté plus de partisans ?

Je ne veux rien exagérer, Monsieur Dulien : Notre vieille religion, protégée par ses institutions et ses cérémonies, se maintiendra plus longtemps que ne l'imaginait le Persan de Montesquieu. *Mole suà stat.* C'est, en effet, une machine admirablement montée qui roule par la force même de son merveilleux mécanisme. Mais pour combien de temps encore ?... « Le catholicisme, disait Cousin, en a pour trois cents ans dans le ventre, je lui tire mon chapeau et je le laisse passer. » Cette parole est d'un sage. Mais l'Eglise verra-t-elle l'accomplissement de ce bail trois fois séculaire... Dieu seul le sait.

— Sans parler des promesses d'éternelle vie qu'il vous plaît, Monsieur Loëtmol, de ne point tenir pour décisives, le passé de l'Eglise ne reste-t-il pas, quoi qu'en dise notre ami Renold, une garantie tout au moins humaine pour l'avenir ?

— Je crois bien, Monsieur Dulien, interpréter exactement la pensée de notre ami Renold, en vous déclarant qu'il y a trop de sillons dévastés au front de ce passé d'Eglise pour que j'ose

partager votre confiance en l'avenir. Je ne puis joindre ma voix à ces *Te Deum* en l'honneur des victoires catholiques sur le Schisme, l'Hérésie et la Révolution.

La Papauté a résisté, il est bien vrai, à toutes les attaques, elle a préféré rompre avec les peuples plutôt que d'abandonner un seul de ses principes. On l'a vue, il n'y a pas encore cinquante ans, dédaigner toutes les préoccupations d'humaine prudence et humilier l'orgueilleuse raison du siècle en élevant la Chaire de Pierre jusqu'aux nuées de l'infaillibilité personnelle. Mais Rachel peut-elle se consoler de la séparation ou de la mort des enfants qui firent l'opulence de sa maison et attestaient la gloire de sa fécondité ?

Je comprends sur ce point la triste philosophie de notre ami Renold... On nous dit que l'Eglise a vaincu Nestorius, Eutychès et Photius. Mais cette victoire n'a-t-elle pas coûté à l'Eglise toute l'Europe orientale ? On nous parle de l'écrasement de Luther, de Calvin et d'Henri VIII. Mais cet écrasement ne coûte-t-il pas au Catholicisme la perte d'un autre monde, est-ce qu'il ne soustrait pas à la juridiction de Rome la plupart des enfants de cette vigoureuse et intelligente race anglo-saxonne ? L'Eglise a dressé les barrières de ses Encycliques et de son *Syllabus* devant les aigles de la Révolution. Est-ce que les aigles ont reculé devant les ana-

thèmes ? Est-ce que vous ne sentez pas encore comme un craquement souterrain se transmettant d'un bout à l'autre du monde latin sous la poussée de cet esprit de libre examen qui semble n'avoir été vaincu par l'Eglise que pour la vaincre à son tour ?

Oui, le présent lui-même est chargé d'autant de ruines que le passé. L'Eglise montre sans doute des œuvres magnifiques : ici, la splendeur des manifestations de la croyance catholique, les pélerinages des multitudes enthousiastes à la Salette, à Lourdes, à Paray-le-Monial, les richesses du denier de Saint-Pierre, les missions soutenues par la Propagation de la Foi ; là, les merveilles d'une renaissance intellectuelle, la multiplicité de ses écoles primaires et secondaires, les progrès de ses florissantes universités. Et l'Eglise est en droit de demander si des œuvres aussi vivantes sont des signes de décadence, les indices certains d'une fin prochaine.

Le paganisme expirant gardait aussi ses temples de santé et ses dieux guérisseurs. La Rome sceptique, corrompue, décadente, avait son *Asclépéion* où grouillait, sous les portiques, la foule des intercesseurs et des malades. La multiplication des écoles de tout ordre, dans les derniers siècles de l'Empire romain ne sauva ni l'Empire ni ses dieux, parce que l'on ne sauve pas ce qui n'est pas viable. On ne peut qu'en prolonger l'agonie...



Ces paroles, qui semblaient sonner le glas du Catholicisme, tombaient avec la tristesse du crépuscule d'hiver dans cet amical cénacle où seul le feu clair qui flambait dans la cheminée donnait encore des couleurs aux choses, et aux visages la lumière que chacun d'eux voyait briller dans les yeux de l'autre. Je ne connais pas une heure plus angoissante que cette heure du « chien et loup ». Enfant, elle glaçait mon cœur ; homme à cheveux gris, elle me fait encore sentir douloureusement tout le poids du jour... Les chimères difformes, les fantômes malfaisants ne sortent plus de leurs tannières pour exercer la puissance de leurs maléfices. La fiction a changé d'aspect comme l'impression ressentie. On dirait la chute lente d'une masse de plomb qui semble descendre dans l'âme pour faire remonter à la surface les plus secrètes amertumes. Et dans l'ombre où, par degrés insensibles, s'estompent, se voilent et s'endeuillent toutes choses ; au milieu du grand silence, les tristesses s'égarent, s'entrechoquent, se lamentent ; elles retombent haletantes, ne sachant où reposer leurs ailes trop lourdes ; tels ces oiseaux de nos volières qu'une main brutale vient d'arracher à la paix d'un sommeil confiant.

L'homme qui n'a jamais ressenti ces frissons et ces angoisses de l'heure crépusculaire n'a

pas encore pénétré tout le mystère de la mélancolie.

Mais le bon génie des solitaires et des nocturnes paraît à son tour. La douce flamme de la lampe brille soudain au-dessus de nos têtes comme pour arrêter nos pensées sur la pente des chemins sombres... Sa clarté, tamisée par l'abat-jour de porcelaine blanche, fait fuir les tristes oiseaux du crépuscule. C'est comme cette retraite précipitée des Tarasques devant les croix haussées par les archevêques de la " Légende dorée ". Et dans le cercle de lumière tracé par la vieille lampe, la voix « mauve » de l'abbé Labruyère vint sonner à son tour le réveil des espérances catholiques...

« Pourquoi, dit-il, ces mots malsonnants de défaites et de victoires appliqués à l'œuvre du divin Pacifique ? Pourquoi parler de mort quand la vie naît sans cesse de la mort ? Mouvement et renouvellement, telle est la double loi qui régit l'évolution de tout ce qui est vivant et par conséquent de cette chose vivante qui s'appelle l'Eglise.

Il y a peut-être quelque abus de langage, quelque excès d'enthousiasme dans cette hymne triomphale que chante l'Apologétique moderne. Je ne vous dirai pas que l'Eglise militante a terrassé le Paganisme, rompu la gorge à l'Hérésie, survécu aux coups du Schisme, échappé aux

poisons de la Révolution. Je n'aime guère la violence de ces images. Je me borne à voir dans les rencontres de l'Eglise avec ces forces ennemies l'affirmation d'une vie normale. Quand l'Eglise semble mourir, c'est pour renaître; quand sa force d'expansion paraît diminuer, c'est que son activité se concentre au foyer d'où partira plus tard un rayonnement plus intense. Non, ce n'est pas la vie qui se retire de l'Eglise ; sous une forme ou sous une autre, les gains y compensent toujours les pertes. Ce qui s'en va, c'est ce qui ne porte plus sa marque, le corps débilité ou contaminé que le doigt de la Mort a touché, l'âme qui se dérobe à l'action de sa vertu féconde. Le Paganisme, l'Hérésie, le Schisme, la Révolution ne sont que des accidents, mais ces accidents attestent la vitalité du Catholicisme, ce ne sont que des éclipses locales ou temporaires dans la vie de l'Eglise. La sève du vieil arbre est encore intacte, d'autres rameaux très puissants sont venus et viennent encore chaque jour remplacer les branches disparues. Certes, le présent est plein d'inquiétudes. La crise que traverse le catholicisme a toutes les apparences d'une crise d'épuisement ; hommes de foi, n'y voyons cependant que l'effort d'une laborieuse adaptation aux conditions d'un milieu nouveau. La société catholique évoluera en s'épurant. N'exagérons pas l'importance toute relative des événements qui se passent sous nos

yeux. La séparation des Eglises et de l'Etat en France sera elle-même une libération pour l'idée religieuse : Je ne suis pas seul à le penser : d'une religion devenue bourgeoise, engourdie sous les liens du Concordat, elle fera ou refera plutôt une religion profondément populaire, plus jeune et active que jamais. Voilà mon espérance, j'aime à la proclamer bien haut, car les peines que verserait sur le monde la disparition de la vieille religion seraient peut-être plus dures que ne le furent jamais celles de la superstition.

— Je n'éprouve aucune peine, Monsieur l'abbé, à partager les sentiments qu'exprime votre conclusion. Le plus profond, ou plutôt l'unique thème du monde, dit Gœthe, celui auquel tous les autres sont subordonnés, c'est le conflit de la croyance et de l'incroyance. Les époques où prévaut une foi, *sous quelque forme que ce puisse être*, sont les époques marquantes de l'histoire humaine, pleines de souvenirs qui font battre les cœurs, pleines de gains substantiels pour tous les temps à venir. D'autre part, les époques où l'incroyance, *sous n'importe quelle forme*, gagne ses désastreuses victoires même lorsqu'elles apportent pour le moment un semblant de gloire ou de succès, s'évanouissent à la fin dans l'insignifiance.

Nous assistons cependant à un changement du monde si rapide et si complet qu'il est bien

permis de se demander quel avenir est réservé, dans cette évolution universelle, à la vieille religion de nos pères.

Verrons-nous le Catholicisme, figé dans l'immobilité de ses définitions et de ses dogmes, fournir lui-même au monde la preuve désolante que tout cela a fait son temps et tombe en poussière, parce que tout cela n'était fait que pour les collectivités moutonnières d'un autre âge ?

Verrons-nous, au contraire, le Catholicisme justifier les espérances des siens par son aptitude à s'harmoniser avec l'esprit des temps nouveaux, suivant, dans ce développement progressif, les lois normales de cette adaptation qu'il aurait su faire de lui-même, pendant dix-neuf siècles, à tant de races et de civilisations dissemblables ?

Quel sera, en d'autres termes, le Catholicisme de demain ?

La chaude voix de Léon Dulien avait déjà répondu : « Le triomphe de la Foi de nos pères dans la conscience de leurs fils. » Et ces paroles semblaient traduire, avec la tendresse du cœur, la sagesse du vieux chef breton dont parle Tacite « *pensant en même temps aux anciens et à la postérité* ».

L'abbé Labruyère ajouta, comme pour préciser en la complétant la leçon de notre vénéré

ami : « Le triomphe du Christianisme de l'esprit sur le Christianisme de la lettre ; disons mieux : leur harmonieux accord. L'esprit sans doute est fait pour commander à la lettre comme l'âme pour commander au corps ; mais ni l'esprit ne doit annihiler la lettre, ni la lettre étouffer l'esprit. Pour respirer le parfum d'une essence, il n'est pas nécessaire de briser le flacon qui la renferme ; de même, si l'on veut que le parfum se répande, il ne faut pas garder le flacon hermétiquement clos.

— Avec vous, Messieurs, je veux bien saluer dans le Catholicisme de demain le règne glorieux de l'esprit après la tyrannie humiliante de la lettre, mais n'oubliez pas, continua un peu malicieusement Elie Loëtmol, qu'une autre victoire est nécessaire au Romanisme pour achever la série de ses triomphes sur l'Hérésie, le Schisme et la Révolution. L'Eglise doit en finir avec... le Modernisme.

— Rayez, mon ami, de votre vocabulaire religieux ce mot trop équivoque de *modernisme*. Il est trop facile d'en faire la synthèse de toutes les hérésies réprouvées par notre foi. Nous sommes simplement des hommes de notre temps, des amis du progrès libéral : C'est du moins une grande consolation que de s'être formé une société de gens qui ont une âme ferme et un bon cœur ; la chose est rare, même à Quimper.

— Que ces distinctions sont subtiles, cher Monsieur l'abbé, et qu'elles sont bien ainsi à l'image de nos temps périlleux où tout homme d'Eglise tremble de laisser échapper ou d'entendre un mot qui puisse être mal interprété. Quelle triste manière de penser ! Cette uniververselle crainte reporte invinciblement l'esprit aux jours mauvais d'une Terreur blanche....

— Vous êtes un méchant Juif, répondit sur un ton d'amicale gronderie notre cher abbé Labruyère. Aujourd'hui comme hier, l'Eglise doit exercer toute sa vigilance sur la garde des vérités saintes dont elle a reçu le dépôt. Mais vous ne verrez pas ce triomphe funèbre de l'Eglise s'acculant à un suicide sans grandeur en voulant étouffer l'Esprit et le tenir en esclave...



Ce jour-là M. Joseph Renold broyait sans doute plus de noir que de coutume, il n'était pas prodigue de paroles. Aussi se borna-t-il à souligner de la mélancolie de son habituel scepticisme les prophéties de ses amis.

— Qui peut se flatter, dit-il, de distinguer dans la nuit de tant d'opinions contradictoires le Catholicisme qui sera demain ? Je sais bien qu'aujourd'hui le moindre folliculaire, le dernier manœuvre de la plume a cette vanité de

renverser ou de recréer l'Eglise. Ne cédons pas à pareille tentation. Nous ne sommes point astrologues pour nous risquer à tirer la bonne aventure du Catholicisme, et, si je ne m'abuse, le temps des prophètes est passé. Vous me direz sans doute que ces horoscopes ne font que traduire sous des formes diverses et multiples l'inquiétude religieuse de l'âme moderne. Il se peut encore que l'état présent du Catholicisme ne soit qu'un état de transition. C'est pour cette raison que les prophètes se rencontrent aux carrefours de tous les chemins pour arrêter l'avenir. Mais l'avenir ne se laisse pas ainsi appréhender par la main grossière des hommes. N'accusons pas les sévérités du Destin. Nous serions peut-être épouvantés des révélations dont nous aurions voulu forcer le secret.

Le catholicisme de demain ? Une ascension.... ou une chute ! Or, la sagesse nous enseigne que « de tous les sommets il faut redescendre alors qu'on vient de les atteindre et que toute apogée est la veille d'une déchéance ». Mais c'est aussi en remontant les pentes que l'on s'élève aux sommets...

C'est en somme tout en disant des choses très sensées que M. Joseph Renold effectuait une retraite habile. Mais la question n'en restait pas moins posée : quel serait le catholicisme de demain ?

Problème hardi, certes, et qui ne se présente même pas à la pensée de l'homme dont l'esprit se complaît et se repose dans *la lettre* du dogme établi. Hypothèse sacrilège pour une foi aveugle, « arche sainte qu'on ne peut, sans impiété et sans danger ni regarder de trop près, ni toucher du doigt même pour la soutenir, lorsque parfois elle semble près de tomber ». Le catholicisme de demain ? Question grosse d'incertitudes, pleine de périls peut-être ? Mais question que ne devaient pas laisser sans réponse des hommes habitués à chercher et à peiner dans le domaine des idées. Même quand ils semblaient vouloir s'arrêter en quelque abri, les chemineaux de la vérité n'abandonnaient pas le bâton du pélerin. A dire vrai, ils ne marchaient en deçà que pour y concentrer leur force en vue d'un plus grand élan au delà...

---

# CHAPITRE II

## LES CATHOLIQUES D'ÉTIQUETTE

*Mardi*, 26 *février*.

M. Joseph Renold n'appréciait peut-être pas à sa juste valeur le métier de prophète, mais il aimait à philosopher, habitude particulièrement douce, même à ceux qui, sans avoir parcouru un long cycle d'années, ont cependant beaucoup observé et beaucoup réfléchi. Notre ami avait réponse à toutes les questions, son pessimisme était un peu amer, mais il n'excluait pas les vues justes, il excellait surtout à projeter la lumière sur ces endroits obscurs où le mensonge se réfugie, aussi bien que sur ces endroits embarrassés où l'équivoque cache ses embûches et où l'injustice se met à couvert.

Quel serait le catholicisme de demain ?

On pouvait le demander à notre philosophe.

La curiosité toujours en éveil de M. Léon Dulien obtint aussitôt cette réponse :

— Il est inutile, cher Monsieur, de recourir aux oracles des Pythies ou de leurs Pythons pour prévoir ce que sera le catholicisme de demain. C'est le présent qui fournit d'ordinaire l'étoffe dont s'habille l'avenir. Le catholicisme d'aujourd'hui peut donc nous donner un avant-goût du catholicisme qui sera demain. Il s'agit pratiquement d'une société religieuse dont il nous faut examiner les *tendances*, connaître les *influences directrices*.

Quels sont, en d'autres termes, les éléments constitutifs de cette société ? Quelles en sont les forces, quels secours ou quels obstacles rencontre le catholicisme contemporain dans le milieu où se développe son activité, voilà ce qu'il importe de bien comprendre pour savoir quel vin nouveau fermente dans les vieilles outres de la foi traditionnelle.

On peut ainsi demander au présent les secrets de l'avenir, sous cette réserve toutefois que l'esprit souffle où il veut. C'est pourquoi le présent ne projette qu'une clarté vacillante sur l'écran opaque du futur.

— Ce n'est pas une raison, Monsieur Renold, de nous dérober vos précieuses lumières.

— Mes lumières, Monsieur l'abbé, sont simplement celles de quelqu'un qui passe, qui regarde, qui voit... Je vois, par exemple, que

la question du catholicisme de demain comporte des solutions diverses. L'horoscope varie avec l'astrologue. Un catholique intransigeant formulera des conclusions bien différentes de celles d'un catholique libéral ; les conclusions changeront encore si la réponse est faite par M. Homais lui-même. Chacun de ces trois juges sera incliné, en effet, par la pente naturelle de ses propres pensées et de ses convictions intimes à n'envisager du problème religieux que le côté vers lequel se tournent ses préoccupations personnelles. Les réponses auront toujours un caractère subjectif. On retiendra tout ce qui cadre avec son opinion, on éliminera le reste.

Si l'on veut apporter une réponse objective et scientifique, notre connaissance sera encore bornée par l'insuffisance d'une compréhension bien rarement adéquate au sujet. Il est, entre autres choses, bien difficile d'opérer un classement exact, méthodique et complet des éléments qui entrent dans la composition du catholicisme d'aujourd'hui, tant est grande la confusion de ces éléments. Dans ces conditions, l'oracle n'aura, ce semble, d'autre valeur que celle d'un dénombrement imparfait ou d'un jugement exclusif.

— Vous repoussez donc *a priori* toute solution apportée au problème du catholicisme de demain.

— Nullement, Monsieur Dulien, je mets simplement mon observation en garde contre les causes d'erreurs, et votre propre critique en garde contre l'involontaire parti pris de mon jugement. Chrétien sans Eglise ou païen sans dieux, bien qu'encore catholique de nom, mon attitude en face de la question qui nous occupe ne peut être que la pleine indépendance d'un philosophe débarrassé de tous les liens dogmatiques. Mais cette indépendance affranchit mon esprit en fermant mon cœur à ces compréhensions particulières, à ces instincts mystérieux qui pressentent et embrassent chez l'homme de foi les horizons dérobés à l'œil de l'incroyant.

— Les lumières des hommes de foi, — il en est encore ici, — observa doucement l'abbé Labruyère, complèteront, s'il est besoin, celles de votre sagesse qu'une modestie peut-être excessive retient trop longtemps sous le boisseau. Vous avez cru, Monsieur Renold, pouvoir affirmer qu'une bonne division des éléments du catholicisme actuel nous donnerait aisément la clef du problème qui nous intéresse. Est-ce pousser l'indiscrétion trop loin que de vous demander cette division ?

— Les moyens ne manquent pas, Monsieur l'abbé, pour effectuer une bonne analyse. On peut employer d'abord la méthode d'élimination.

Commençons donc, si vous le voulez bien, par rejeter les poids morts.

— Les poids morts ? interrogea M. Dulien.

— J'appelle ainsi, continua M. Renold, les catholiques d'*étiquette* et les catholiques de *façade*.



— Je ne distingue pas encore très bien les uns des autres.

— Vous les reconnaîtrez et les distinguerez aisément à leurs œuvres, Monsieur Dulien.

Les catholiques d'étiquette sont des adhérents nominaux dont presque tout le mérite religieux est de faire nombre sur les registres de nos sacristies. Cette inscription, je vous l'accorde, suppose un minimum de pratiques. Elle rappelle que l'Eglise a béni un foyer, un berceau, une tombe. L'inscription atteste que les catholiques d'étiquette ont encore recours au ministère du prêtre dans les grandes circonstances de la vie où la Loi impose l'intervention de l'officier de l'Etat civil.

Est-ce la Foi, ce respect de la coutume ? Peut-être. La coutume est un besoin, une nécessité comme une autre. A coup sûr, ce n'est pas la foi catholique, cette foi qui vous prend la

pensée, le cœur, les énergies pour rattacher la vie entière de l'homme à une origine et à un but divin.

Ces états d'âme, qu'on appelle la mentalité, la sentimentalité, l'habitude religieuse, n'ont pas généralement force de vie chez le catholique d'étiquette. La croyance et la morale ont entre elles, dans sa conduite, un mur autrement épais que celui qui sépare aujourd'hui l'Eglise de l'Etat.

Au fait, comment la foi pourrait-elle régler la conduite du catholique d'étiquette ? Il n'a jamais pensé à sa religion. Il a fait sa première communion, conformément aux traditions de famille et de respect humain, mais des embryons catéchistiques acquis par lui aux jours lointains de son enfance, notre catholique de circonstance n'a retenu que des mots, et ce n'est pas avec ce léger bagage de mots qu'on peut faire aujourd'hui le rude voyage de la vie.

Les vérités fondamentales qui ont constitué pendant des siècles la base rudimentaire du Christianisme et de toute grande religion, sont même ébranlées ou ruinées chez lui. Dieu, l'âme, peuvent bien exister, mais qui les a vus ? La survie est possible, on ne sait pas, car personne n'est encore revenu de l'autre monde. S'il y a d'ailleurs une autre vie, peut-on s'y intéresser autant qu'à la vie présente que seule on connaît ? Un pareil scepticisme n'est guère fait pour rem-

plir l'office d'un générateur de vertus ; et la morale ne peut avoir aucun rapport avec une croyance religieuse dont on a perdu souvent jusqu'à la trace ; la morale est toute utilitaire.

Le catholique d'étiquette ne saurait en effet échapper aux influences d'une époque chère à « l'arrivisme ». Il doit être pour les hommes et les causes qui réussissent. Le bien est ce qui triomphe, le mal ce qui succombe. Les autres principes ne sont pour lui qu'une invention des gens malins à l'usage des gens simples. Gros Jean n'est pas mort, il saura faire encore la leçon à son curé.

Vous connaissez le catholique d'étiquette. Il se recrute principalement dans la classe populaire. C'est l'ouvrier des villes et c'est aussi l'ouvrier des champs ; il forme déjà une immense armée dont l'école primaire et laïque accroît sans cesse le nombre, et l'avenir ne me paraît pas devoir arrêter ce progrès, à moins que...

— Achevez, Monsieur Renold.

— A moins que, suivant d'autres prévisions, ces paysans et ces ouvriers dits chrétiens sur la feuille de statistique, se décidant à rompre ouvertement avec l'habitude du geste religieux, ne laissent plus même à l'Eglise la consolation d'inscrire leurs noms dans ses registres. Et l'Eglise aura perdu avec les catholiques d'éti-

quette toute la splendeur de ses nombres imposants.

— Ah ! je reconnais bien, répartit M. Dulien, les hommes d'aujourd'hui dans ce sombre tableau des catholiques d'étiquette. Ils se distinguent de ceux d'autrefois par le développement des appétits et la diminution des aspirations. Un vide immense s'est creusé, depuis quinze ans surtout, dans l'âme populaire. Il y a des jours où ce qu'on entend et ce que l'on voit vous amènerait presque à conclure que tout ce que nous voulons sauver est à jamais perdu. Oui, ce peuple est sans foi, et l'irréligion a fait chanceler dans son âme les bases elles-mêmes de la morale chrétienne...

Je n'oserais cependant pas jeter la pierre aux catholiques d'étiquette. Ces paysans et ces ouvriers constatent tous les jours que « l'argent malpropre est plus honoré quand il y en a beaucoup que l'argent honnête quand il y en a peu ». L'exemple part de trop haut pour ne pas se répandre très loin.

C'est un malheur que la foi n'éclaire plus de son idéal surnaturel les pratiques religieuses des catholiques d'étiquette.

Ce malheur serait plus grand encore si ces pratiques faisaient complètement défaut. Même réduites à la profession extérieure du catholicisme dans les grandes circonstances de la vie,

elles ne sont pas toujours le vain geste de sceptiques rusant avec leur conscience. Ces hommages plus ou moins volontaires à la Religion traditionnelle ressemblent, il est vrai, à la semence évangélique tombée dans l'aridité du grand chemin. Mais le grain de senevé échappe parfois à l'avidité des oiseaux du ciel ; une goutte d'eau, le hasard d'une poignée de terre végétale font germer la semence. La foi prend, de même, racine dans une âme. Ce n'est longtemps qu'une foi stérile, une foi endormie, mais elle se réveille un jour ou l'autre, et la conscience tressaille sous l'aiguillon. L'Eglise connaît ces inquiétudes que le pécheur porte dans le secret de l'âme et qui tournent sa pensée vers l'éternité. Le pécheur en profitera tôt ou tard, tout au moins dans les derniers jours de sa vie.

L'Eglise compte sur le retour *final* du catholique d'étiquette et sa main maternelle est trop prudente pour éteindre la mêche qui fume encore. Il y a peu d'âmes si indifférentes et si débordées qui ne conservent au fond d'elles-mêmes un reste de religion...

Un rire sec et légèrement railleur accueillit ces dernières paroles de M. Léon Dulien. Et la critique quelque peu acerbe de notre exégète expliqua son rire irrévérencieux :

— Vous ne semblez pas vous douter, Monsieur Dulien, que votre geste de miséricorde en

faveur des catholiques d'étiquette vous a conduit à l'apologie même du mensonge public.

Vous trouvez bon, pour l'édification du corps religieux, de professer extérieurement une doctrine à laquelle on ne croit pas ; de donner à ses frères l'illusion que l'on partage avec eux une croyance à laquelle on n'a jamais réfléchi sérieusement ; d'accepter enfin un idéal de vie dont on ne se soucie aucunement dans sa conduite. N'est-ce pas ériger l'insouciance et la duplicité en vertus chrétiennes ?

L'Eglise est patiente, dites-vous, elle ferme les yeux sur les égarements de la conduite et la désertion de la croyance dans l'espoir de reprendre l'infidèle à son lit de mort. L'Eglise ne connut pas toujours ces faciles complaisances. Elle excommuniait autrefois les adultères publics, elle aurait refusé de marier une chrétienne à un incroyant notoire, même baptisé. Son zèle pour la pureté de la croyance poussait même l'Eglise à l'usage de sévérités qui révolteraient peut-être aujourd'hui les plus soumis de ses enfants. Le IVe concile de Latran, tenu sous Innocent III (can. 22) défendait aux médecins, sous peine d'être exclus de l'Eglise, d'ordonner aucun remède aux malades qu'ils n'aient été confessés. A son tour le pape Pie V, par une bulle, publiée en 1567, ordonnait aux médecins « d'avertir les malades qui sont détenus au lit de se confesser » et défendait « de les visiter, le troi-

sième jour, s'ils différaient à leur montrer un certificat par écrit du confesseur ». Une déclaration royale, en date du 8 mars 1712 et signée de Louis XIV avait sanctionné cette législation religieuse. La contrainte a disparu.

— Qui oserait regretter, Monsieur Loëtmol, la disparition de ce triste régime ?

— Pas même l'Eglise, Monsieur Dulien. L'Eglise a pu se convaincre de l'inutilité de la contrainte ; elle avait d'ailleurs, elle a toujours à son service des auxiliaires de premier ordre. Elle compte sur la faiblesse du malade pour ramener la brebis égarée au bercail. Elle compte aussi sur la terrible puissance de Celle que la Bible a si justement dénommée « la reine des épouvantements ».

Les hommes redoutent la mort comme les enfants ont peur des ténèbres, et l'Eglise a augmenté l'effroi qu'elle inspire et qui tient surtout à l'obscurité qui l'environne, par la menace de ses horribles châtiments éternels. Cette crainte est pour le pécheur impénitent le commencement de la sagesse. J'ai peine à croire à son efficacité en vue d'une conversion véritable. Il faut d'ailleurs avoir la foi pour songer, sur un lit de mort, aux réalités invisibles de l'Au-delà. Et j'ai toujours pensé que les catholiques d'étiquette devaient quitter la

vie avec l'huile de l'extrême-onction comme ils y sont entrés avec l'eau du baptême, c'est-à-dire aussi passivement que l'automate.

— N'approfondissons pas, Monsieur Loëtmol, ces mystères de la dernière heure. Si l'homme est alors infiniment faible, ajouta l'abbé Labruyère, Dieu est en retour souverainement miséricordieux ; sa grâce a des secrets que nous ne connaissons pas.

— Mais nous savons, Monsieur l'abbé, continua le philosophe Joseph Renold, que l'homme meurt d'ordinaire comme il a vécu. Le catholique d'étiquette doit donc continuer à descendre, les yeux bandés, les derniers degrés de la vie. Sa mort n'est peut-être pas celle du sage qui comprend bien vite que dans la nature la fleur fanée n'a plus le droit de vivre, que l'olive mûre, comme disait Marc-Aurèle, doit se détacher de l'arbre, et qui fait son âme « aussi large que l'abime ». Sa mort n'est pas davantage celle du croyant qui, hanté toute sa vie des visions d'un enfer horrible, tremble souvent jusqu'à sa dernière heure de la même crainte dont frissonnent les gens qui ont perdu toute espérance. Oui, la mort doit être moins terrible pour l'homme qui ne s'est jamais préoccupé sérieusement des sanctions d'outre-tombe. Si elle surprend cet homme en pleine vie et dans l'ardeur

de la lutte, c'est une crise de quelques heures. On se débat jusqu'au bout contre ce dernier ennemi, jusqu'au moment, du moins, où l'on sent son pauvre moi meurtri se disperser, se fragmenter, tomber en une poussière d'êtres. Et l'on meurt « sans autre sentiment que celui d'être las, très las ».

Et la sensation doit être la même, quand la mort vient lentement, nous ôtant par degrés nos forces. C'est la sensation du voyageur dont parle Guyau, de ce voyageur qui, pris du mal des terres vierges et des déserts, rongé de cette grande fièvre des pays chauds qui épuise avant de tuer, refuse, un jour, d'avancer, s'arrête tout à coup, se couche, et, allongé sur un lit de sable, contemple amicalement, sans une larme, sans un désir, avec le regard fixe de la fièvre, l'ondulante caravane des frères qui s'enfonce dans l'horizon démesuré, vers l'inconnu qu'il ne verra pas...

Ouvre sa tombe heureuse et qu'il s'endorme en elle,
Revêts-le de silence, ô terre maternelle,
Et mets le long baiser de l'ombre dans ses yeux.

— Vous nous offrez, Monsieur Renold, répondit l'abbé Labruyère, une philosophie de la mort renouvelée des leçons de Montaigne, mais qui n'offre à l'homme d'autre consolation que de se jeter, tête baissée, dans le trou noir, en aveu-

gle. Vous n'avez sans doute jamais vu mourir un saint et cette suprême expérience manque peut-être à votre sagesse pour comprendre comment la dernière douleur de l'homme se confond avec sa suprême espérance. Mais il s'agit ici, avant tout, Monsieur Renold, de nous apporter une philosophie de la vie.

— La mienne se résume dans cette maxime du Sage : « Cueille le jour qui passe ». Et je tâche que chaque jour, comme le conseille encore Sénèque, soit pour moi l'équivalent de la vie. Je voudrais pouvoir en jouir comme s'il était pour moi la vie entière en abrégé. Je m'applique, tout au moins, à le remplir d'immortalité, en l'occupant de pensées dignes de durer. J'aime mille fois mieux le remplir d'activité et de courage que l'énerver par une angoissante anticipation de l'avenir. Je suis d'ailleurs tout disposé à partir. Vous savez bien, Monsieur l'abbé, que ce ne sont ni les ans ni les jours qui font que nous avons largement vécu, c'est l'âme...

— La question, Monsieur Renold, n'en reste pas moins de savoir d'où nous viendra le geste libérateur capable de retenir sur la pente cette foule de catholiques sans foi intérieure qui roulent à l'indifférence et peut-être à l'épouvante, parce que cette indifférence a pour terme l'anarchie même des consciences dans la ruine pro-

gressive de ces vérités morales sans lesquelles une société ne peut vivre et une civilisation doit succomber.

Mais qui oserait affirmer que les nations ne sont pu s guérissables et que demain ne sonnera pas le réveil de toutes ces âmes assises à l'ombre de la mort.... !

***

— Je voudrais, Monsieur l'abbé, envisager comme vous l'avenir avec un optimisme raisonnable. Malheureusement, ajouta notre ami Loëtmol, le présent laisse trop entrevoir que le mal est sans remède. Taine a bien jugé l'état d'âme de cette foule de paysans et d'ouvriers matérialisés par le positivisme du siècle, nourris de productions haineuses ou obscènes dont aucune force humaine ne semble pouvoir aujourd'hui réfréner les instincts déchaînés. Et j'estime avec l'auteur de la « France contemporaine » que « la grosse masse de notre population est en train de redevenir païenne. La France populaire se précipite au matérialisme et à l'athéisme. Ceux qui voulurent éteindre les lumières du Ciel n'ont peut-être pas remarqué que ce geste, si magnifique d'audace, risquait d'éteindre en même temps les lumières de la conscience dans une âme déjà vidée de tout idéal surnaturel. L'avenir, Monsieur l'abbé, les signes du temps le trahissent avec une clarté assez brutale pour

justifier les prévisions de mon pessimisme ; l'avenir, c'est l'accélération de la course à l'abîme, c'est le règne de l'irréligion ou de l'a-religion succédant, par la logique des choses, au régime de la Religion. C'est, en d'autres termes, la ruine de l'Eglise.

— Je ne discuterai pas votre sentiment, Monsieur Loëtmol. Laissez-moi tout au moins vous rappeler, continua l'abbé Labruyère, que l'Eglise est une « éternelle recommenceuse ». Elle a conquis une première fois le Paganisme, elle peut le soumettre une seconde fois à Jésus-Christ. Nous reverrons à l'œuvre le missionnaire, le chasseur d'âmes indépendant et discipliné tout à la fois qui ne portera ni bâton, ni pain, ni argent (1) et s'en ira par les chemins de France comme il irait par les chemins de la Chine prêcher la bonne Nouvelle.

La France n'est pas d'ailleurs tout l'Univers ni même toute l'Eglise ; une éclipse locale du Catholicisme ne peut être comparée, en toute équité, à l'éclipse totale du sentiment religieux. Si, chez nous, des chiffres considérables ne représentent le plus souvent qu'une classification d'état civil, si les adhérents nominaux ne sont qu'un trompe-l'œil pour masquer la pauvreté numérique des catholiques pratiquants, il ne

(1) Luc, IX, 3.

faudrait point conclure de ces faits douloureux que l'Eglise s'éteint ou qu'elle agonise. Une étoile qui tombe n'entraîne pas nécessairement la chute de toutes les autres.

Aux Etats-Unis, par exemple, les populations catholiques sont restreintes comme nombre, mais il n'y a pas de non-valeurs dans ces petits effectifs qui, d'ailleurs, s'accroissent sans cesse. Cette renaissance catholique d'outre-mer est bien la meilleure preuve que l'Eglise n'a pas encore épuisé sa magnifique vitalité. Au fait, Monsieur Loëtmol, les non-valeurs n'ont jamais constitué la force vraie du catholicisme, et les vrais croyants ne furent jamais qu'un petit troupeau. Mais cette élite veille à l'entretien du foyer sacré, et quand le foyer se refroidit quelque part, l'élite est simplement obligée de recommencer son œuvre d'apostolat.

Ce fut encore un sourire doucement railleur de notre exégète qui accueillit cette optimiste profession de foi.

— « L'Eglise, dit toujours en souriant M. Loëtmol, est peut-être une éternelle recommenceuse. J'ai peine à croire, cependant, que la Providence n'efface au grand livre de la vie des peuples que pour écrire de nouveau les mêmes choses.

Dans ce monde, d'ailleurs, dont la figure change sans cesse, les événements les plus sem-

blables ne se reproduisent jamais dans des conditions identiques. Ne nous abusons donc point sur les perpétuels recommencements de l'Histoire, ils ne peuvent aboutir aux mêmes résultats que les commencements parce qu'ils ne renouvellent pas les mêmes choses.

Quand nous disons, par exemple, que la grosse masse, en France, est en train de redevenir *païenne*, le mot est inexact parce qu'il n'est pas l'équivalent de la réalité qu'il représente à notre esprit, et nous ne pouvons l'entendre d'un simple mouvement de régression. Le Christianisme, lorsqu'il apparut dans le monde, eut affaire à des populations imbues de superstitions plus ou moins grossières, mais chez qui l'instinct et le préjugé religieux atteignaient une extrême intensité. L'Eglise, à dire vrai, n'eut qu'à ménager les imaginations pour s'assurer les consciences ; elle excella, d'ailleurs, à accommoder les cérémonies de son culte aux usages, aux lieux et aux dates fixés par les fêtes païennes (1). De nos jours, au contraire, c'est l'instinct religieux lui-même qui est en voie de s'affaiblir, de s'éteindre, et au besoin religieux s'est déjà substitué dans l'esprit des masses le préjugé contraire. Voilà un phénomène tout à fait nouveau en histoire et dont la gravité me paraît égaler au moins la nouveauté.

(1) Cf. : P. Saintyves, *Les Saints successeurs des Dieux*. Paris, 1907, in-8.

L'Eglise réparerait, dit-on, dans le Nouveau-Monde les pertes qui accélèrent sa ruine dans l'Ancien Monde. Feu Monsieur Brunetière fit autrefois grand état dans ses « Raisons de croire » de ce prétendu développement du Catholicisme aux Etats-Unis. L'argumentation était séduisante ; le tableau des progrès de l'Eglise aux Etats-Unis n'était cependant qu'une de ces nombreuses et ingénieuses façons d'assembler les chiffres.

Il y a cent vingt-cinq ans, la population de l'Union ne comptait, disait-on, que 30 ou 40.000 catholiques sur trois millions d'habitants, elle en compte aujourd'hui 10 millions sur un chiffre de 65 millions environ. La proportion des catholiques par rapport à la population totale des Etats était donc passée de 1 p. 100 à 1 p. 7. Ces chiffres taisaient malheureusement la vérité douloureuse dont une statistique moins rudimentaire aurait apporté la révélation.

Ils ne disaient point d'abord que durant plus de trente ans l'immigration catholique avait surpassé de beaucoup aux Etats-Unis l'immigration protestante, d'où il résulte que les catholiques devraient être trois fois plus nombreux qu'ils ne sont aux Etats-Unis.

Ils n'expliquaient pas davantage comment les *sept* millions de catholiques venus d'Europe ou du Canada aux Etats-Unis, de 1821 à 1895, ne formaient encore, à la fin d'une période de

soixante-quinze ans qu'une confession religieuse de dix millions d'âmes, alors que le chiffre de cette population par le seul accroissement proportionnel dû à la natalité dépassait quinze millions. Il y avait donc aux Etats-Unis plus de douze millions d'habitants d'origine catholique qui n'appartenaient plus à l'Eglise. Non, les chiffres de l'éloquent apologiste ne disaient point la vérité. Ils ne pouvaient, du reste, que constater dans sa source même l'épuisement du flot de sève catholique.

Pour tout dire, les statistiques officielles justifient amplement le pessimiste témoignage de l'abbé Charles Maignen : « L'Eglise n'a pas subi, depuis la Réforme du seizième siècle, un dommage comparable à celui de la perte de ces millions d'âmes que l'Amérique lui a ravies. »

— Je ne vous suivrai pas, Monsieur Loëtmol, dans le commentaire de vos statistiques d'audelà des mers. J'ai toujours ignoré l'art de grouper les chiffres, encore plus celui de les faire servir aux besoins d'une cause. Je me bornerai simplement à opposer un phénomène très ancien au phénomène tout à fait nouveau qui semble avoir ébranlé votre confiance en la vitalité de notre religion. Il n'y a pas d'exemple dans toute la série des temps historiques d'un groupe humain dans lequel un des organes essentiels se serait perdu, atrophié ou transformé. Le rai-

sonnement scientifique ne nous autorise pas à prévoir pour une époque quelconque la disparition d'une des pièces constitutives de notre machine.

— Où voulez-vous en venir, Monsieur l'abbé?

— A ce fait, Monsieur Loëtmol, à ce fait dont un savant comme vous ne saurait méconnaître l'importance, que l'idée religieuse est une de ces idées fondamentales dont la réunion peut être considérée comme inséparable de l'esprit humain. Quelques-unes peuvent sans doute être mutilées ou détruites chez des individus d'exception soumis à une culture particulière. Mais pour la masse des hommes, on ne peut guère augurer que des modifications superficielles et purement verbales. Rien ne permet de préjuger une abolition ou un changement de nature dans les ressorts essentiels de l'esprit.

L'organe religieux serait-il même accidentellement détruit, il serait recréé tôt ou tard par l'homme lui-même, car l'esprit de l'homme, aiguillonné par le mystère, ne renoncera jamais à éclairer le problème de son être, son cœur plein de rêve ne se contentera jamais de ce qui se voit ou se touche. La science positive répond d'ailleurs à des nécessités trop différentes pour remplacer la religion.

Ne me dites pas, Monsieur Loëtmol, que nous

aurons un jour le dernier mot des choses, qu'il n'est pas impossible qu'au bout de quelques centaines de siècles nos descendants acquièrent des sens nouveaux à l'aide desquels ils déchiffreront l'inconnaissable. L'échéance est trop longue et trop incertaine. L'homme continuera donc à demander à la religion une explication de l'existence qui soit pour lui une raison de vivre, une raison de travailler, une raison de se donner, une raison de souffrir, une raison enfin de mourir.

Si le Catholicisme fournit cette explication et en même temps le moyen d'utiliser tout ce qui peut survenir dans l'existence humaine, le Catholicisme gardera sa raison d'être et il la gardera tant qu'une autre doctrine n'aura pas ouvert à l'humanité les portes de la parfaite moralité et de la parfaite félicité.



Votre raisonnement, Monsieur l'abbé, observa Joseph Renold, me paraît d'une irréprochable logique. Mais, en ce monde, autre est la logique et autre la réalité.

Il faut croire, il faut avoir vécu sa croyance pour comprendre le vide douloureux que peut laisser à l'âme le mystère de notre existence, quand il n'est pas éclairé par la religion. On écrivait autrefois des livres troublants sur « les

victimes du Doute» et, combien souvent, avons-nous entendu citer l'exemple de notre Renan à qui l'univers faisait l'effet d'un désert, d'une fourmilière de pygmées, le jour où s'acheva dans son cœur l'écroulement de la vieille foi catholique. Mais des hommes absorbés par les soucis de la vie matérielle, des hommes pour qui la religion est à peine une routine irraisonnée, peuvent-ils souffrir de la blessure intérieure qui ne saigne que dans les âmes où tend à s'éterniser la nostalgie de l'état de foi ?

Si encore la religion pouvait embrasser dans une égale sollicitude les besoins matériels et les besoins spirituels de l'humanité, le catholique d'étiquette sortirait peut-être de cette morne indifférence qui caractérise son état d'âme à l'endroit du monde idéal et l'Eglise serait autorisée à fonder quelques espérances sur le retour des masses à la foi ancestrale. Mais la classe ouvrière est convaincue que le Catholicisme tient les progrès matériels pour négligeables et condamne les revendications populaires sous prétexte qu'elles tendent à la réalisation immédiate d'une égalité et d'un bonheur réservés à la vie future.

Au lieu donc d'être une auxiliaire dans la lutte contre les oppressions politiques et sociales, l'Eglise apparaît plutôt comme l'alliée des autorités oppressives, comme le dernier obstacle à

l'œuvre contemporaine d'émancipation universelle.

Voilà, Monsieur l'abbé, les préjugés qui conduisent ou égarent depuis bien des années la conscience populaire. Ils ne sont point faits, vous le comprenez aussi bien que moi, pour hâter le retour des catholiques d'étiquette au giron d'une Eglise autoritaire.

Tout ce qui arrive n'est certes pas bon, tout ce qui est nouveau n'est pas réjouissant, comme tout ce qui est ancien n'est pas méprisable. Mais empêchez donc la désobéissance de régner, arrêtez la marche d'une civilisation dont le concept fondamental est contraire à l'esprit catholique qui est un esprit d'autorité ; faites de l'Eglise la Providence des pauvres autant qu'elle sera l'alliée des riches. Après tout...

— Après tout, Monsieur Renold ?

— Je veux dire, Monsieur l'abbé, qu'il ne faut point pousser le tableau trop au noir, puisqu'il doit rester à l'Eglise le royaume du rêve, de l'incompréhensible et du mystère. C'est tout et ce n'est rien. Il n'y a aucune raison pour que le Catholicisme perde ce royaume. Les masses populaires ne voudront peut-être plus l'habiter Nul, du moins,ne sera tenté d'arracher à l'Eglise l'insaisissable.....

— Je vous accorde, Monsieur Renold, que

l'état d'esprit des masses populaires est devenu très défavorable au développement de leur réceptivité religieuse. Mais vous connaissez vous-même, comme moi, le vieil adage : *Post tenebras lux*. Et nous préparerons ce retour de la lumière et ce triomphe de la force spirituelle en montrant que rien n'est étranger au catholicisme, puisque Dieu n'est étranger nulle part. Nous ramènerons l'âme du peuple aux dogmes d'amour et de respect pour la divinité en rappelant à ce peuple que ces principes de liberté, d'égalité et de fraternité qui règlent l'évolution des démocraties contemporaines ne sont que l'écho de la prédication chrétienne, et nos actes serviront encore mieux que nos paroles à rétablir l'harmonie entre les aspirations sociales de notre temps et les conceptions de la foi catholique, c'est par les *actes*, entendez bien, que s'épanouiront demain les rejetons vigoureux des semences placées par Jésus dans la conscience de l'humanité.

« L'Evangile n'a pas donné tous ses fruits et le Catholicisme n'a pas développé toutes ses forces... Mais nous en sommes encore, pour la plupart, aux séparations nécessaires, aux ruptures avec les préjugés, avec les étroitesses, avec un monde qui s'en va. Laissez-le s'en aller ; mais ne croyez pas que nous, catholiques, nous nous en allons ».

— Votre langage, cher Monsieur, observa

Elie Loëtmol, aurait peut-être l'approbation de ce tout évangélique abbé Lemire ; je crains fort, toutefois, que la générosité de votre cœur n'égare votre prudence en l'entraînant dans l'utopie, si suspecte à l'Eglise, de la *démocratie chrétienne.*

— Je ne suis pas démocrate chrétien, Monsieur Loëtmol. J'estime du moins que c'est une opinion d'une singulière étroitesse que de prétendre enfermer le prêtre entre les murs de son église et de lui donner pour unique mission de prêcher les maximes éternelles. Les missionnaires, chez les peuples encore sauvages, parviennent jusqu'à l'âme de leurs barbares auditeurs en améliorant les conditions matérielles de leur existence, en leur montrant les bienfaits du travail et en prêchant d'exemple autant que de paroles. Le prêtre de nos campagnes, qui est en contact journalier avec le cultivateur, le paysan, serait-il moins libre dans son apostolat ? Peut-il déplaire à quelqu'un que ce prêtre montre à ses paroissiens les avantages de la vie rustique, leur fasse toucher du doigt les plaies horribles de nos cités, les mette en garde contre ce fléau national qui s'appelle l'alcoolisme, élargisse leur horizon, leur indique les moyens d'améliorer leur existence en faisant produire davantage la terre, cette mère nourricière au sein inépuisable. Le prêtre est, par vocation, le serviteur de tous. Pour lui aussi, servir est régner.

— Je ne sais, cher Monsieur l'abbé, si, par crainte de ce règne, le peuple ne refusera pas vos services.....

— Vous dites, Monsieur Loëtmol ?

— Cette chose à la fois très douloureuse et très simple, que votre apostolat démocratique ne ramènera pas les masses populaires aux pieds de Jésus-Christ. Vous pouvez vous improviser agriculteur, commerçant, industriel, directeur de sociétés coopératives, vous pouvez créer des caisses rurales et des assurances pour le peuple des campagnes, fonder des syndicats, des conférences, des amicales, des associations de toutes sortes pour le peuple des villes, vous serez suivi par ceux qui partagent et qui vivent votre croyance ; les mères assidues à vos offices vous enverront leurs fils ; vous aurez ainsi autour de votre humble presbytère toute une sympathique couronne de braves gens, mais les autres refuseront d'entrer dès qu'ils verront à la porte votre affiche cléricale.

— Me donnerez-vous, Monsieur Loëtmol, les raisons de cette triste prédiction ?

— Je ne puis vous les refuser, Monsieur l'abbé, si pénible que soit pour moi l'aveu que je vais vous faire. Dans les sociétés de notre vieux continent, un divorce lamentable accuse

et aggrave chaque jour ses effets entre le clergé et le peuple.

Les causes de cet antagonisme sont déjà anciennes. Je me bornerai à vous signaler celle qui résume peut-être toutes les autres : la divergence des aspirations, l'absence d'un idéal commun de la vie présente ; ainsi a disparu le contact des âmes sans lequel n'est possible aucune influence morale. N'ayant pas les mêmes aspirations, clergé et peuple ne pouvaient parler la même langue, s'avancer la main dans la main sur les mêmes chemins.

Quand le peuple, par exemple, s'enthousiasmait des transformations qui changeaient la face du monde moderne, le clergé applaudissait à ceux qui proclamaient la faillite de la science ou jetaient l'anathème à la démocratie. Quand la guerre éclatait entre le capital et le travail et que le serf de l'usine criait justice, le clergé se tenait sur la réserve ou n'intervenait que pour prêcher la résignation aux déshérités de la vie. Les catéchismes diocésains sont sur ce point des documents suggestifs. Tous proclament énergiquement les droits des supérieurs sur les inférieurs, ils énumèrent avec complaisance les devoirs des serviteurs envers leurs maîtres. Il en est qui n'ont pas même un mot pour affirmer les droits des inférieurs et les devoirs des supérieurs.

« Allez au peuple », Monsieur l'abbé, c'est

aujourd'hui le mot d'ordre du nouvel apostolat, mais craignez d'arriver trop tard et de trouver barricadées devant vous toutes le avenues qui mènent à l'âme populaire.

Les paysans et les ouvriers urbains ont vu trop longtemps le prêtre inféodé à cette classe d'oisifs et de frivoles pour le luxe desquels le travail de l'usine et des champs produit « la précieuse récolte des coupons et des fermages». Il y a des préjugés qui ne s'effacent pas, des haines qui sonnent toujours la guerre, des défiances tout au moins qui paralysent les plus nobles dévouements. Allez au peuple, Monsieur l'abbé, mais sans parler de tous les autres brasseurs d'œuvres politiques, sociales et philanthropiques, un homme suffira souvent, dans chaque village, pour mettre votre personne à l'index, et tenir en échec tous vos moyens d'action.

— Et quelle est, Monsieur Loëtmol, cette omnipotence villageoise ?

— Le paysan connaît son nom, Monsieur Dulien. Et le paysan qui subordonne tout à l'intérêt vulgaire et immédiat vous dira que ce nom est celui d'un homme qui lui est bien plus utile que son curé. Il vous rappellera que l'instituteur est l'homme qui rend le plus de services au village.

— Mais le curé peut rendre les mêmes services avec bien d'autres d'un ordre plus élevé et qui ne sont guère, soyez en bien sûr, de la compétence de Monsieur l'instituteur.

— Le paysan, Monsieur Dulien, est surtout sensible aux arguments qui font vibrer en lui le nerf de la guerre. L'instituteur a pris d'ailleurs dans sa confiance la place du curé, il n'est pas disposé à se dépouiller au profit d'un rival.

— La confiance, Monsieur Loëtmol, est ordinairement la récompense des bons services.

— J'en suis convaincu comme vous, Monsieur Dulien, mais n'oubliez pas, je vous prie, que la défiance est le trait saillant de l'âme du paysan ; cet homme veille sans cesse à ne pas se laisser mettre *dedans*. L'action politique du clergé reste, à tort ou à raison, le cauchemar de cette fruste imagination. Le passé justifie d'ailleurs dans une certaine mesure des préjugés de cette nature. Et il ne veut pas, dit-il, se laisser *refaire* par le curé, notre paysan !

Je parle évidemment de ce paysan dont l'école laïque, le journal anticlérical et toutes les autres influences d'un milieu hostile à l'Eglise ont sapé la croyance religieuse. Il ne vous suivra pas, le paysan, ou s'il marche, ce ne sera, presque toujours, qu'à contre-cœur, comme

un mauvais soldat. C'est que vos syndicats chrétiens et toutes vos œuvres sociales ne sont pour lui que des bateaux à double fond pour le ramener à un passé qu'il abhorre. J'ose vous le répéter, Messieurs : la partie est perdue d'avance.

— Ce n'est pas mon avis, objecta Léon Dulien. Même perdue pour le prêtre de notre génération, la partie ne peut pas l'être pour la Religion. La question sociale est, en effet, solidaire de la question religieuse. L'Evangile n'est pas, il est bien vrai, un code de revendications sociales ou socialistes, mais il renferme ces principes de charité et de justice qui seuls peuvent dominer les antagonismes individuels et apporter dans les conflits d'intérêts que soulève la question des rapports du capital et du travail la conciliation de ces oppositions qui, autrement, demeureraient absolument irréductibles.

— Je ne crois pas davantage, ajouta l'abbé Labruyère, à la solution des problèmes sociaux et à une plus équitable répartition des joies terrestres sans l'application de la loi d'amour. On reviendra donc, Monsieur Loëtmol, aux prédicateurs du vieil Evangile. Et le jour où tous ceux qui aspirent comme nous à un large rayonnement de sympathie seront unis dans un même sentiment d'amour pour opposer la digue de leurs désintéressements et de leurs cœurs à la

marée des appétits débridés, ce jour-là, l'harmonie ne sera pas loin d'être rétablie entre l'idée religieuse et les besoins nouveaux d'une société qui évolue sans cesse. Et ce jour-là aussi, les catholiques honoraires, les chrétiens de fantaisie reconnaîtront comme nous que la piété est véritablement utile à tout et ils la feront entrer de plus en plus dans leur vie ; et les *étiquettes* tomberont sous l'influence de l'impérissable sentiment religieux qui s'étendra sur le monde comme une rosée fécondante ; elles tomberont, Monsieur Renold, pour laisser voir les âmes...

— Il vous restera, cher Monsieur l'abbé, les catholiques de surface.

— Le nom, Monsieur Renold, ne manque pas d'ampleur. Mais à quelle catégorie de catholiques réservez-vous cette appellation ?

— Aux catholiques qui font tout à la fois «pavillon et marchandise» de leur religion. Celle-ci est avant tout pour eux un moyen de défense sociale, un instrument de domination politique. Ils la soutiennent donc souvent sans y croire. La bourgeoisie fournit à l'Eglise cette autre catégorie de non-valeurs. Mais ce sont, si je puis parler ainsi, des pétrifications. Ces corps immobilisés et réfractaires à tout progrès ont bien fini leur temps. Il vaut mieux n'en point parler.

Le sourire éternellement mélancolique de M. Joseph Renold acheva le discours de notre ami.

## CHAPITRE III

### LES SEMIS DE BASILE

*Mardi*, 5 *mars*.

Quels sont donc ces catholiques de surface que le pessimisme de notre ami Renold ose ainsi vouer au châtiment de l'extinction finale? Les catholiques de *surface* me paraissent ressembler comme des frères à ces cléricaux dont mes « *Leçons de la défaite* » (1) ont déjà fixé l'âme et la figure. Faire pavillon de la Religion pour couvrir une marchandise politique, c'est évidemment détourner la Religion de ses fins sublimes. Je crois, d'ailleurs, avoir établi le fait avec assez de preuves à l'appui : le cléricalisme est une piraterie désuète et qui, de nos jours, se retourne infailliblement contre ceux qui la pratiquent. Mais que penser de la triste prédiction du philosophe Joseph Renold sur mes amis, les cléricaux ? Il n'est vraiment pas gai, cet avenir réservé aux catholiques de surface !

(1) JEHAN de BONNEFOY : *Les Leçons de la défaite* (In-12 à 1 fr. 25 ; Paris, Emile Nourry).

Pendant que je cherche à déchiffrer la singulière énigme, en attendant la prochaine arrivée de mes chers habitués du *mardi*, on sonne à ma porte... et l'on resonne...

Berujon, mère Berujon, dans quel pays de Jouvence ou de rêve voyagent donc vos cinquante-huit ans pour perdre aussi complètement le sens de l'ouïe ? La surdité persistante de mon vieux gouvernement m'oblige à faire Berujon moi-même et je vais ouvrir ma porte.

La personne que je vois sur le palier vaut certes le dérangement que je m'impose : Elle ne semble pas porter plus de trente printemps, son sourire exprime la grâce, et l'élégance de sa mise décèle la parenté avec un tout grand monde. L'inconnue ne me dit point son nom, elle me remet un petit paquet vert tendre, sourit une seconde fois et disparaît....

Vision fugitive et toujours poursuivie...

Je n'ai pas l'habitude de suivre les gens qui s'enfuient, en courant, dans l'escalier. J'estime d'ailleurs que le paquet m'instruira plus complètement que la messagère. Il est très léger, ce qu'il renferme n'en sera sans doute que plus délicat. Je défais la faveur rose et le papier vert tendre qui l'entourent et je découvre.... un exemplaire des *Leçons de la défaite.*

Voici le mystère qui se complique. L'angoisse n'est pas heureusement de longue durée. J'ai

à peine entrouvert le volume qu'il s'en échappe une pluie de violettes de Parme, une pluie de roses embaumées, une pluie de marguerites blanches, oh, combien blanches ! J'en trouve en haut, en bas, en marge de chaque page. Quand je dis que les fleurs s'échappent de mon livre en nuages de pluie, je veux parler de leur parfum, car chacune d'elles a la tige solidement fixée au sol où l'a transplantée la main gracieuse de ma fée. Pour tout dire, une main d'homme, la main plus ferme de quelque révérend Père en robe courte a dirigé çà et là l'ensemencement de mon jardin. Et ce travail admirable de ma fée et de son bon génie va simplifier celui de Berujon.

Ma vieille bonne n'aura pas à déranger de leurs vieilles armoires mes fameux vases de Sèvres pour y mettre ces fleurs exquises qui donnent à ma figure parcheminée l'éclat d'une matinée de printemps ensoleillée ; mes amis jouiront cependant comme moi de l'odeur de ces fleurs et du parfum de l'âme charmante qui songea, dans sa délicate bonté, à égayer une morne solitude. Roses, marguerites et violettes, j'aurais dû le dire plus tôt, sont des fleurs qui *parlent*, des fleurs qui même *écrivent* (1) : oui, ces fleurs

(1) Cette histoire n'est pas une fiction, une main anonyme et féminine m'a réellement fait tenir un exemplaire annoté de mon petit livre, et les critiques que j'en extrais y ont été réellement insérées. La même main charmante armée du même gant me poursuit encore aujourd'hui de ses envois

ont écrit en haut, en bas, en marge de chaque page les commentaires de mes *Leçons* et le porte-plume du révérend Père en robe courte répète en haut, en bas, en marge de chaque page: Mensonge! sophisme! Car tout ment dans mon ouvrage et tout le monde y conspire à sophistiquer la vérité.

Quand je me couvre de la grande autorité de Victor Hugo, les petites fleurs me demandent si je puis prendre au sérieux le témoignage d'un homme « aussi peu honnête et intelligent ». Quand je cite Montaigne, les petites fleurs ricanent : Celui-ci est comme moi « un sans cœur ». Je ne suis guère plus heureux avec Monseigneur Dadolle, l'ancien recteur des Facultés catholiques de Lyon, avec l'abbé Guibert, l'aimable auteur de « l'Educateur apôtre », avec le Père Burnichon lui-même, des « Etudes religieuses ». Les adorables fleurs ferment les yeux sur ces références très catholiques. Qui sait, se disent-elles, si l'auteur des *Leçons de la défaite* n'est pas lui-même de ces pieux forbans qui détroussent les textes sur les grands chemins de la pensée humaine ? Les petites fleurs entrent enfin dans des colères de grandes folles, lorsque j'appuie un peu trop fort sur l'hypocrisie de l'équivoque cléricale : Je ne suis plus catholi-

délicats, avec cette différence que les promesses de prières ont remplacé chez ma correspondante les appels aux voies de fait. J'ai tenu à dire ici toute ma gratitude.

que, je ne le suis pas pour deux sous, pour un sou, pour un liard... Je croyais libérer l'Eglise en lui rappelant avec un filial respect que, dans le temps divisé et querelleur qui est le nôtre, la religion ne devait plus être mêlée aux mesquines querelles des factions politiques. Et j'avais entrevu, dans la simplicité de ma foi, un catholicisme de l'avenir entièrement séparé de la conquête du pouvoir, entièrement indépendant de tous les partis, soucieux uniquement de rester la force morale la plus respectée et la plus puissante du monde, parce que la plus désintéressée. Rien que cela, mais tout cela. Le penser, était malheureusement une aberration, et le dire, l'abomination des abominations. Les pieuses petites fleurs me demandent « pour quels ignorants ou quels sots j'ai formulé cette hérésie ». Elles s'indignent et leur langage monte jusqu'au sublime : « Judas, pour combien de deniers as-tu écrit ton livre ? »

Petites fleurs, aimables fleurs, saintes fleurs, croyez que, pour une fois, je dis vrai : La colère est une mauvaise conseillère, la colère trouble déjà l'harmonie de vos traits charmants ; elle altère le parfum de vos incomparables vertus. Une fleur me répond dans un style lapidaire : « Que je voudrais être un homme pour vous appliquer ma main sur la figure ! » Devenez cet homme, ma Belle Fleur, ou demandez au révérend Père en robe courte qui présida à l'opéra-

tion délicate de l'ornement du petit livre métamorphosé, de vous prêter, *à son tour*, sa main virile. Je vous tends la joue droite, chère fleur, vous aurez ensuite la joue gauche que notre commun Créateur daigna placer du côté du cœur....



Mes amis se joindront peut-être aux violettes, aux marguerites et aux roses pour incriminer ma sagesse. A mon âge et avec la charge d'aussi graves fonctions, gaspiller une heure précieuse à savourer l'odeur des fleurs ! J'entends déjà l'austère Loëtmol me remémorer les anathèmes du Pirké Aboth : « Celui qui perd son temps avec la femme se fait le plus grand tort à lui-même, néglige l'étude de la Loi et se rend finalement digne de la géhenne. » Mais, vraiment, est-ce perdre son temps que de prolonger sa promenade dans le jardin embelli par Basile ? Je n'avais vu jusqu'à ce jour que les gestes extérieurs du cléricalisme et je me flattais, bien à tort, d'avoir mis à nu son âme avec sa figure.

Les petites fleurs cléricales qui abominent « la République, le suffrage universel et les démocrates chrétiens » ont raison de s'indigner : Du catholique de façade je n'avais encore apporté qu'une psychologie de surface. Grâce aux fleurs que Basile crut devoir planter dans mon jardin, je puis, à cette heure, achever le portrait et je

n'aurai pas besoin des explications de mon jeune ami Renold pour déchiffrer son énigme. Je comprends aujourd'hui pourquoi le catholique de *surface* ou clérical ne sera bientôt plus dans l'Eglise un élément viable.

S'il faut juger selon les principes des petites fleurs, on doit constater tout d'abord que le clérical traduit dans ses écrits un état d'âme qui n'éveille aucunement à la pensée la notion et le geste du respect.

Son catholicisme a l'effigie si violente qu'on ne peut guère l'offrir que pour la caricature des vertus chrétiennes. Il convient de n'accorder son respect qu'à bon escient, mais l'homme qui se plaît à avilir et à traîner dans la boue tout ce qui le dépasse ou ne cadre pas avec sa mentalité retombe au régime du Primaire.

Le clérical se met lui-même en marge de la société par cette habitude qui ne le quitte jamais d'incriminer la bonne foi de son adversaire. Quiconque professe une opinion contraire à la sienne est « un homme qui ment, un faux frère, une étoile tombée... (1) »

Le clérical est enfin mieux que personne en mesure d'apprécier la toute puissance de l'argent, et cette conviction est ancrée dans son esprit que tout, ici-bas, a une valeur vénale. Les idées obéissent donc comme les autres denrées, comme les autres productions du travail

(1) Expressions tirées des commentaires des petites fleurs.

manuel à la vieille loi de l'offre et de la demande. Et le clérical s'étonne, proteste et insulte, quand il rencontre par hasard des hommes qui ont accepté *tous les risques d'une pauvreté volontaire pour proclamer librement et hautement ce qu'ils croient être la vérité.*

Avec de pareilles tendances, on ne se hausse pas très haut dans l'estime de ses contemporains, surtout quand on ne peut se présenter à ceux dont on se flatte d'acheter les suffrages que pour les défenseurs des choses mortes. C'est le cas de reprendre la leçon d'hier : qui dit clérical dit aujourd'hui réactionnaire, et les deux épithètes sont en même temps deux épitaphes.

Le catholique de façade ou clérical est encore un personnage dans l'Eglise. Il y plastronne, claironne et paye les violons. Il ne serait pas à *façade* s'il ne montrait pas blason doré et panache guerrier. L'Eglise accepte l'un et subit l'autre, un marché qui n'a pas contribué à accroître le prestige de l'idée religieuse. Elle voit d'ailleurs ceux qui se servent de son autorité comme d'un moyen de gouvernement et d'action politique,se prêter avec une parfaite bonne grâce au geste cultuel qui traduit l'état de foi. En dehors de la période de la chasse, le catholique de façade est généralement assidu à la messe dominicale.Il y accompagne volontiers sa femme et ses enfants. On reconnaît bien vite, il est vrai,

qu'il s'ennuie à l'office, il sait du moins le faire avec décence, il ne quittera pas l'église, comme le paysan indifférent, au moment du sermon, il saura supporter toute la messe et tout le prône avec une sereine résignation. Le catholique de façade se doit à lui-même et aux autres de sauver les dehors. La morale qu'il pratique n'est pas malheureusement celle dont sa foi lui prêche les leçons, les romans dont il est le lecteur, les exemples de cynisme en actes et en paroles dont il régale dans l'intimité Messieurs les esprits forts prouvent surabondamment que cet homme, encore si attaché extérieurement à sa religion, en viole les préceptes aussi aisément qu'il en renie les croyances.

Ah ! je les connais bien ces croyants de surface ! A Quimper, ils désertent chaque *vendredi* la table de famille pour aller manger chez Vorateur les célèbres andouillettes qui portent jusqu'à Lyon la renommée du Vatel Breton. Mon ami, le libre-penseur *Léopold* Ruplan, est obligé de les rappeler ironiquement au respect des lois catholiques de l'abstinence. Il frappe bruyamment la table « andouillettarde » du pomeau d'or de sa canne de jonc. Le garçon accourt avec un Dubonnet.

— Non, dit l'ami Ruplan, ce n'est pas un Dubonnet que je vous demande.

— Des andouillettes à la mode lyonnaise ?

— Gardez les andouillettes pour Messieurs

les catholiques qui saucissonnent le vendredi et hâtez-vous de me servir un *dîner maigre...*

D'où je puis logiquement inférer que le catholique de surface se sert plutôt de l'Eglise qu'il ne la sert véritablement. C'est un demi-croyant qui fait cause commune avec l'Eglise, parce qu'il l'envisage comme la gendarmerie morale des classes dirigeantes. Elle représente la politique d'ordre et de conservation ; elle prêche la résignation ; elle fut toujours une grande école de respect. Et le catholique clérical compte sur l'action de ces puissantes influences pour le maintien d'un état social dont il doit recueillir l'immédiat et complet bénéfice ; il compte sur l'enseignement religieux pour faire perdre de vue à la foule ignorante et brutale les jouissances terrestres réservées à l'élite. Est-ce qu'il y a place d'ailleurs pour tout le monde au banquet des heureux et la nature ne veut-elle pas que le genre humain soit soumis à l'œuvre servile pour qu'un petit nombre d'hommes vivent esthétiquement ?

Mon Dieu, que ce verbe intérieur est dur pour ceux qu'il incrimine et troublant aussi pour la sérénité du philosophe ! Je suis loin cependant de vouloir caricaturer une classe dont nul n'admire autant que moi, chez beaucoup de ses représentants, la probe intelligence et les douces vertus. Ils appartiennent malheureusement à

cette classe dirigeante, les privilégiés insolemment riches que le peuple appelle ses exploiteurs; ils sont là, les catholiques de surface qui, fidèles aux traditions de famille ou de respect humain, assistent à une messe basse le dimanche, mais n'ont jamais su traduire dans leur vie les sublimes préceptes de l'Evangile, parce qu'ils n'ont jamais trouvé dans la générosité d'un cœur chrétien la vaillance morale nécessaire à la répression des ardeurs égoïstes ; ils sont là, enfin, les cléricaux qui n'ont lié leur cause à celle de l'Eglise que pour réfréner les instincts égalitaires d'une société démocratique. Et je comprends aujourd'hui que toutes ces « surfaces » ne donnent plus à mon ami Renold d'autre impression que celle des sépulcres blanchis dont parle l'Evangile.

Mais la vie sort quelquefois de la mort. Ne peut-on pas espérer la résurrection de ces cadavres ? Qu'il serait consolant d'escompter au profit du Catholicisme la collaboration prochaine de recrues d'élite, affamées de vertu et de beauté morale et fondant sur le véritable don de soi l'union de la vie privée et de la vie sociale.

Rêve de solitaire ?

Mais qui sait ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et qui sait aussi, je puis bien le dire, puisque

je l'appréhende, si le réveil ne marquera pas le divorce définitif des catholiques de surface et de l'Eglise.

Une foi de routine ou de commande qui n'entre pas dans le tissu de la vie morale est une croyance sans fondement et c'est la foi du catholique de surface.

Si l'école primaire moderne doit amener l'extinction des catholiques d'étiquette, le lycée et le collège de demain, soustraits à toute influence religieuse, diminueront aussi progressivement et sans interruption le nombre des catholiques de surface. Et la politique ne ramènera pas à l'Eglise les mercantis du cléricalisme. La conception de l'Eglise gendarme a fait son temps avec celle de la Religion d'Etat. Un pacte perd sa raison d'être, quand, au lieu de servir les intérêts des parties contractantes, il n'aboutit qu'à les compromettre. C'est l'histoire même de la politique cléricale.

L'Eglise dénoncera la première, sous la poussée des vrais croyants, le contrat équivoque qui, pendant un siècle, a nui si grandement à l'influence chrétienne. De leur côté, les fils de cette bourgeoisie amie de l'ordre qui comptait sur l'Eglise pour ramener les masses au respect des puissances de réaction et d'argent, reconnaîtront eux-mêmes l'inanité du rêve paternel ; ils chercheront ailleurs que dans les colonnes du Temple les soutiens de leurs ambitions politiques.

L'enseignement de demain restera-t-il l'enseignement *chosiste* d'aujourd'hui qui fait trop souvent de l'esprit un magasin où s'entassent sur les mêmes rayons meubles et bibelots, objets d'utilité et d'inutilité ? Le lycée et le collège auront-ils, au contraire, recours à l'organisation philosophique et sociologique pour donner des idées directrices à la jeunesse de demain ? Et en apportant des idées sauront-ils faire des hommes ?

Quelque malaisée que soit la réforme, elle peut s'accomplir, et certains symptômes attestent même qu'elle est déjà commencée. Cette réforme servira nécessairement aux œuvres de justice sociale et d'éducation des masses. Mais cette nouvelle bourgeoisie, dont l'Eglise n'aura pas modelé la pensée et dont l'âme dépouillée de Dieu fera songer à l'autel dénudé du Vendredi Saint, voudra-t-elle se reposer sur l'Eglise du soin d'éduquer et de diriger cette fille robuste qui s'appelle la démocratie ?

Cet avenir est encore bien obscur, et l'évolution des sociétés n'est pas toujours celle que prévoient nos théories.

Si les institutions sociales de demain doivent élargir dans la cité future la place légitimement due aux déshérités de la vie, je persiste à croire que ces institutions seront tout à la fois le développement de l'activité moderne et « la fructifi-

cation nécessaire des données évangéliques », elles tendront logiquement à réaliser l'idéal chrétien qui est d'aimer ses frères plus que soi-même. « L'histoire témoigne que l'esprit de l'Evangile est toujours vivant dans l'Eglise ; à toute époque il la travaille et la meut, même aux heures où il semble qu'un grand nombre de ses représentants s'en éloignent le plus ». Je serais bien surpris que malgré son divorce politique avec la classe dirigeante, l'Eglise ne fût plus admise à faire entendre la leçon d'amour aux descendants régénérés des catholiques de surface.

. . . . . . . . . . . . . . . .

C'est à cette conclusion que vient de me conduire ma promenade inattendue dans le jardin de Basile. Le maître de ce jardin a aussi vécu. Et j'ai découvert son fossile à la dernière page du commentaire des « Leçons de la Défaite ».

Je ferai un sort tout de même aux petites fleurs qui ont ressuscité mon humeur combative....

— Berujon, mère Berujon ?

— J'assure à Monsieur qu'aucun de ses amis n'a encore sonné à ma porte.

— Ecoutez avant de répondre, Berrujon ; le conseil est digne de votre sagesse. Vous voyez ce petit livre qu'une écriture de fée a recouvert de notes à chaque page. Vous allez le porter tout de suite chez Bouvellet, et vous demande-

rez à Bouvellet une reliure en maroquin vert. N'oubliez pas surtout de faire dorer les tranches.

— Monsieur vendrait, je crois, ses chemises pour habiller ses bouquins en marquis. On sait bien que Monsieur gaspille.

— Je ne vous demande pas votre avis, Bérujon, ne vous inquiétez donc aucunement du prix de la reliure et de la dorure, car ce livre, tombé chez moi comme un soleil, est pour votre vieux maître... le plus beau jour de sa vie.

## CHAPITRE IV

### POUR LES CHARBONNIERS

*Mardi* 12 *mars.*

— Que restera-t-il à l'Eglise, Monsieur Renold, quand vous aurez exilé de son giron tous ceux qui gardent encore l'habitude du geste religieux ?

— Je n'exile personne, Monsieur Dulien, et je réprouve autant que l'auteur des « Erreurs des catholiques français dans le temps présent » la politique des anathèmes et de l'ostracisme. Mais on s'exile soi-même d'une société dont on ne partage plus les aspirations et dont on ne vit plus la vie. Les catholiques d'étiquette comme les catholiques de surface sont, d'ailleurs, des non-valeurs dont l'Eglise aurait tort de s'exagérer la perte. Ceux qui ne sont religieux que de nom déshonorent par leur conduite ce beau titre d'enfants de l'Eglise qu'ils ont la gloire de porter. Vous pouvez retourner le problème sous

toutes ses faces, vous en viendrez à cette conclusion qu'il n'y a de véritables catholiques que ceux qui conforment ou s'efforcent de conformer leur croyance et leur vie aux enseignements de l'Eglise.

Ceux-là sont des catholiques vivants, puisque leur foi est agissante et qu'autant que peut le permettre la faiblesse humaine, les actes, chez eux, ne démentent pas la foi. Et ceux-là sont bien différents des catholiques d'étiquette qui ne voient guère en l'Eglise qu'une succursale de la Mairie, et bien différents aussi des catholiques de surface qui viennent à la Religion comme d'autres vont au gendarme sauveur.

Ce sont des sincères.

De ces véritables *fidèles* appartenant à toutes les catégories sociales et disséminés un peu partout, la trempe n'est pas uniforme. Il en est dont l'esprit ne dépasse pas encore le niveau du plus vulgaire anthropomorphisme, et d'autres dont l'âme peut s'élever jusqu'à la pure adoration en esprit et en vérité. Les uns vivent leur croyance sans jamais la penser, les autres la vivent en la raisonnant. Tous d'ailleurs se font gloire de professer le même respect et le même amour filial pour l'Eglise.

Les catholiques d'étiquette et les catholiques de surface ont ainsi leur pendant sur la toile de notre société religieuse dans ceux que j'appelle-

rai volontiers les *charbonniers* et les *intellectuels* de la Foi.

De ces deux groupes parallèles, l'un représente le corps et l'autre l'âme de l'Eglise. Le corps tend malheureusement, de nos jours, à étouffer l'âme, je veux dire que le nombre des vraiment catholiques décroît sans cesse. Il est difficile d'établir une statistique exacte de leurs forces. On ne peut recourir qu'à des évaluations approximatives. Si l'on nombre par exemple les Pâques effectives, on est loin d'arriver au chiffre de quatre millions sur trente-sept millions de baptisés. La question, Monsieur Dul en, est de savoir si l'avenir verra l'abaissement ou le relèvement progressif de ce niveau cultuel, ou pour mieux dire du véritable esprit chrétien.

***

— C'est sans crainte, Monsieur Renold, ou, si vous aimez mieux, c'est avec la confiance au cœur que j'envisage cet avenir. Charbonniers et intellectuels, nous ne sommes sans doute que le petit nombre, mais nous formons encore, en dépit des apparences, un bloc solide et compact sur lequel les influences ambiantes n'ont pas de prise, parce que nous avons toujours fait de « la docile soumission aux légitimes pasteurs de l'Eglise et surtout au pasteur des pasteurs, le Pontife romain » le premier des devoirs. Dans

ce temps divisé et incohérent qui est le nôtre, au milieu de cette course des esprits à l'anarchie, nous représentons une force de résistance qui deviendra, par la logique même des événements, une puissante force d'attraction.

— Je voudrais partager, Monsieur Dulien, l'optimisme de vos prévisions, mais, ajouta M. Loëtmol, j'ai peine à croire que les événements et les hommes suivent cette ligne droite de votre théorie. Je ne vois pas, par exemple, l'aile droite de vos charbonniers tirer du même côté que l'aile gauche de vos intellectuels. Cette marche double brouille nécessairement tous mes calculs. Cette autre question se pose donc à notre examen : Où vont les charbonniers ? Où tendent les intellectuels du catholicisme ?

— Les charbonniers ne marchent pas, reprit sententieusement M. Joseph Renold ; autrement ils ne seraient plus des charbonniers. Mais d'autres marchent pour eux et contre eux, et tout le terrain perdu par les charbonniers est un terrain gagné par l'irréligion.

— Voilà, Monsieur Renold, observa l'abbé Labruyère, une déclaration dont la forme et le fond ne donneront à personne l'envie de vous prendre pour l'avocat des charbonniers.

— Il se peut, Monsieur l'abbé, que l'on se

méprenne sur la nature de mes sentiments à l'endroit des charbonniers. Et pourtant...

— Pourtant, Monsieur Renold ?

— Ecoutez bien, Monsieur l'abbé, cette autre déclaration d'un homme qui ne se consolera peut-être jamais d'avoir perdu la foi du charbonnier. Je me dis, chaque jour, que la vie est radicalement mauvaise. Ses mensonges, ses laideurs et d'autres raisons plus personnelles encore, me donnent le droit de juger la vie avec cette sévérité. Elle a trompé toutes les générosités de ma jeunesse, elle a broyé, l'un après l'autre, tous mes rêves. C'est en m'écrasant de travail que je trouve, chaque matin, la force d'arriver jusqu'au soir ; c'est en vivant seul, en marge de la troupe des heureux, des arrivés, des satisfaits, que je réussis à sauver avec ma fierté la paix de mon nihilisme. Je n'ai jamais connu la haine ni porté envie aux dieux du jour. J'ai senti trop vivement que ma place n'était pas dans ces antichambres où la gloire d'être quelque chose est au prix du rétrécissement de la pensée et du cœur. Je n'avais d'ailleurs ni l'âme ni la figure des gens que l'on enrégimente. Et j'ai toujours pensé qu'il y a des cheveux dont la couleur naturelle perce invinciblement sous le faux éclat des teintures. A dire vrai, je n'ai bien su qu'aimer. Mais le monde

s'est encore trompé sur la noblesse de mes sentiments, parce que je n'ai point su aimer comme le reste des hommes. Et pourtant...

— Pourtant, Monsieur Renold ?

— Je vous livrerai toute mon âme, Monsieur l'abbé. Dans le vide immense qui la remplit, des profondeurs de cet abîme, une voix monte souvent ; cette voix, nul autre que moi n'en connaît la douleur, parce qu'elle est étouffée par les sanglots et que ces sanglots se brisent eux-mêmes aux murs de mon tombeau. *De profundis clamavi* !

— Et que dit cette voix désolée ?...

— Elle dit l'inguérissable regret des espoirs perdus ; elle dit que l'homme qui ne s'est enivré de tous les nectars de la pensée et de la science que pour ressentir aujourd'hui plus amèrement l'âcreté de tous leurs fruits, elle dit que cet homme, blasé sur tout, parce que repu de tout, déçu en tout ; elle dit, en pleurant, que ce fils sans foi d'une mère qui vécut et mourut comme vivent et meurent les saintes... Mais à quoi bon tant parler, pour vous confesser que le sceptique Joseph Renold porte envie à la foi des charbonniers...

— On affirme, Monsieur Renold, qu'on est sans

désir et sans foi. On l'affirme, ajouta l'abbé Labruyère ; on paraît en effet le croire. Vous nous prouvez, en tout cas, que l'on peut en souffrir beaucoup. Mais ce scepticisme est souvent menteur. Un choc pareil à celui qui vient de remuer si profondément nos âmes avec la vôtre suffit à démontrer l'inanité de cette désespérance. On s'aperçoit alors qu'un espoir encore nous fait vivre puisqu'il nous manque...

— Veuillez m'écouter jusqu'au bout, Monsieur l'abbé.

J'envie les heureux, les forts....... Et les heureux ce sont ces êtres de culture rudimentaire dont la foi soutient d'autant mieux la vie qu'elle échappe plus aisément aux misères de la discussion. Les forts, ce sont ces femmes et ces enfants dont la croyance est assez sûre d'elle-même pour se moquer de tous les raisonnements de la philosophie et de toutes les évidences de la science... Ces heureux et ces forts ignorent sans doute les motifs de leur croyance. Mais est-il indispensable au charbonnier de connaître... les propriétés chimiques de son charbon ? Ces heureux et ces forts exagèrent l'importance du geste rituel. La philosophie et la science ne font-elles pas comme la religion usage du convenu et du machinal ? Le moulin à équations des algébristes, qui tourne selon la formule, est-il donc sans analogie avec le moulin à prière

des Orientaux qui tourne selon le rite ou avec le chapelet de nos bonnes chrétiennes dont le cœur accélère parfois plus que la main le monotone mouvement ? Les pratiques, je le sais bien, l'emportent trop souvent dans cette piété, sur la pratique, et les dévotions sur la dévotion. Il y a des païens dans ces foules qui courent aux sources miraculeuses ou parmi ces adorateurs d'images qui, après quinze siècles d'enseignement chrétien, n'ont encore d'autre idée de Dieu que la conception anthropomorphique illustrée par l'imagerie des boutiquiers de Saint-Sulpice et de la *Croix*. Je reconnais que les imaginations quelquefois ridiculement sensuelles de certaine littérature religieuse fort en vogue dans notre monde féminin n'ont rien de commun avec la piété chrétienne, et il y a loin de cette langue flasque au rude latin liturgique qui tantôt s'illumine de rayons célestes et tantôt réflète les feux de l'enfer. Je sais que tout ce mysticisme maladif ressemble au christianisme d'un Bossuet comme la misérable échoppe qui s'abrite là-bas, sous les contreforts de la cathédrale ressemble à notre magnifique Eglise Saint Corentin. On souffre de toutes ces déformations et de toutes ces mutilations religieuses comme l'on souffre de voir une fleur charmante ravagée par des insectes, une noble statue lapidée par des Vandales, une idée sublime dénaturée par des scribes ignares. Mais je comprends tout, et que

l'on m'excuse de tout excuser plutôt que de médire des manifestations enfantines d'une religion mal éclairée.

— Votre résignation, mon cher ami, répliqua Léon Dulien, reflète, en vérité, la tranquillité d'un magnifique scepticisme. Je ne saurais en tout cas et ne voudrais pour rien au monde la partager. Laisser finir dans le ridicule une religion commencée dans le sublime ? Non, jamais... Qu'est-ce que Jésus-Christ est venu faire sur la terre, sinon annoncer le vrai culte en esprit et en vérité ? Et pourquoi saint Jean lui-même a-t-il dit : « Il y a un péché qui va à la mort : c'est celui des idoles... mes petits enfants, gardez-vous des idoles. »

— Du calme, Monsieur Dulien, du calme, je vous prie, car je n'entends pas vous contraindre à suivre, un cierge à la main, les processions où l'on promène les effigies des dieux, *simulacra deorum*. Je sais qu'un abîme sépare certaines dévotions catholiques d'une parole comme celle-ci : « Dieu est esprit et il faut l'adorer en esprit et en vérité ». C'est malheureusement le grand danger et la grande cause d'illusions et de mécomptes des âmes généreuses et éclairées comme la vôtre qu'elles tendent naturellement à juger tout le monde d'après elle. On est ainsi tout à la fois dans la vérité et dans l'erreur contingente.

Malheur à la religion qui, contente de s'adresser aux parties supérieures de l'âme, en néglige les instincts inférieurs et ne compte pas avec les sens, avec le goût de la mise en scène, avec l'amour du merveilleux, mais entreprend seulement d'éclairer les hommes, non de les captiver en les amusant. Voilà une faute que le Catholicisme ne commet pas. N'est-ce pas, d'ailleurs, par les superstitions absurdes autant que par les croyances sublimes, n'est-ce pas, je vous le demande, par ce mélange de matérialité et de spiritualité que durent et prospèrent les religions? Sachons voir les choses comme elles sont.

— Voyons-les aussi comme elles doivent être, interrompit malicieusement M. Elie Loëtmol. Vous ne pouvez pas, vous ne devez pas, mon cher Renold, nier le progrès.

— Le progrès ! reprit M. Joseph Renold. Lequel, s'il vous plaît ? et la voix de notre ami soulignait ces derniers mots de toute l'amertume d'une ironie douloureuse.

— Je ne puis parler ici que du progrès moral et religieux de l'humanité.

— Le progrès moral et religieux de l'humanité ! Heureux, mon cher Loëtmol, ceux qui croient encore à la perfectibilité indéfinie de cette humanité et restent convaincus que

l'homme peut changer l'homme et la société refaire la société. Heureux ces croyants toujours jeunes que l'expérience, laquelle nous désenchante et nous rapetisse, n'a pas tristement édifiés sur l'immortelle infirmité de notre nature et sur l'impuissance où elle est de modifier un seul de ses traits moraux et religieux, comme elle est impuissante à modifier un seul de ses organes physiques. Croyez-moi, ami Loëtmol, l'eau de Lourdes, les pélerinages, l'adoration du Sacré-Cœur, la dévotion à saint Antoine de Padoue et tous les sanctuaires à miracles sont aussi nécessaires à la religion que la *Somme* de saint Thomas et le discours de Bossuet sur l'*Unité de l'Eglise* peuvent l'être au Catholici me. Une religion aussi spirituelle que vous la rêvez ne serait qu'une philosophie, et la philosophie ne peut être la religion du peuple, et j'entends par ce mot peuple la masse des âmes vulgaires, alors même qu'elles habitent des corps richement vêtus et parés. Une religion ne s'adresse pas seulement à la raison, à la science, elle doit faire sa part, sa très grande part à l'ignorance, à la passion, à l'imagination crédule et aveugle.

Est-ce assez clair ? mon cher Loëtmol.

— Vous êtes vraiment bien *unique*, mon cher Renold, dans votre conception de l'idéal reli-

gieux. Nos païens catholicisés du XX^e siècle ne pourraient qu'applaudir à votre éloquence.

— Il se peut, cher Loëtmol, qu'en cette matière je n'appartienne moi-même à aucune espèce connue d'oiseau. Je ne suis, en vérité, qu'un oiseau qui passe et regarde en passant. Or, je vois que l'homme est naturellement porté à abaisser le divin à sa taille ; chacun adapte ainsi la religion à ses conditions particulières de mentalité et d'existence. Il s'ensuit qu'une religion est d'autant plus vivante et agissante qu'elle suit plus facilement le penchant de notre esprit et de notre cœur. Ne jugeons pas seulement à la nature des pratiques la valeur morale des croyants. Soyez-en bien sûr, mon ami, les âmes primitives qui s'assimilent les fades productions de notre mysticisme contemporain valent mieux souvent par la bonne volonté, par l'énergie tournée au bien, que le pain de rebut dont elles se contentent. C'est nous, Monsieur l'abbé, nous, les affranchis de la vieille foi, nous les libertaires du dogme qui demandons à la critique un pain trop creux pour nourrir nos âmes...

Ah ! si l'homme pouvait faire le vide dans son cœur pour empêcher de renaître les sensations d'un passé trop douloureux et le vide dans son intelligence pour rejeter tout ce qui lui vient d'une science si péniblement acquise ! Mais

l'homme, cet abîme de contradictions, cet être si compliqué, voudrait peut-être apprendre de nouveau cette science qu'il aurait oubliée et gravir de nouveau le Calvaire dont le sang de son cœur a marqué la route. Les vaincus de la vie sont souvent, à leur manière, « les vainqueurs des misères de la vie. »



C'était, en vérité, un homme bien étrange que M. Joseph Renold. Le pessimisme de ce jeune philosophe semblait ouvrir et refermer à volonté les abîmes. Sa philosophie ondoyante comme le flux et le reflux de la vague, nous ménageait toutes les surprises en nous communiquant toutes les émotions. Elle confirmait, en outre, cette vérité consolante que « celui qui a été le plus durement blessé par l'existence peut encore l'accepter pour cette clarté de l'intelligence qu'elle lui apporte même au prix de la douleur, comme le soldat dont les paupières ont été brûlées dans la bataille, les soulève pourtant, déchirées et palpitantes, pour laisser passer un rayon de lumière et pour suivre de l'œil le combat qui se continue autour de lui. »

L'abbé Labruyère répondit au jeune philosophe :

— Vous ne pouviez, Monsieur Renold, nous démontrer, avec une éloquence plus émue, combien une âme d'élite peut encore souffrir, de nos jours, du désaccord de notre savoir avec nos croyances. Mais cette souffrance est pour moi une espérance, l'espérance que vous ne serez pas toujours un émigrant dépaysé loin des mers salées de la première patrie. Les charbonniers, avez-vous dit, ne marchent pas. C'est vrai, peut-être, en ce sens que les charbonniers gardent dans les rudes combats de l'âge mùr et jusque sous les neiges de la vieillesse la mentalité religieuse de leurs premières années. Mais d'autres, par contre, marchent trop vite. C'est un des malheurs de notre époque, c'est sans doute le vôtre, Monsieur Renold. Il est bon, quelquefois, mon cher ami, de passer de « la veille où l'on pense » au « sommeil où l'on rêve ».

— Oui, Monsieur l'abbé, il est bon d'oublier, et le sommeil où l'on dort est encore meilleur que celui où l'on rêve. Mais on ne ramène pas les fleuves aux flots troublés vers le vallon tranquille où les branches des aulnes se rejoignent sur leurs sources. La foi perdue est pareille au bonheur, elle ne repasse pas d'ordinaire par le même chemin. Je suis une âme sans issue. J'ai trop marché, Monsieur l'abbé, et marché trop vite. C'est pour cela sans doute que je me sens très las.

Mais les charbonniers, qui ne marchent pas,

sont menacés, comme moi peut-être, dans la paix de leur *nirvana*. Derrière les murs de leurs temples fermés, ils ont à redouter le même mal que ceux dont la vie s'épanouit à ciel et à cœur ouverts. Le microbe est dans l'air que nous respirons, l'irréligion s'infiltre partout. Je la vois dégrader peu à peu et inlassablement la vieille foi ainsi qu'une maison qui s'écroule. Chaque mouvement de notre société démocratique, chaque effort même dépensé au relèvement des autels qui tombent semblent hâter cette odieuse besogne. Ah ! croyez-moi, cher Monsieur l'abbé, une croyance religieuse aussi pauvrement étayée que celle du charbonnier doit péricliter, un jour ou l'autre, dans cette atmosphère complexe du siècle où le sentiment chrétien est en contact incessant avec les idées philosophiques et scientifiques, où le journal, la revue, le livre poussent notre curiosité à l'explication de tout. Les charbonniers ne connaissent guère que les conclusions de la dogmatique catholique. Quels arguments victorieux leur foi pourrait-elle opposer aux objections de la science moderne ?

— Monsieur Renold ! riposta vivement l'abbé Labruyère.

— Encore un mot, mon digne ami, et vous aurez toute ma pensée sur ces ravages de la critique moderne qui passe en déchirant nos légen-

des dorées, qui vit en dévorant les âmes, les pauvres âmes...

La foi qui se traduit par la répétition de formules théologiques acceptées et reproduites sans réflexion est peut-être plus menacée de nos jours que la foi qui brise les fers du dogmatisme pour vivre à l'air libre. Vous devinez alors ma conclusion : Point de séquestre, point de maisons fermées, d'écoles fermées, d'âmes fermées, point de vies cloîtrées et murées. Si le voyageur perdu sous des cieux inconnus doit succomber sur la route sans fin, mieux vaut qu'il tombe d'épuisement en recherchant l'étoile dont la lumière adoucit l'horreur des nuits obscures que d'attendre une mort banale sur le grabat du paralytique.

***

— Le charbonnier pourrait vous répondre, Monsieur Renold, que mourir en se tuant de fatigue ou d'immobilité, c'est toujours mourir. Mais, ajouta notre cher ami Loëtmol, on pourrait, par contre, objecter au charbonnier qu'il sauverait peut-être sa foi, si au lieu de la murer dans la formule d'un étroit *credo*, il était capable de la penser et de la vivre en même temps. La foi de Loisy repose, à mon sens, sur des assises plus fermes que la foi du charbonnier.

— Quel amour du paradoxe ! mon cher Mon-

sieur Loëtmol, observa doucement Léon Dulien.

— Je tiens à mon paradoxe, Monsieur Dulien, autant que vous pouvez tenir au catholicisme le plus orthodoxe. La religion du charbonnier, comme la religion de Loisy, se résume dans la même formule : Le Christ est Dieu pour la foi. Ni le charbonnier ni Loisy ne trouvent la divinité de Jésus dans l'histoire, ni l'un ni l'autre n'ont besoin de l'histoire pour conformer leur conduite aux leçons de l'Evangile. Ce n'est pas du reste en épluchant le christianisme qu'on découvre la loi divine. Il y a cependant cette différence essentielle, qui, sans doute, en suppose d'autres de même importance, entre la foi du charbonnier et celle du grand exégète : Si le charbonnier, qui tient tous les détails de la leçon évangélique pour lettre infaillible parvenait jamais à marquer de son doigt noir le désaccord entre la généalogie du Messie qui ouvre l'Evangile de Mathieu et le récit de Luc sur la conception virginale, le charbonnier risquerait fort « d'être, par ce trou d'épingle, tout d'un coup vidé de toute sa foi ». La foi de l'exégète qui est une disposition de l'esprit, qui ne résiste pas aux faits, qui ne craint pas les faits, qui ne dépend pas des faits, contourne au contraire doucement l'obstacle. C'est parce que l'esprit du charbonnier s'est figé dans l'immobilité, qu'au premier pas fait en avant, devant la

première pierre du chemin, le charbonnier risque de tomber.

— Dites encore, Monsieur Loëtmol, pour compléter cette triste démonstration, dites encore, ajouta notre jeune pessimiste, que chez beaucoup de charbonniers les épreuves de la vie achèveront la dissolution de cette foi dont le doute aura entamé la confiance. Une iniquité que le succès couronnera, un loyal amour méconnu, une tombe trop tôt ouverte, des accidents de cette sorte retourneront souvent contre Dieu l'homme dont la foi en Dieu a déjà chancelé. Et l'homme se dira que si Dieu a fait le monde si misérable, c'est qu'il n'est pas bon ou qu'il n'est pas puissant, ou peut-être qu'il n'est pas. Il se dira, en voyant disparaître les évidences sur lesquelles sa foi s'appuyait, qu'il n'avait encore rempli son cœur qu'avec des rêves. Que tout cela est triste à constater, mais on refait si difficilement une croyance ébranlée ! Un astre qui se rallume est toujours moins brillant, il meurt de ses efforts pour revivre. « Prends ton grabat et marche », disait Jésus au paralytique. Le miracle est d'une répétition malaisée, en un temps où la science est en train de tuer le surnaturel jusque dans notre conscience. Je crains fort que, si les charbonniers se mettent jamais en route, ce ne soit pour accompagner les funérailles des dieux...



L'abbé Octave Labruyère était né sous le signe de Mars. On le devinait à la mobilité dont il faisait preuve dans le fauteuil qu'il occupait au coin de ma cheminée. Et l'on pouvait prévoir, bien avant la péroraison de M. Renold, qu'il ne céderait à personne l'honneur de répondre à notre jeune ami. Il y avait d'ailleurs dans cette nature primesautière l'habileté qui insinue plutôt ses idées qu'elle ne les impose. On pouvait donc prévoir encore que l'abbé Labruyère chercherait bien moins à triompher de ses adversaires qu'à les réunir tous au pied de l'olivier.

— L'Eglise catholique, dit-il, est excessivement combattue. C'est la loi même de son existence. Si loin cependant que je sonde l'horizon, je ne vois pas venir encore le cortège funèbre du Catholicisme ; je ne vois pas davantage le doigt noir du charbonnier se poser sur les généalogies du Messie. Un geste de cette puissance marquerait peut-être la faillite de la foi du charbonnier. Mais ce geste me paraît incompatible avec cette foi.

Les raisons de croire du vulgaire ne sont pas des raisons d'ordre intellectuel. Le vulgaire ne connaît que les conclusions de notre dogmatique, son esprit reste fermé aux ratiocinations exégétiques ou métaphysiques. Mais sa foi prend ses racines dans des profondeurs d'âme où les

négations de l'esprit fort ne descendent pas. C'est ainsi que s'explique sa puissance de résistance. Autre chose, d'ailleurs, est la science et autre chose la foi. Si la croyance devait demeurer l'équivalent d'un pur intelligible, on ne serait plus catholique le jour où un argument plus fort en sens contraire viendrait détruire l'équation. On l'a dit avec assez de raison : « La bonne manière d'être catholique est de l'être par la grâce, sans peser de trop près ses motifs, par nécessité de cœur, et sans idées trop claires ».

La foi dit confiance, abandon généreux ; elle ne dit pas évidence, autrement elle ne serait plus la foi. Cette foi, du moins, me suffit pour croire en Dieu, l'aimer et le servir dans les hommes qui marchent avec moi sur la pente des chemins sombres. J'aime à penser que le charbonnier pourra se contenter longtemps encore de la même croyance.



— Votre foi, Monsieur l'abbé, répondit aussitôt Joseph Renold, est celle que notre vieux maître Pascal avait résumée dans cette formule célèbre : « Le cœur a ses raisons que la Raison ne connaît point ». Mais les raisons du cœur ne sont pas infaillibles et leur évidence risque de s'effacer au contact des meurtrissantes réalités de la vie. Le charbonnier pourra dédaigner, dans

la simplicité de sa foi, l'irréligion de l'esprit fort, mais le triomphe de l'injustice des hommes et de l'injustice des choses ne finira-t-il pas, j'ose vous le demander, par lasser le regard de curiosité, de crainte et d'espérance qu'il tient fixé vers l'infini. ?

Quand je vous dis, Monsieur l'abbé, que les dieux s'en vont, c'est que je vois disparaître de la conscience ou de la vie des hommes toutes ces habitudes de respect qui constituaient la piété. Tout devient anarchique dans nos idées, dans nos mœurs, dans nos lois. Au milieu de cet effondrement de tout ce qui lui paraissait vénérable, la foi du charbonnier ne sera-t-elle pas touchée mortellement par le mal qui ronge notre société ? Les raisonnements ont peu de prise sur ceux qui ne pensent pas, les leçons de choses seules les font réfléchir. Mais qui les apportera au charbonnier, ces indispensables leçons de choses ? Qui sauvera sa foi ? Quelle main assez douce et assez forte arrêtera le geste de révolte et le geste de désespoir ? Le temps n'est plus aux prophètes, aux messies, il n'est pas davantage aux constructeurs de systèmes. Ce sont des professions qui meurent.

— Il en est une, Monsieur Renold, qui ne meurt pas, il est une profession où se recrutent les hommes que Dieu envoie aux autres hommes pour les arrêter sur la pente de l'abîme et ressus-

citer dans le monde le sérieux profond de la vie... Ces âmes d'élite dans lesquelles Dieu accumule ses énergies avec toutes les puissances de vérité, de bonté et de rédemption qui peuvent attirer les autres âmes, n'ont encore jamais manqué à l'Eglise. Saluez, Monsieur Renold, quand vous les verrez passer, ces envoyés du ciel, ces bons ouvriers du catholicisme qui sera demain, ces sauveurs des charbonniers et de tous ceux qui cherchent et veulent savoir le pourquoi de la vie et du monde, saluez les saints.

— Des saints au XX[e] siècle...? objecta mélancoliquement M. Joseph Renold.

— Oui, Monsieur Renold, des saints comme peut les rêver notre monde moderne ; des saints qui sauront parler à leur siècle une langue que ce siècle entendra et lui rendront aimable le Dieu qui donne à l'homme la conscience de ses droits et de sa dignité ; des saints qui, loin de redouter le progrès, la liberté civique, la solidarité sociale, l'émancipation humaine, les découvertes de la science, sauront reconnaître dans ces grandes puissances les forces légitimes et vraiment utiles au développement harmonieux de la vie ; des saints qui donneront aux faibles un pas plus hardi et aux forts un cœur plus pitoyable, des saints qui domineront le monde par le seul prestige de l'impérieuse bonté et

commanderont aux cieux qui doivent sanctionner la volonté des justes. Ils iront de village en village, de ville en ville, par le vent, le soleil ou la pluie, allumant au flambeau de leurs âmes d'autres âmes qui, de proche en proche, communiqueront l'incendie de la vie nouvelle ; ils ne porteront avec eux ni l'invective, ni le subtile raisonnement, ni l'anathème, ils ne voudront savoir qu'une chose, c'est que les hommes souffrent et qu'ils les aiment. Mais à force d'être pieux, ils ressusciteront parmi les hommes le sentiment du respect, et à force d'être fraternels ils feront monter du cœur des hommes jusqu'au Père qui est aux cieux ce Credo filial qui résume la foi en une religion toute d'amour. Voilà les saints que l'Eglise attend, Monsieur Renold. Ils se lèveront de partout, pour prêcher les vérités simples que notre cerveau encombré de théories et d'objections ne voit plus, ils seront la flamme qui éclaire et qui réchauffe tout à la fois ; ils nous ouvriront enfin les portes de ce temple vivant où tous espèrent ensemble, croient ensemble, aiment du même amour.

— Et que diront vos saints, cher Monsieur l'abbé, à ceux qui maudissent la vie parce qu'ils ne peuvent plus ni croire ni espérer ni aimer ?

— Ils diront à ces élus de la douleur : qu'à celui qui perd tout Dieu reste encore.

— Et que diront-ils à celui qui, en perdant tout, a perdu son Dieu ?

— Ils diront à ce pauvre naufragé ce que vous savez très bien, Monsieur Renold, et vous efforcez de pratiquer de votre mieux, c'est qu'il doit se perdre lui-même par le renoncement volontaire et le don total de soi aux autres, afin d'oublier qu'il a tout perdu ; c'est qu'il peut diminuer sa propre souffrance en cherchant à diminuer la grande souffrance qui déborde sur le monde et monte autour de nous comme une marée grossie de nos larmes et de notre sang. Vivre pour les autres, extérioriser sa pensée et son cœur, devenir impersonnel, non pas seulement pour le plaisir de se dire qu'on est supérieur à la vie elle-même et qu'on en dispose à son gré, se sacrifier ainsi, non pour déifier le moi en le détruisant, chose qui sera toujours la plus grande et la plus égoïste de toutes les joies, mais se donner, sans compter, pour obéir aux lois éternelles de la vie et de l'amour, sortir de soi-même pour entrer par la charité dans une vie divine et immatérielle. Voilà, Monsieur Renold, la sagesse supérieure dont nos saints vous apporteront tout à la fois la leçon et l'exemple. En cela, ils ne feront que reproduire le modèle que nous a légué Jésus.

— La science, Monsieur l'abbé, confirme la

vieille leçon évangélique. Il est, en effet, pour le savant comme pour votre saint quelque chose de plus sacré que l'amour individuel, c'est le bien collectif, c'est le flux et le reflux, le progrès de la vie impersonnelle et éternelle. La science et la religion s'accordent donc pour fournir à l'homme le même sens de la vie, pour lui enseigner qu'il doit son effort et sa souffrance à une idée qui le dépasse, à un bien qui n'est pas le sien.

— Et leur union, Monsieur Renold, peut faire s'épanouir dans son âme délivrée du joug des l'égoïsme la fleur de l'amour éternel.

— Vous dites, Monsieur l'abbé ?

— Je dis, Monsieur Renold, que mon saint et votre savant sont faits pour s'entendre. L'un fournira la leçon qui éclaire l'esprit, l'autre apportera l'exemple qui entraîne la volonté.

— Que Dieu nous donne donc, observa notre vieil ami M. Dulien, des savants qui seront des saints ou des saints qui seront en même temps des savants, et le monde disputeur, égoïste et divisé qui est le nôtre sera sauvé.

— Et les charbonniers, ajouta M. Loëtmol,

pourront se mettre en route sans trop redouter les pierres du chemin. Mais....

— *Fiat* ! conclut la voix dolente de M. Joseph Renold.

## CHAPITRE V

### LA FAILLITE DU CATHOLICISME LIBÉRAL ?

*Mardi*, 19 *mars*.

Connaissez-vous une époque plus riche que la nôtre en faillites de toute nature ? M. Taine a proclamé la faillite de la Révolution, M. Brunetière la faillite de la Science, M. Bourget celle de la Démocratie. On pouvait donc pardonner à notre savant exégète d'avoir versé dans le même pessimisme en écrivant un article extrêmement documenté sur la faillite du catholicisme libéral dont l'histoire n'était pour lui qu'une série ininterrompue de capitulations sans honneur ou de réformes avortées.

M. Elie Loëtmol n'usait pas malheureusement de la même indulgence pour les théories optimistes de l'abbé Labruyère : On perdait, disait-il, sa peine et son temps à vouloir réconcilier le catholicisme et la civilisation moderne. Toutes les compromissions, toutes les adaptations, tous les accords en eau trouble

devaient aboutir à un échec lamentable. L'expérience était concluante : Qu'il vînt de Lamennais ou de Lacordaire, de Loisy ou de Le Roy, le libéralisme se heurterait toujours aux énergies conservatrices de l'Eglise catholique, car l'Eglise entendait rester elle-même.

Le doux Elie Loëtmol montrait donc aujourd'hui les crocs agressifs d'un ogre orthodoxe. Les saints modernes envoyés par l'abbé Labruyère au secours des charbonniers expliquaient, en particulier, cette montée de bile chez un homme dont aucun dehors ne pouvait trahir l'humeur combative.



« Vos saints, dit-il à notre ami, ont, s'il est permis de parler ainsi, une sainteté trop anarchiste. Ils attendront à la porte de l'Eglise un droit d'entrée qui leur sera toujours impitoyablement refusé. Et ce sera justice, car l'Eglise a le droit et le devoir d'écarter du bercail les loups ravisseurs qui viennent à elle revêtus de la laine de l'agneau. »

— Pouvez-vous bien, Monsieur Loëtmol, prêter à une mère des intentions aussi malveillantes pour des fils soumis dont toute la vie ne sera que la mise en œuvre d'un sublime dévouement à Dieu et aux hommes.

— Ce dévouement, Monsieur l'abbé, est sans nul doute la synthèse de toutes les vertus religieuses portées à leur plus haut degré par celui qui veut réaliser sur la terre le royaume prophétique de justice. Mais autre est l'action et autre la foi, celle-ci porte seule le signe d'élection. Certes, la foi postule ce sublime dévouement à Dieu et aux hommes qui semble pour vous toute la religion et toute la loi. Le pratiquer ne suffit pas cependant à celui qui fait profession de catholicisme. Un protestant, un juif, un bouddhiste peut s'élever jusqu'aux âpres cîmes du parfait sacrifice de lui-même sans croire à la divinité de Jésus et de son Eglise. Celui-là seul est catholique qui, dans sa vie religieuse, fait passer le primat de Pierre avant le primat de l'action.

Vos saints, Monsieur l'abbé, paraissent déplacer l'ordre de ces facteurs ; ils versent, en outre, dans cette erreur du *modernisme* où la clairvoyance de Pierre a si justement reconnu la grande hérésie du siècle. Vous faites enfin penser vos saints en savants. N'est-ce pas proclamer l'inutilité et la vanité du dogme. Les théologiens ne vous pardonneront pas ce mépris, et vos saints ne seront jamais pour eux que les missionnaires d'un catholicisme de Romanichels. Oui, des errants, des évadés, de pieux anarchistes condamnés à coucher à la belle étoile ! Voilà le sort qui attend vos saints. C'est vous dire

assez clairement que leur voix ne sera que l'écho de cette autre voix qui criait autrefois dans le désert. Alors...

— Alors, Monsieur Loëtmol ?

— Alors sera réalisé ce qui devait arriver. Déçus, révoltés peut-être par les rigueurs d'une orthodoxie tranchante comme un glaive, vos saints tourneront leurs regards vers d'autres horizons ; ils emporteront les débris de leurs vieux autels pour reconstruire, loin des coutumes vieillotes, loin des formalismes décrépits, loin de tous ces appareils théologiques, administratifs et politiques dont se servent les fanatiques pour masquer le vide des convictions vermoulues, de nouveaux autels au Dieu d'éternelle justice et d'éternelle vie qui saura écarter tous les accaparements de sa personne et de sa doctrine. Ce sera toujours la succession du divin crucifié, tombée depuis si longtemps en déshérence, mais veuillez le croire, Monsieur l'abbé, ce ne sera plus l'Eglise.

Je crois plutôt, Monsieur Loëtmol, que vous méconnaissez l'Eglise. Et c'est pour cela que vous envisagez son avenir et celui de ses saints avec une sévérité aussi implacable et un pessimisme aussi sombre. Les saints de demain auraient peut-être le sort que vous appréhendez pour eux si notre catholicisme dix-neuf fois séculaire était une institution essentiellement incompatible avec les aspirations de l'âme con-

temporaine. Telle est, au contraire, la plasticité, telle est la fécondité du principe catholique, qu'il peut s'adapter à toutes les formes du progrès humain. L'Eglise, il est vrai, a besoin du concours du temps, comme tous les organismes qui vivent de tradition, pour s'identifier aux conditions du milieu nouveau. L'Eglise ne peut se mouvoir avec la rapidité et la flexibilité d'un seul individu ; il est enfin de sa destinée de souffrir du retard des uns tout autant que de la précipitation des autres. La transformation est donc laborieuse. Ce délicat triage s'opère malgré tout, car l'Eglise est condamnée à renouveler perpétuellement sa jeunesse.

— O le charitable euphémisme que ces lenteurs d'adaptation catholique au milieu moderne ! O la pompe et le luxe de cette littérature d'Eglise qui se fait aigle, colombe, chêne, roseau, pour endormir l'esprit dans la sonorité d'épithètes et d'images destinées à lui dérober souvent la pauvreté de l'idée !

— Monsieur Loëtmol, répondit l'abbé Labruyère, je n'ai jamais eu la mauvaise pensée de dérober à vos prophètes le luxe de leur incomparable poésie. J'ai l'habitude, vous le savez, d'asseoir mes jugements sur la réalité de faits bien établis. Les lenteurs du catholicisme pour accorder ses enseignements et ses institutions

avec les aspirations de l'esprit moderne et les libres recherches de la critique, ne permettent pas de conclure à l'absence de l'effort d'adaptation, par conséquent à la stérilité du résultat. Le Christianisme n'est-il pas en un certain sens évolutionniste comme la science ? Lui aussi décrit sa courbe à travers les âges, changeant graduellement et continuellement d'aspect sans cesser d'être lui-même, montant ou descendant suivant la nature de la route, s'adaptant comme tout vivant organisme aux conditions particulières de chaque moment. Mais il faut, je le répète, du temps et des circonstances favorables pour acclimater notre vieil enseignement catholique dans l'atmosphère intellectuelle du siècle. Il importe encore de ne pas pervertir l'éternelle notion de la virilité catholique en l'engageant dans des voies incertaines où des nouveautés dangereuses ne pourraient qu'altérer la pureté de nos dogmes.

— Voilà, dit M. Joseph Renold, une théorie mitigée de l'évolutionnisme religieux qui malgré toutes ses criminelles réserves ne méritera probablement pas à son auteur les félicitations des Fontaine, des Maignen et de tous les Barbiers de l'orthodoxie. Et vous aurez, en outre, beaucoup de peine à faire baisser dans l'esprit de ces messieurs les actions d'Aristote et de Saint Thomas.

— Lorsqu'on est radical et entier, non pas comme vous, Monsieur Renold, mais comme ces modernes logiciens de la scolastique qui enferment le monde, la vie, et même la foi dans la gaine du plus étroit littéralisme, on risque fort de ramener l'Eglise, dont nous voudrions faire le Temple de l'Humanité, aux mesquines proportions d'une chapelle à dévotionettes. Je m'incline respectueusement devant l'autorité d'Aristote et de Saint Thomas. Ils ne représentent cependant qu'un stade de l'esprit humain, le symbolisme d'une époque. Ils n'ont point tout dit, ils marquent dans la splendeur d'une classification générale le terme d'un effort qui ne peut et ne doit être que le point de départ d'une synthèse nouvelle. Les pièces maîtresses de la foi et de la science du Moyen-Age ont à cadrer avec les apports nouveaux des siècles postérieurs. La théorie de l'enfer, par exemple, fera toujours partie de la dogmatique catholique. Mais on ne dira plus à un homme du XXe siècle que cet enfer est au centre de la terre ; que ses flammes sont des flammes comme les autres, qu'elles ont été allumées par les crimes des méchants, par la colère d'un Dieu vengeur, qu'enfin ces mêmes flammes doivent dévorer des esprits purs.

Certes, la vérité ne saurait changer, Monsieur Renold, mais je crois bien pouvoir demeurer dans les limites de la plus stricte orthodoxie,

en répétant à mon tour que l'Eglise perfectionne progressivement sa langue et par conséquent sa pensée. Qu'est-ce dire, sinon affirmer que les idées subissent la double loi de mouvement et de renouvellement qui régit le développement de tout ce qui est vivant ? Les esprits simples ou inattentifs s'étonnent et s'indignent même de la rapidité ou de la vigueur de cette croissance. Ils font songer à certaines mères qui ne savent plus reconnaître le fruit de leurs entrailles dans ces corps robustes d'hommes faits qui sont pourtant ceux de leurs fils. Au fond, le germe n'a fait que suivre « le légitime essor de sa propre fécondité » Oui, Monsieur Renold, les idées, dans l'éternel devenir cher à votre philosophie resteront toujours les idées.

— Et les hommes, Monsieur l'abbé, ajouta Joseph Renold, seront toujours les hommes, c'est-à-dire de pauvres interprètes de la vérité.

— Et ceux dont vous parlez, Monsieur Renold, observa le pugnace Léon Dulien, ne sont grands que parce que d'autres plus grands se courbent devant eux. Mais ils ont beau dénoncer ou menacer, s'indigner ou se lamenter, entasser livres sur livres et réfutations sur réfutations, notre catholicisme progressiste est une croissance, aucune force humaine n'est capable

d'arrêter son expansion. Le germe doit donne son fruit, tout son fruit.

— Que vous êtes ardent, Monsieur Dulien. Sachez, mon vieil ami, ajouta l'abbé Labruyère, qu'il est toujours cruel de violenter les habitudes des hommes. Tous les changements qui surviennent dans notre vie intellectuelle et morale ont leur tristesse. C'est quelque chose de notre pensée qui se froisse, quelque chose de notre cœur qui se broye, quelque chose enfin de nous-mêmes qui s'en va. Il faut toujours mourir à une vie pour entrer dans une autre. Et cela ne se fait point sans douleur. Laissons aux défenseurs du passé mort le temps de célébrer les funérailles du prétendu âge d'or, respectons leurs regrets si bruyants soient-ils. C'est un adieu. Et cet adieu est une leçon pour nous, la leçon qui nous rappelle que tout ce qui est humain est périssable : *Debemur morti nos nostraque.*

Ces paroles d'une gravité si mélancolique tombaient dans notre amical cénacle avec le soleil d'hiver, le soleil d'argent qui se couche en mars avec les cinq heures. Mais nous sentions que sa clarté ne s'était pas éteinte. Elle glissait derrière ces ombres montantes qui, descendant à leur tour de la colline voisine pour envelopper progressivement toutes les choses, endeuillaient

jusqu'au verbe optimiste de notre ami Labruyère Mais de ce verbe aussi la clarté ne s'était pas éteinte. Et tandis que l'astre disparu de notre hémisphère naissait de l'autre côté de l'horizon sur des paysages plus larges, sur des journées sans nuits, la parole de l'abbé Labruyère revêtait tout à coup un esprit nouveau, elle découvrait à nos yeux ces îles de lumière vers lesquelles s'avançaient d'un pas douloureux mais sûr tous les bons ouvriers du catholicisme qui sera demain.

— Soyons bons, reprit notre ami, même pour ceux qui nous maudissent. Nos ennemis sont maîtres du présent, mais l'avenir nous appartient. Le printemps est quelquefois tardif, il arrive quand même, nous en avons la preuve sous les yeux, avec et malgré les giboulées de mars. Laissons donc à ceux qui croient enchaîner la vérité le triste soin d'organiser l'inquisition de la pensée. Nous ne sommes plus au temps de Galilée. Le bourgeon se développe, malgré la gaine qui l'emprisonne, puisque c'est le sort de toute vivante vérité de grandir sans cesse.

— Mais le bourgeon éclot difficilement, Monsieur l'abbé, quand des théories toutes faites s'interposent entre l'esprit et la réalité.

— Ne poussons pas les choses au pire, Mon-

sieur Loëtmol. Il arrive un moment où ceux qui ont comme vous des vues originales et l'instinct chercheur, ceux qui aiment comme vous à remonter aux sources pour asseoir leur foi sur des principes ou des faits dont ils tiennent à expérimenter eux-mêmes la valeur, il arrive un moment où ceux-là se sentent à l'étroit, ils étouffent. Alors, d'un vigoureux effort, ils soulèvent et font éclater la carapace afin que les organes vitaux de la connaissance religieuse ne soient pas compromis. C'est l'œuvre de nos apologistes progressistes. Ce sont des savants et des croyants tout à la fois. Demandez, Monsieur Loëtmol, à ces savants catholiques, si leur religion est incompatible avec l'esprit moderne, demandez-leur s'il est téméraire de saluer dans le catholicisme de demain « le règne glorieux de l'Esprit après la tyrannie humiliante de la lettre.»

***

— Je veux bien, cher Monsieur l'abbé, faire en votre compagnie un tour de libre examen chez vos apologistes catholiques, dont l'effort de rénovation religieuse aura toujours notre commune sympathie. Sans même sortir de notre France, où, d'ailleurs, la tendance progressiste de la controverse religieuse a pris son plus remarquable essor, je reconnais avec vous que les Bureau, les Laberthonnière, les Blondel, et plus loin encore,

à l'extrême-gauche du catholicisme, les Loisy, les Le Roy, les Houtin et bien d'autres se sont mis résolument à faire œuvre de novateurs, au grand scandale des tenants de l'orthodoxie pour accorder notre vieille théologie catholique avec les tendances positives de la pensée moderne. Mais innover, je vous le demande, Monsieur l'abbé, n'est-ce pas chercher, et chercher n'est-ce pas reconnaître que l'on n'a pas trouvé encore...

— Chercher, Monsieur Loëtmol, c'est aussi reconnaître que l'on peut trouver, c'est même affirmer que l'on a déjà trouvé, mais que l'on n'a pas encore tout découvert, que l'on aspire à une communion plus profonde avec la vérité. Pascal avait bien compris cet effort de l'esprit en quête du divin, quand il prêtait à Dieu ces immortelles paroles : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé ». Faites crédit, Monsieur Loëtmol, à ceux qui montent à l'assaut des vérités plus grandes. Nous allons lentement, mais, on l'a dit très justement : « Chaque pas en avant est un trait d'audace, et ce n'est que par l'audace que l'on avance résolument. »

— Innover, Monsieur l'abbé, n'est pas seulement chercher, continua Elie Loëtmol, c'est encore attester que la chose dont on opère la réforme est usée, que l'institution a fait son

temps, qu'elle ne répond plus aux besoins nouveaux. C'est révéler son impuissance.

— Mais non sa mort, observa l'abbé Labruyère.

— L'erreur de vos catholiques libéraux, Monsieur l'abbé, c'est de fermer les yeux aux évidences des impossibles accords, c'est de s'entêter à conserver les vieux cadres qui tombent en ruine dans l'espoir de les remplir autrement. Ne vaudrait-il pas mieux abandonner une organisation qui, avant peu, aura perdu tous ses titres à la confiance du monde moderne, que d'en prolonger et fausser le crédit par le geste d'une obéissance équivoque ? Si les modernistes ne sont pas eux-mêmes de simples rhéteurs et s'ils se sentent vraiment assez forts pour donner une foi nouvelle et une conscience nouvelle à l'âme religieuse du vingtième siècle, qu'ils sauvent cet idéal en cessant de s'abriter sous un toit en ruines, qu'ils sortent de l'Eglise, avant d'en être chassés par la verge des anathèmes ou par le glaive des excommunications.

— On ne quitte jamais l'Eglise, Monsieur Loëtmol, quand on aime l'Eglise comme une mère. On ne quitte pas davantage l'Eglise quand on rêve d'accroître le décor de sa splendeur et de lui conquérir un monde. J'estime enfin

qu'il faut conserver les vieux cadres pour ne pas laisser perdre les richesses morales et religieuses que renferme la tradition chrétienne.

— Ces richesses se retrouveront, Monsieur l'abbé, dans ces libres associations de l'avenir que prépare déjà le travail des esprits et des consciences. A quoi bon d'ailleurs discuter à perte de vue et sans espoir de vous séparer de Rome. Réformez votre Eglise, Monsieur l'abbé, relevez le temple de ses ruines, mais veuillez ne point oublier que la nécessité du changement implique le vice de l'organisme.

— Encore une fois, Monsieur Loëtmol, nous ne dépouillons une forme désuète que pour renaître sous une forme plus glorieuse. Toute tombe, chez nous, est en même temps un berceau.

— Oui, respect aux voix d'outre-tombe, aux morts qui parlent encore... Nos catholiques progressistes, nos apologistes modernistes me font involontairement songer à ces morts. Leur voix donne encore le son d'une irréprochable orthodoxie. Mais que d'hérésies mentales, que de schismes secrets, que de luttes intestines et sans espoir de trève sous le couvert de cette unité factice maintenue par une autorité tout extérieure ! Lequel de nos modernes apologistes,

lequel de nos théologiens progressistes pourrait sincèrement réciter aujourd'hui le symbole de Nicée dans l'esprit des rédacteurs de ces professions de foi ?

— Vous êtes cruel, Monsieur Loëtmol.

— Je le serai bien plus encore, Monsieur l'abbé, quand j'aurai remis sous vos yeux la tactique de ces écrivains catholiques. Rassurez-vous pourtant sur la bonté des intentions, la tactique libérale a horreur du scandale, elle garde pieusement la terminologie dont le murmure mystique berça la foi ancestrale, elle se borne à vider les vieux mots du lexique théologique de leur contenu traditionnel en leur donnant des sens nouveaux. Ce n'est pas très méchant en apparence. C'est pourtant dans la pratique toute une révolution sous le masque vénérable de l'ancien régime.

Je ne crois pas, Monsieur l'abbé, forcer ici outre mesure l'expression de ma pensée. Certes, vos apologistes modernes célèbrent encore la divinité de Jésus avec une éloquence qui ferait venir des larmes sous la paupière de nos grandes chrétiennes de la place Gît-le-Cœur, mais quand ils parlent du Sauveur, ce doux nom ne s'applique plus au Dieu vivant, il n'est que la désignation d'un certain Juif palestinien. La substitution ne susciterait même aucune objection, s'il

ne se rencontrait de temps à autre quelque théologien à l'intelligence massive pour demander, oh ! très lourdement, je vous l'avoue, mais pour demander quand même à messieurs les novateurs « si ce sauveur a payé pour eux une rançon à Dieu ou au Diable, comme l'ont cru jadis les Pères apologistes, et si ce Jésus est la seconde personne de la Trinité incarnée, comme le veut l'enseignement officiel. Vous comprenez, Monsieur l'abbé, qu'une question aussi brutale et aussi indiscrète ne facilite guère la liberté de la réponse.

— Je vous fais cette concession, Monsieur Loëtmol, mais la tactique de substitution qu'il vous plaît de nous signaler n'est encore en usage que dans certaines écoles protestantes.

— On accuse cependant plusieurs de vos apologistes de cacher dans leurs ouvrages des tendances identiques. L'un d'eux, et non le moins illustre, n'a-t-il pas lui-même confessé « qu'on fait nécessairement subir une transposition aux idées antiques, lorsqu'on les adapte à la mentalité contemporaine». Un de ses disciples, écrivain et philosophe du plus grand mérite, n'a-t-il pas accentué encore le caractère de ce transformisme, quand, après avoir ruiné les dogmes au point de vue intellectuel, en les déclarant inintelligibles, impensables et partant

invérifiables, il a essayé de les relever au nom de la morale comme des règles de la vie pratique. Par exemple, le dogme de la présence réelle ne signifie plus : transsubstantiation, il veut dire simplement qu'il faut avoir en face de l'hostie consacrée une attitude identique à celle qu'on aurait en face de Jésus devenu visible. Le dogmatisme est devenu synonyme de moralisme, le primat de l'action a remplacé le primat de la foi. Passez muscade !

— Vous savez cependant, Monsieur Loëtmol, qu'au cours de l'acrimonieuse polémique soulevée par son savant article : *Qu'est-ce qu'un dogme* ? Edouard Le Roy a justifié magnifiquement le loyalisme de sa foi catholique en précisant la portée de son enseignement philosophique.

— Vous savez vous-même, Monsieur l'abbé, que deux augures ne se regardent pas toujours sans rire. La voix du premier augure fut trop contagieuse pour être étouffée complètement par l'oracle ultérieur. C'est que cette voix exprimait les pensées intimes d'un trop grand nombre, pensées indécises, avouées ou combattues. On a beau les refouler au fond de soi, dès qu'elles trouvent leur expression juste et ferme dans la bouche d'un autre, elles surgissent brusquement

et s'imposent à la conscience, parce qu'elles ont enfin trouvé la formule attendue.

— Et la formule reste, murmura mélancoliquement la voix de Joseph Renold.

— Oui, la formule reste, reprit Elie Loëtmol, et les gestes, les silences ou les murmures de l'école adverse ne font que préciser et confirmer la vérité de l'erreur nouvelle. Vainement on tâche de se ressaisir, on complète ses explications, on restreint ou l'on élargit sa pensée. C'est trop tard. On a livré son secret.

Allez, Monsieur l'abbé, il serait vraiment trop aisé de retourner à l'usage de ces malheureux apologistes contemporains « placés entre un dogmatisme qui n'a plus de prise sur l'esprit moderne et la foi nouvelle à laquelle l'avenir appartient », le mot fameux de Saint Augustin sur l'Eglise dite extérieure : « ... Beaucoup paraissent dedans et sont dehors ». J'ose vous le répéter, ce sont des morts qui parlent...

Les apparences suffisent, je le sais bien, à maintenir aux yeux du monde la majesté de la nouvelle Paix romaine... La réalité est malheureusement tout autre... Même quand votre Hiérarchie paraît tendre vers quelque chose de plus haut, elle n'y monte que contrainte, comme vers une chose qu'elle semble... détester. Elle n'accepte pas, elle subit la supériorité de l'intel-

ligence. C'est pour elle une plaie dans l'Eglise, une fièvre malsaine de curiosité, un fruit gâté de l'orgueil. Le Judaïsme ignore du moins cette étroitesse de l'Eglise catholique. Aucune religion n'est plus compatible que le *prophétisme* avec l'esprit moderne, parce qu'aucune n'a moins cherché à définir, c'est-à-dire à enfermer la vérité éternelle dans des formules qui ne peuvent que la dénaturer et l'amoindrir. Le Judaïsme est une religion de liberté qui ne connaît pas d'hérésie.



Ces dures sentences tombaient d'une voix presque blanche, froidement, comme un couperet de guillotine sur l'argumentation de l'abbé Labruyère. Celui-ci avait pourtant perdu la passion du martyre qui hantait les rêves de son enfance pieuse. Il n'était plus homme à laisser sa tête sous le couteau.

— Décidément, dit-il à son interlocuteur, vous tenez à garder la foi catholique dans les murs d'une prison sans air. Vous semblez tout au moins ne l'en faire sortir que pour contempler le spectacle de son agonie. Nous sommes même déjà des morts et nos appels à la réconciliation du catholicisme et de la pensée moderne résonnent à vos oreilles comme des voix d'outre-

tombe. Non, les morts ne sont pas ceux dont la pensée provoque les émois de la vie. Les morts sont peut-être ces pharisiens de la lettre et de la formule qui croient sauver la vérité en l'enchaînant dans le *carcere duro* d'un dogmatisme sans jour, ce ne sont pas les hommes qui viennent briser les fers de la sainte captive. Les morts sont peut-être ces malheureux fétichistes dont l'idolâtrie contemporaine atteste à la face du monde, des cieux et de la terre l'inutilité du sang divin et l'ignorance la plus profonde, la plus radicale, la plus complète de l'esprit même de l'Evangile. Ce sont encore ces docteurs sans science et ces Pères sans entrailles dont la main brutale a voulu broyer nos rêves, et qui traquent nos personnes et nos œuvres comme des bêtes malfaisantes. Mais ceux-là ne sont point des morts, cher Monsieur Loëtmol, qui, recherchant avant tout le culte en esprit et en vérité, vont à travers la grande ombre épaisse, lever très haut « les deux flambeaux que Dieu leur confia pour éclairer leur route » : la raison et la foi.

L'abbé Labruyère avait retrouvé le ton de la chaire. Elie Loëtmol n'avait point perdu celui de l'ironie.

—La Hiérarchie, reprit notre exégète, aura bien vite éteint les lumières de votre ciel moderniste.

Vous ne connaissez donc pas, Monsieur l'abbé, la puissance de votre hiérarchie ecclésiastique ? C'est un système d'une seule pièce qui permet à l'être le plus nul et quelquefois le plus nuisible d'écraser l'être le plus précieux en intelligence. La Hiérarchie recouvre tous ces écrasements de son manteau violet ou de sa robe rouge et tout est dit... .

— Je ne connais, Monsieur Loëtmol, d'autre hiérarchie dans l'Eglise que celle du mérite réel, de la vertu et de la science véritable.

— Croyez, malgré tout, en ma propre expérience, cher Monsieur l'abbé. Et ne comptez pas trop, je vous prie, sur ce traineau-là pour arriver à quelque chose dans l'Eglise.

— Je n'aspire pas même pour mes vieux jours à une stalle canoniale dans le chœur de notre vieille cathédrale Saint-Corentin. J'ai l'âme quelque peu bohême, je chante comme l'oiseau, pour le plaisir de chanter.

— On est très fortement armé pour les luttes de la pensée, quand on est cuirassé comme vous, Monsieur l'abbé, d'un si beau désintéressement à l'endroit du falbala. Mais on est aussi poussé comme malgré soi par la force inhérente à tout esprit franc de collier vers les schismes qui

déplacent inévitablement l'axe de la vie religieuse.

— Vous parlez de schisme, Monsieur Loëtmol Je n'en découvre point d'autre, dit l'abbé Labruyère, emporté par la fièvre de sa parole généreuse, que le geste libérateur d'une phalange de prêtres et de catholiques purs, savants, enthousiastes, venus dans ce monde troublé pour retenir sur la pente la foule qui glisse vers l'indifférence, pour ramener à l'espoir consolateur cette humanité qui roule au doute et peut-être à l'épouvante. Les esprits vivants n'ont pas besoin de se séparer de ce qui tombe de soi-même en poudre...

— Orgueil, Monsieur l'abbé, cette prétention de convertir le monde par des moyens insolites, orgueil cet esprit d'indépendance vis-à-vis des autorités traditionnelles. Toute science qui s'exerce sur un champ de libre activité est orgueil pour l'Eglise. Rome condamnera vos saints, Monsieur l'abbé. J'ai tenu à vous le répéter.

— Je n'éprouve moi-même, cher ami, aucune difficulté à confesser que l'orgueil vicie les meilleures actions de l'homme. Veuillez toutefois ne point oublier de votre côté que le vrai savant est modeste, précisément parce qu'il sait que son œuvre est la découverte d'une vérité impar-

faite, contingente et destinée à s'effacer « tout en laissant sa trace » aussi sûrement que l'embryon disparaît dans l'animal adulte. La science peut enfler le cœur d'un sot, mais la science condamne l'orgueil. Vous connaissez les découvertes d'un Lavoisier, d'un Pasteur. Comment ces grands savants sont-ils arrivés à d'aussi magnifiques résultats ? Par l'humble soumission de leur intelligence aux faits, par l'abandon de tout sentiment personnel qui pouvait s'interposer entre la réalité des choses et l'esprit de l'observateur. Mes saints, pas plus que mes savants, ne sont des révoltés, et Rome ne peut condamner que les Pharisiens hautains, les téméraires et les brouillons qui préconiseraient dans l'Eglise des nouveautés absurdes. Les apôtres ne sont pourtant point des hommes comme les autres. Ce sont des hommes qui ne se possèdent plus eux-mêmes, ils appartiennent tout entiers à l'œuvre sacrée, à leur idée, ils sont tirés par elle, malgré eux, comme la fourmi roulant sous le brin de paille qu'elle a saisi une fois et qui l'entraîne jusque dans les fondrières, sans pouvoir lui faire lâcher prise. Que notre pied n'écrase pas la vaillante fourmi !

— Que Dieu me garde, Monsieur l'abbé, d'écraser même votre fourmi. Mais je crois bien ne pas formuler une prédiction téméraire en vous annonçant que Rome écrasera tôt ou tard

comme une dangereuse hérésie toute prétention séparatiste du dogme et de la formule. Vous croyez pouvoir distinguer l'esprit de la lettre, vous ne voulez voir dans la formule que le symbole, le signe inadéquat de la réalité. Cette conception est aussi la mienne, elle est d'ailleurs le résumé de toute notre théorie moderne de la connaissance. Il est bien certain que les formules de l'Ecriture ne sont rien dans leur rigidité littérale ; les lettres mortes s'animent au contraire, quand l'Esprit les remplit de son souffle vivant et de son efficacité.

***

— Votre zèle, Monsieur Loëtmol, mérite qu'on le signale aux pourvoyeurs des congrégations de l'*Index* et du *Saint-Office*.

— Je n'ai rien de commun, vous pouvez vous fier à ma parole Monsieur l'abbé, avec « les gabelous de l'orthodoxie ». Je me demande cependant, avec quelque inquiétude, si votre politique de conciliation, d'ailleurs inconciliable avec l'intransigeance doctrinale de notre Eglise ne contredit point aux enseignements du « Syllabus ». Vous me semblez incliner, plus qu'il ne convient, vers ce travers, qui est celui de plusieurs de nos apologistes, de vouloir « traiter scientifiquement tous les problèmes que la science non catholique a soulevés à propos de la religion ».

Or, le *Syllabus* réserve l'anathème « à celui qui dira que les sciences théologiques doivent être étudiées de la même manière que les sciences philosophiques. » Le *Syllabus* condamne les apologistes novateurs qui oseraient affirmer que « la méthode et les principes qui ont servi aux antiques docteurs scolastiques dans la culture de la théologie ne répondent plus aux exigences de notre temps ni au progrès des sciences. »

L'abbé Labruyère eut à peine le temps de répondre qu'à ses yeux, jusqu'à la preuve du contraire, il n'y avait pas deux sciences, la catholique et la non catholique, mais la science ; il n'eut que le temps d'invoquer pour sa défense les opportunes paroles de Saint Paul : « Je vous parle comme à des créatures raisonnables, jugez vous-mêmes de ce que je dis. » Monsieur Léon Dulien avait des arguments, pour le moins plus pressants, à faire valoir, et ces arguments mettaient notre infatigable champion de l'accord de la Raison et de la Foi dans la nécessité de couper court à sa démonstration.

M. Léon Dulien était affligé, en effet, de deux mauvaises dents. L'une se retournait sans cesse contre les vendeurs du Temple qu'il rendait responsables de cette pléthore de dévotions parasites et niaises qui lui semblaient corrompre le Catholicisme jusqu'à la racine. L'autre dent était

capable de mordre jusqu'au sang, si elle ne se fût attaquée à un corps invulnérable, les membres de cette vigilante Compagnie de Jésus dont la tête est à Rome et le bras partout. A tort ou à raison, Léon Dulien attribuait à l'inspiration des fils de Saint Ignace la publication de ce *Syllabus* de 1864 qui restait le grand scandale de son libéralisme. Et le « dangereux anarchiste » qui sommeillait dans l'âme mystique de Léon Dulien se réveillait soudain, chaque fois que le nom du fameux catalogue d'erreurs ou l'une de ses quatre-vingt-trois propositions condamnées ou suspectes venaient frapper l'oreille de notre ami. Il avait alors des audaces dont il était lui-même, et de son propre aveu, stupéfait. Il est vrai que l'instant d'après, Léon Dulien redevenait mystique comme un moine du moyen-âge. Ce pieux anarchiste manquait évidemment d'équilibre. Il dut paraître, j'imagine, plus qu'osé à M. Loëtmol lui-même, dans l'avis moins que respectueux qu'il se permit d'exprimer sur le compte du *Syllabus*.

— Je laisse, dit-il, aux théologiens le soin d'établir la valeur doctrinale du *Syllabus*. Leurs contradictions, leurs commentaires équivoques et jusqu'à cette fameuse distinction de la thèse qui pose le principe intangible et de l'hypothèse qui l'escamote dans le gobelet à double fond du fait, tout ce jeu d'école assure le

repos de mon orthodoxie : *In dubiis libertas*. La conscience est libre, quand il y a litige. Cette maxime n'a pas été inventée pour les chiens. Je sais bien que les bons Pères trouveraient ma théologie téméraire, séditieuse même. Mon Dieu, la terre ne tourne pas encore dans les feuillets de leur missel. Les Jésuites du *Syllabus* mettront en vain la science en quarantaine.

— Mais ils ont mis à l'*Index* votre éminent et savant ami Paul Viollet.

— N'exagérons rien, Monsieur Loëtmol ; nous n'avons, dans toute cette affaire, qu'une erreur de diplomatie. Mon très honoré ami, Paul Viollet avait écrit avec l'approbation de combien d'archevêques et d'évêques les pages les plus modérées et les plus orthodoxes du monde sur la valeur doctrinale du *Syllabus*. Ces pages ont déplu au Père Berger et mon ami, au lieu d'observer un silence prudent, commit la faute impardonnable, selon moi, de discuter avec des autorités devant lesquelles il est toujours utile d'incliner son jugement. Son livre était mûr pour le pilori. Cette condamnation ne prouve vraiment qu'une chose, c'est qu'on peut réunir dans l'Encyclopédie de ses connaissances personnelles toute la science de l'Ecole des Chartes, tout le *Digeste* des Conciles et des Canonistes, et, par surcroît, tout le savoir de l'Institut de France ;

on peut, en d'autres termes, réaliser dans sa personne le type accompli du savant catholique et ignorer cette vérité — d'ordre élémentaire, quand on est d'Eglise — qu'il faut en tout laisser le dernier mot aux Pères.

Voyez-vous, mon cher Loëtmol, nos bons Pères seront toujours plus catholiques que le Pape qui, lui, se recueille avant de condamner. Si vous me trouvez aujourd'hui si catégorique sur cette délicate question du *Syllabus*, c'est que je crois pouvoir m'appuyer sur une autorité qui peut répondre pour moi. Dans une audience assez longue accordée en mars 1903 au très célèbre docteur Briggs, de New-York, de qui je tiens ces propos, Pie X déclara très nettement que le *Syllabus* de Pie IX n'était nullement un document de foi et qu'en ce siècle, seuls l'Immaculée Conception et les Canons du Concile du Vatican s'imposaient de croyance obligatoire.

— Un maître ès-sciences juridiques ne saurait pourtant oublier la valeur du vieil adage : *Testis unus, testis nullus.*

— En matière de témoignages, je suis plutôt, mon cher Loëtmol, pour ceux qui se pèsent que pour ceux qui se comptent : *Non numerantur sed ponderantur.* Mais vous tenez outrancièrement à me pousser dans le maquis de la procédure.

Il serait peut-être de meilleure guerre de me tendre la main pour en sortir. Parlons net, ce n'est peut-être pas très théologique, mais c'est si français ! Vous n'en doutez pas, je tiens au Catholicisme par les fibres mêmes les plus ténues et les plus secrètes de tout mon être. J'en suis tout empreint, je l'ai dans le sang et dans les moelles, il est en moi comme le ciment qui pénètre et qui soutient toutes les pierres de l'édifice. Cela ne m'empêche pas, vous le savez bien, d'ouvrir mes salons au Père Hyacinthe Loyson et d'y réunir avec lui, dans une parfaite communion de sentiments chrétiens des pasteurs protestants avec des prêtres très orthodoxes et des laïques très distingués. Je ne m'en soumets pas moins, esprit et cœur, au magistère religieux de la Sainte Eglise.

Je n'en suis donc que plus à l'aise pour vous dire toute ma pensée: Qu'au lieu de nous perdre, à propos de *Syllabus*, dans une périlleuse dialectique de raisonneurs aux abois, qu'au lieu de tergiverser dans l'équivoque de distinctions subtiles et de commentaires destinés à couvrir notre foi contre les lazzis de la libre-pensée et les anathèmes de l'intolérance jésuitique, oui, qu'il serait donc plus brave de regarder ses adversaires bien en face...

— Pourquoi faire, Monsieur Dulien ?

— Pour dire, Monsieur Loëtmol, la parole de franchise et de courage qui doit être la nôtre. Pour reprendre d'abord contre tous les pourvoyeurs anonymes de l'*Index* et du *Saint-Office* le geste viril de Tertullien : Vous poursuivez nos livres de vos anathèmes, vous nous chassez de nos chaires, vous vouez notre mémoire à la colère et aux malédictions des foules ignorantes. Honnis, méprisés, expulsés de partout, nous restons cependant partout. Nous envahissons vos universités, vos séminaires, vos écoles, vos revues, vos presbytères. Nous ne sommes que d'hier, et une poignée de militants ; encore quelques années, et nous serons le nombre, l'Océan à la voix puissante. Notre esprit souffle aux quatre vents du monde, répandant partout la semence du catholicisme qui sera demain.

Et nous retournant vers les sectaires de gauche, vers ces fanatiques dévoyés par je ne sais quel dogmatisme de Loge, nous dirions encore avec la fierté du même verbe : Lisez nos livres, jugez nos œuvres, suivez en arbitres équitables les gestes de la foi éclairée, nous réclamons la révision de votre arrêt, car nous avons fait loyalement profession de savants et de croyants, nous avons agi en citoyens libres et pensé comme des hommes libres. Nous sommes les ouvriers modestes, mais inlassés, de ce temple futur de vérité et de justice, asile de la science et de la foi enfin réconciliées.

— Que voilà bien, dans toute sa fallacieuse modestie la Superbe moderniste mûre déjà jusqu'à la décomposition pour les anathèmes d'une nouvelle Encyclique.

— Retenez, je vous prie, ce fait, Monsieur Loëtmol, c'est qu'on ne peut travailler aujourd'hui au bien de l'Eglise sans s'exposer un peu à se *casser le cou*. J'ai toujours cru, avec Lacordaire, qu'il fallait semer au milieu de la tempête, on passe plus librement entre les nuages et la foudre.

Mais comme s'il eût senti le besoin de justifier à ses propres yeux la témérité de pareils conseils, Léon Dulien s'empressa d'ajouter : Aucun sacrifice ne me coûtera pour conserver une foi à laquelle je tiens plus qu'à la vie. C'est vous dire avec quelle simplicité et droiture de cœur je saurai m'incliner devant une Lettre encyclique.

Dans la puissance de sa douceur inaltérable, l'ironie d'Elie Loëtmol ne connaissait ni lassitude ni trêve : Je ne crois pas, dit-il à M. Dulien, qu'une lettre encyclique condamne votre foi à hausser son obéissance jusqu'aux sommets de l'héroïsme. Les encycliques passent, a-t-on dit, mais l'Eglise demeure.

— J'ai pour ces documents pontificaux, Monsieur Loëtmol, un respect de nature supérieure.

— Ne doutez pas, Monsieur Dulien, que je les trouve moi-même très vénérables, mais l'histoire est l'histoire, elle démontre que ces documents « n'expriment pour l'ordinaire que l'orientation doctrinale d'un pontificat » ; ils ne sont point irrévocables. Est-ce que l'on discute de nos jours sur la valeur doctrinale de la Bulle *Unam Sanctam* ? Qui songe à incriminer ou à justifier Boniface VIII d'avoir menacé de la damnation éternelle les Gallicans avant la lettre du treizième siècle ? La Bulle *Unam Sanctam* a fait son temps. Bien d'autres actes pontificaux le feront aussi. Pour Dieu, Messieurs, ne perdons pas le nôtre dans des controverses sans issue.

— Cette conclusion n'est pas la mienne, observa l'abbé Labruyère. L'histoire dit ce qui est, la théologie enseigne ce qui doit être ; elle n'abandonne jamais aux oiseaux de passage les paroles descendues de la chaire de vérité, elle ne connaît pas les anachronismes. Une encyclique pontificale n'exprimerait-elle, comme l'affirme notre ami Loëtmol, que la vérité de l'heure présente, cette leçon du Docteur suprême n'aurait-t-elle pour moi que la valeur d'un simple conseil, je ne serais plus catholique d'esprit et de cœur si je n'avais pas le courage d'y

conformer ma conduite. Qui n'est pas avec le Pape est contre le Pape.

***

La finale de cette loyale réplique parut éveiller M. Joseph Renold de la profonde rêverie où semblait sommeiller son éternelle mélancolie. Quel pouvait être l'avis de notre philosophe sur un sujet aussi discuté ? M. Renold percevait et retenait même en rêvant tous les bruits du dehors. On savait qu'il avait réponse à toutes les questions. Mais quand la question était indiscrète ou irritante, la réponse s'enveloppait chez notre ami dans l'obscurité volontaire de l'oracle.

— Vous m'excuserez, nous dit-il, d'affliger vos oreilles d'un avis inutile et peut-être importun. J'estime, en effet, que le sage est l'homme qui roule sept fois sa langue dans sa bouche avant d'exprimer sa pensée. Et celui-ci aussi est un sage qui creuse comme notre hôte un fossé devant le seuil de son logis. Les portes, d'ailleurs, sont faites pour être closes. Les vastes plans, les réformes audacieuses, les nouveautés vraiment grandes et belles sortent parfois d'une petite chambre ; mais que la porte de cette petite chambre ne s'ouvre pas aux agitations et aux vulgarités de la rue ; qu'elle reste surtout bien close aux curiosités du voisinage, quand on

a l'éloquence terrible de M. Léon Dulien ou l'ironie anarchiste de M. Elie Loëtmol....

Et M. Joseph Renold, tout satisfait de ses apophtègmes, retomba doucement dans la quiétude de son rêve interrompu.

Et ce rêve était celui d'un philosophe heureux de prêcher d'exemple en s'appliquant à lui-même les leçons de la porte close. Mais peut-être aussi trahissait-il à sa manière les secrètes pensées du philosophe. On connaissait assez parmi nous les habitudes et le tour d'esprit de notre mélancolique ami pour percer à travers ses silences extérieurs les sons d'un verbe interne dont le mystère attirait autant qu'il troublait.

« Oui, la vie est radicalement mauvaise, se répétait sans cesse à lui-même M. Joseph Renold qui peut-être avait des raisons personnelles de la juger telle... Mais les hommes sont bien sots d'augmenter ses laideurs par leurs mensonges et d'aigrir ses conflits par la rivalité de leurs croyances et de leurs vaines prétentions au monopole de la vérité. « Ote-toi de mon soleil », le soleil est à moi, cette outrecuidance des messieurs à formules infaillibles fait vraiment pitié. Ici, du moins, les gens discutent dans la sincérité d'une cordialité parfaite le complexe et obscur problème de la foi catholique et de la pensée moderne. »

« Ce problème, qui résume toute l'histoire du catholicisme libéral, de 1830 à nos jours, n'a rien perdu de son actualité, à voir avec quelle ardeur mes amis se plaisent à le retourner en tous sens. Depuis trois quarts de siècle, des hommes de grand cœur et de haute intelligence ont voué leur vie dans l'Eglise à sceller l'union de la tradition et du progrès. Ils ont voulu montrer à la France et au monde un catholicisme modernisé, remplir en quelque sorte de vin nouveau les vieilles outres. Ce catholicisme est encore à baptiser, l'Eglise prolonge peut-être au-delà du temps requis le catéchuménat de cet enfant terrible. Il ne faut pas exagérer l'importance de ces scrupules. L'Eglise se plaît souvent à jouer à qui perd gagne ».

S'ils avaient pu pénétrer le mystère de ce monologue intérieur, les amis de Joseph Renold auraient estimé sans doute que le ton en était un peu libre. Ils étaient sûrs, du moins, que ce sceptique jugeait leur pensée avec bienveillance.

« J'admire, se disait à lui-même M. Joseph Renold, la confiance et la générosité de mes amis sans partager leur foi.

Cet excellent Dulien a choqué, il est vrai, ma philosophie par sa formule renouvelée de Saint Augustin, et par conséquent désuète : *In dubiis libertas* ; *in necessariis unitas*. Je suis pour le renversement de l'ordre de ces facteurs théolo-

giques. En matière de croyance, c'est dans les choses dites de *nécessité* que doit résider la liberté, autrement la foi n'est qu'une avilissante sujétion de l'esprit, et c'est sur les points encore *douteux* que doit se faire l'unité, autrement la foi doit renoncer à la possession complète de la vérité. Malgré tout, ce Léon Dulien est véritablement d'âme haute et d'esprit moderne. Son verbe garde les sonorités d'un accent qui fut celui des catholiques libéraux de 1830 et de leurs disciples. C'est par de beaux vitraux tout ardents que semble passer la lumière de son intelligence. Il est bien le contemporain des orateurs romantiques du siècle dernier. Comme les hommes de cette école, Léon Dulien défend en avocat cette cause toujours ancienne et toujours nouvelle de l'accord de la raison et de la foi. Son libéralisme est également marqué au coin de la meilleure orthodoxie, il marche cependant d'un pas moins timide ; il plane déjà au-dessus des distinctions jésuitiques de la thèse et de l'hypothèse. Ce libéralisme est plus qu'une opportunité, plus qu'une tactique, c'est le principe franchement proclamé de la liberté de la recherche. Et par ces tendances nouvelles, Léon Dulien se rattache à la génération contemporaine des catholiques progressistes qui sont avant tout des *critiques*, des hommes de science, plus soucieux d'éclairer et de satisfaire l'esprit que de remuer de forts et vagues sentiments au fond

des cœurs. Et ces savants catholiques ont vraiment changé le fond autant que la forme de l'apologétique. La vérité est cherchée par eux sans limites, sans préoccupations théologiques. Ils vénèrent Augustin, Thomas, Pascal et Bossuet, tous les grands génies dont s'honore l'Eglise, mais ils ne voient en eux que les représentants d'une philosophie et d'une science qui ont fait leur temps.»

« Telle est bien l'opinion que professe notre ami Labruyère. Ce prêtre prêche en discutant comme Léon Dulien plaide en causant. Il garde encore, dans un ton pourtant plus atténué, le pompeux optimisme des hommes d'Eglise, mais il a dépouillé à peu près complètement leur pédantisme onctueux. Et comme il excelle à traverser les passes dangereuses, à louvoyer entre les obstacles, à remonter les courants contraires.»

« N'importe, le catholicisme libéral devient une carrière périlleuse. Il exige une science et un art d'équilibre qui ne sont guère du commun. »

« C'est par les *Saints* que l'abbé Labruyère croit pouvoir sauver le Catholicisme et renouveler la jeunesse de l'Eglise. Ces saints entièrement voués à l'action m'apparaissent comme la synthèse vivante de ce pragmatisme catholique qui caractérise les tendances actuelles de la foi dite moderniste. J'ai l'habitude de juger mes semblables à leurs actes bien plus qu'à leurs

opinions et je constate que si les croyants sont nombreux encore, les hommes sont rares. Rien, d'ailleurs, ne révèle mieux l'inanité de la foi que le néant des œuvres. J'aime donc les saints de l'abbé Labruyère. Si les doctrinaires ultramontains étaient moins préoccupés des écarts de ce fil frontière qui sépare la certitude théorique de la certitude pratique, les doctrinaires ultramontains aimeraient autant que moi ces chrétiens d'élite, et peut-être seraient-ils guéris à leur tour de cette autre chimère qui les entraîne à la poursuite de l'inerrance. Est-il d'ailleurs si nécessaire, quand il s'agit de pratique et d'action, d'avoir des preuves absolues et certaines ? L'essentiel n'est-il pas de bien faire ? Est-ce qu'un dogme qui n'est pas en étroite relation avec la vie n'est pas profondément inutile ?

« Reprocher à Loisy et à Le Roy de ne demander aux dogmes que des enseignements concernant la conduite pratique, c'est oublier que chaque formule de notre dogmatique reçoit chez nous autant d'interprétations qu'il existe d'esprits pour en prendre connaissance. Chaque esprit a sa manière de voir les choses, de conditionner en quelque sorte la vérité. Puisque nos conceptions sont si diverses, la prétention du dogmatisme à poser la vérité comme une borne à nos investigations paraît mal fondée.

« La différence est-elle d'ailleurs si grande,

quand on va au fond des choses, entre le catholicisme moraliste de Loisy et de Le Roy et le catholicisme utilitaire de ces bourgaois qui viennent à l'Eglise comme au gendarme sauveur ? Les uns et les autres sont préoccupés, avant tout de la règle de vie, ceux-ci pour leur conduite personnelle, ceux-là pour le gouvernement des autres. Pourquoi donc accepter le primat de la volonté chez les uns et le condamner chez les autres ? Pourquoi rejeter les symbolistes libéraux qui vivent vraiment dans la foi et réserver au contraire toute sa condescendance à ces bourgeois cléricaux qui n'ont guère que des pratiques cultuelles et à peine le désir de la foi ? »

« Mais, je garde mes sévérités pour ce vieux Juif de Loëtmol qui vient toujours jeter l'ivraie et l'ortie sur le terrain où l'abbé Labruyère s'efforce si généreusement de faire fleurir l'olivier.»

« Le catholicisme libéral est un de ces rêves généreux que l'on se plaît à recommencer sans cesse et qui résistent à toutes les déceptions. Pourquoi dénoncer avec tant d'aigreur la faillite d'un effort qui ne succombe que pour renaître sous une forme nouvelle d'énergie.»

« Les temps sont durs, en vérité, aux éveilleurs d'âmes. C'est dans un cercle d'anathèmes et de prohibitions renouvelées du vieil *Index* que se fait la laborieuse parturition du Catholicisme qui sera demain. Les défenseurs des institutions

caduques et des formes périmées s'acharnent à refouler l'ordre nouveau qui se lève déjà sur les ruines de l'ordre ancien, l'ordre harmonieux réalisé par l'union de l'autorité surnaturelle et de la liberté intérieure. La lutte est conduite avec méthode, audace et ténacité contre l'homme que l'on affamme et discrédite et contre l'idée que l'on bâillonne et que l'on mure. Les cimetières défendent vraiment bien les cendres de leurs trésors.»

Mais les cimetières peuvent-ils rendre la vie aux choses qui se meurent ou sont déjà mortes ? Est-ce que la digue de résistance ne centuple pas la force d'expansion du torrent qu'elle emprisonne ? Est-ce que les hommes de mentalité ancienne qui espèrent que sans se changer ils réussiront à changer les autres ne subiront pas tôt ou tard l'effet de la vision libératrice ? Ah ! l'éternelle ironie des choses !

« La lumière va son train, disait Bossuet, et le soleil n'a pas encore achevé sa course. C'est un signe consolant qui traverse l'azur des cieux. Je connais les hommes et l'instabilité de leurs pensées. Ceux qui accusent leurs frères d'amasser l'obscurité sur les horizons de la pensée religieuse viendront, un jour, sous la poussée de circonstances encore imprévues, proclamer dans une autre langue les conquêtes modernes de la vérité. Ils se présenteront sans doute en défenseurs de la tradition, en policiers de tous

les chemineaux du catholicisme, ils appelleront *développement* du dogme ce que d'autres nomment évolution, *métaphores* ce que d'autres nomment formules, mais ils seront bien obligés d'accorder à leurs adversaires que ce développement implique la vie et que « ces métaphores sont inadéquates aux exigences de ce qu'il faudrait dire ». En vérité, je vous le déclare, l'année 1907 ne passera pas avant que ces infiltrations modernistes aient passé elles-mêmes dans les discours des confesseurs de la foi orthodoxe. Jusque dans les chaires de nos cathédrales retentira cette déclaration solennelle qu' « il est possible que nous n'ayons pas une théorie de tout point achevée du développement du dogme » (1). La Grèce, une fois de plus, aura conquis Rome. Et les Maignen, les Fontaine et les Barbier assis aux pieds de ces chaires illustres n'éprouveront que « l'étonnement de l'admiration » pour la grande éloquence épiscopale qui vengera avec un si rare bonheur contre les déformations outrancières des théories qu'elle croira réfuter.

Ah ! l'éternelle ironie des choses...!

Les âmes trouvent parfois dans les profondeurs de leurs contrastes des affinités qui les attirent et facilitent leur pénétration récipro-

(1) Mgr Dadolle, évêque de Dijon.

que. Des pensées s'appellent, des voix se répondent au milieu de toutes les dissonnances. C'est peut-être en vertu de ces mystérieuses intelligences que la chaude parole de l'abbé Labruyère fit écho tout aussitôt au monologue intérieur de Joseph Renold.

— Oui, les choses ont parfois cette ironie délicieuse de donner au verbe pessimiste du plus désenchanté des hommes le son du plus confiant optimisme. Le docteur Tant-pis s'oublie parfois à prendre le bonnet et les lunettes du docteur Tant-mieux. Il est aussi des heures, dans la vie, où l'abbé Labruyère pourrait contresigner, sans *trop* les corriger, la pensée et l'écriture de son jeune ami Renold.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Et les *chemineaux* de la vérité cherchaient toujours le ciel nouveau où se lèveraient les étoiles que leurs yeux, fatigués par l'obsession des paysages sans lumière, pourraient enfin contempler...

## CHAPITRE VI

### QUO VADIT...?

*Mardi*, 26 *mars*.

Je trouve aujourd'hui dans mon courrier une longue lettre dont je dois communication aux lecteurs de ce petit livre. Je songeais, en la lisant à cet axiôme d'immanence formulé en ces termes par Leibnitz : « Il y a de la géométrie, de la musique, de la morale, de la poésie partout, » On ne perdra donc pas son temps à parcourir, en compagnie de l'auteur, le ruban de route tracé par ces nouvelles pages. Leur facture synthétique est telle que plusieurs seront tentés de les prendre pour la conclusion rigoureuse et logique des investigations de mes amis. Elles en forment tout au moins la suite chronologique et naturelle. Faut-il mettre le lecteur en garde contre toute surprise : La vérité qui se dégage de ces vues d'ensemble est animée d'un esprit trop ondoyant et divers pour fixer la certitude. Vérité d'hier et d'aujourd'hui, vérité du catholicisme

qui sera demain ! Elle n'est guère accessible aux intelligences à première vue, elle sort, en effet, du choc des pensées bien plus que de leur mutuelle pénétration. La synthèse ne peut être complète qu'à la condition d'y collaborer soi-même.

*Ecully-en-Corentin, le* 22 *mars* 1907.

Cher Monsieur de Bonnefoy,

Je crois que vous avez conduit votre enquête sur le catholicisme de demain au point qui devait être le terme logique de nos communes recherches.

Comme il suffit de poser la cause pour dégager l'effet, il suffit aussi d'observer les tendances actuelles de la société catholique pour prévoir, presque infailliblement, ce que cette société sera demain, c'est-à-dire quel idéal religieux dirigera sa pensée et sa vie. Ici comme ailleurs, l'analyse appelle la synthèse. Je n'ai malheureusement ni l'esprit, ni le courage nécessaires à la conduite de cette reconstruction. Il me manque d'ailleurs, pour cette œuvre, la souple dialectique de l'abbé Labruyère ou le génie poétique de notre ami Joseph Serre, cet irrégulier de vos mardis.

Perdu dans un village encore plus perdu de notre Bretagne, je m'efforce d'y oublier la tris-

tesse de vivre et le deuil de mon isolement, en face des grands spectacles de la nature. Vous me redirez sans doute que la vie est encore ce que nous avons trouvé de meilleur dans l'existence et que le pessimisme n'est qu'une question d'estomac. Je serai de votre avis, quand la pauvre existence humaine sera elle-même pour tous en fonction normale de bien-être, de justice et de solidarité... Il m'est doux, malgré tout, d'écouter la plainte éternelle des flots sur le rivage breton ; je vois l'oiseau construire son nid et ma pensée va tout aussitôt à ces cœurs qui vont battre bientôt dans ces œufs si patiemment couvés par la mère. « J'admire l'instinct des plantes qui, sans le cerveau, savent trouver leurs meilleures conditions d'existence.» J'admire toutes les manifestations de la vie dans la Nature. Mais le profond silence des nuits étoilées écrase mon âme et fait déborder toutes les sources d'une mélancolie mal contenue.

Qu'est-ce que l'homme sur la terre ? Un infiniment petit sur un infiniment petit, un atome en mouvement dans une planète minuscule, un million de fois plus petite que le soleil qui la tient suspendue dans ses rayons et qui lui-même est comme un astre imperceptible dans l'immensité stellaire. Et lorsque je songe au misérable grain de poussière que je suis, à mon néant « d'homme terrien qui ne voit rien, ne sait

rien », je n'en sens que plus vivement la vanité de toutes les discussions métaphysiques et religieuses. Oui, vanité de tout ! car, partout où l'on croit prendre pied sur un terrain solide, le sol paraît se dérober sous nos pas....

En matière sociale et même politique, le principe de la liberté est devenu comme une arme entre les mains des forts pour légaliser la spoliation des faibles et substituer l'anarchie à l'ordre. La philosophie n'est pas moins décourageante. Les systèmes se succèdent et se remplacent avec une rapidité qui déconcerte. Vous le savez mieux que moi : « Le Kantisme n'inspire que quelques âmes d'élite. Hegel n'est plus cité que comme le fondateur d'une grande école aujourd'hui peut-être trop dédaignée. Auguste Comte en reste aux fidèles de sa brillante mais petite chapelle. Guyau peut être considéré comme ayant échoué dans sa courageuse tentative de fonder une morale sans sanction ni obligation. Fouillée, Wundt, Bergson n'ont fait que poser des pierres d'attente, ce qui est déjà beaucoup. Qui se souvient de Moleschott et de Vogt ? Buchner et même ce grand naturaliste qu'est Hoechel n'alimentent plus que la philosophie de M. Homais. Gustave Lebon ne nous offre encore que de vertigineuses échappées sur la cosmogonie de demain. Si Herbert Spencer reste debout, c'est parce que la vision de ce

géant intellectuel a porté assez loin pour embrasser toutes les découvertes de la science jusqu'aux approches de l'au-delà. Mais sa synthèse ne comporte qu'une face du problème. Elle implique, en effet, dans l'évolution de tous les phénomènes, même intellectuels et moraux, la notion de continuité et de fatalité absolues. Or, sans une part faite à la liberté et à la spontanéité de la conscience, il n'y a pas de responsabilité dans l'individu ; l'idée même du devoir disparaît et avec elle un fait aussi nécessaire dans l'ordre moral que la croyance au règne de la loi dans l'ordre cosmique (1). L'heure est venue, croyez-moi, d'écrire votre " Religion de la conscience ".

***

Je suis loin, ce vous semble, mon cher ami, du catholicisme de demain. En réalité, je m'en trouve plus rapproché qu'il ne vous paraît. Le catholicisme de demain sera peut-être la réponse définitive à tous les mystères qui angoissent le cœur des hommes, la solution de cette antinomie créée par l'action contraire des philosophies.

Qui sait...!

Oui, moi aussi, je sens passer parfois comme des frissons d'ailes sous les voûtes de notre grand Temple de la cité future. Je vois les flèches de l'immense cathédrale de demain s'élever comme

(1) GOBLET d'ALVIELLA.

la prière des âmes pures à la hauteur des beaux nuages dorés et lumineux empourprés d'aurore. Mais, hélas ! je crains que mon rêve ne soit semblable à ces nuées fantastiques et charmantes que les jeux de la lumière et le caprice des vents font apparaître dans les airs comme des citadelles enchantées.

Je vous chante, cher Monsieur l'abbé, l'ode du catholicisme que je voudrais voir être, je ne vous dis peut-être pas le catholicisme qui sera demain.

Et quand je songe à cette religion de l'avenir, quand j'en cherche les faits caractéristiques et révélateurs, je n'aperçois, dois-je vous l'avouer, que les symptômes contraires d'une éducation publique et antichrétienne où le sens supérieur de l'existence n'aurait plus de place. Bien aveugles sont aussi les savants qui, par avance, octroient aux foules impulsives et ignorantes le profit d'un état de penser supérieur! Parlons d'ailleurs tout bas des gens éclairés. Ils existent sans doute ces hommes de véritable tolérance et de haute et philosophique raison. Mais comptez-les parmi la foule. Ils sont trop rares du reste et trop sages pour faire à la raison de nombreux prosélytes. Des esprits aussi distingués répugnent enfin aux petits moyens des charlatans, et pourtant ce battage est nécessaire à la foule. Ne comptons pas, mon cher

ami, sur l'avènement d'une religion dégagée de tout impur alliage. Ceux dont notre vaillant Léon Dulien flagelle les pratiques et les manœuvres avec la verve impitoyable de son vigoureux bon sens connaissent bien la nature humaine, ils en connaissent aussi l'imbécillité toujours renaissante et inépuisable...

Le catholicisme de demain verra donc monter vers Dieu les mêmes prières mercantiles avec les mêmes prières de confiance soumise. Ceux qui se représentent la Divinité comme un juge que l'on corrompt ou que l'on gagne en l'importunant, continueront à supplier le Ciel en ces termes :

« Mon Dieu, délivrez-moi des accidents de la nature et des maux de cette vie. Assurez le succès de toutes mes entreprises. Que votre main omnipotente écarte la grêle qui menace ma récolte, le coup de Bourse qui ferait péricliter ma fortune si péniblement acquise, la maladie et la mort dont la pensée empoisonne la douceur de mes jours. Que votre volonté fléchisse en ma faveur et pour l'intérêt de ceux que j'aime ses lois inéluctables. Et je vous louerai, Seigneur, pour tous les biens dont vous m'aurez fait don.»

Ceux qui adorent l'ordre éternel et s'efforcent d'y conformer leur vie, prieront à leur tour : ainsi

« O mon Dieu, faites-moi n'écouter, ne regar-

der ne consulter que vous ! Otez-moi le cœur d'un esclave et donnez-moi le cœur d'un enfant. Donnez-moi chaque jour mon pain quotidien, mon travail quotidien, mes pensées quotidiennes, mon progrès quotidien. Tout ce que vous voulez, je le veux. Tout ce que vous prescrivez, je suis prêt à l'accomplir. Je ne puis exprimer tout ce qui est dans ma pensée ; mais vous la voyez. Donnez-moi tout ce qui m'est nécessaire pour la paix de mon âme ».

Le catholicisme de demain ?

Un même vieillard pâle, à Rome, incarnera la splendeur amassée par les siècles, et la même vérité descendra de la même chaire de Pierre avec les mêmes formules. La tradition n'est pas sans doute en désaccord forcé avec le progrès. Mais l'Eglise ne délivre à l'avenir le droit de cité que lorsque l'avenir est entré dans le passé. Elle consent bien à accroître son antique patrimoine de vérités. Mais le temps, cet architecte de Dieu, doit passer la main sur les nouveaux héritages, mettre la dernière consécration. La graine doit pourrir en terre pour donner sa fleur et la fleur doit voir elle-même sa beauté périr pour donner son fruit. C'est l'histoire de toute pensée féconde.

Connaissez-vous Tampier ? Ce Tampier, évêque de Paris, frappait autrefois la *Somme* de Saint

Thomas, dans l'espoir que cette condamnation sauverait à la fois l'Eglise et la France. Grégoire IX lui-même avait devancé les rigueurs de cet ostracisme en stigmatisant ces théologiens de son temps qui, « gonflés d'esprit de vanité ainsi que des outres », pliaient les « Saintes Lettres » aux doctrines de la philosophie Aristotélicienne. C'est pourtant cette philosophie que l'Ange de l'Ecole devait reprendre un peu plus tard à son compte dans sa *Somme théologique*. C'est encore cette philosophie que Léon XIII et Pie X nous ont présentée comme celle qui répondait le plus parfaitement à l'enseignement officiel de l'Eglise. Et Thomas reste plus que jamais le Docteur angélique. Il nous faut relire la *Somme* et admirer Tampier et Grégoire IX. Ne l'oublions point : L'Eglise ne court pas ; et un temple, pour être vraiment le sanctuaire du Dieu vivant, doit avoir la mystérieuse majesté du passé....

Mais parce que les hommes sont les hommes et que les idées suivent toujours le sort de la langue qui les traduit, je ne crois pas trop m'avancer en vous affirmant que l'*Ecclesia discens* continuera sans doute à traduire d'après les tendances et les capacités de sa mentalité les leçons de l'*Ecclesia docens*. Les simples penseront et parleront toujours en simples et les savants en savants.

Malgré cette plasticité de la croyance, en vertu même de sa facilité, le catholicisme de demain verra se continuer les mêmes conflits d'idées, les mêmes différences d'interprétations dans l'explication des grands faits chrétiens entre historiens et théologiens ; les mêmes controverses philosophiques entre les théoriciens de la transcendance et ceux de l'immanence ; les mêmes oppositions entre les partisans de la certitude théorique qui exclut la possibilité de se tromper pour sauvegarder l'intégrité de la croyance et les partisans de la certitude pratique qui s'expose au risque d'errer pour trouver avant tout la loi de l'action.

Nous ne verrons peut-être plus, je vous l'accorde, les mêmes enseignes à la porte de la maison. Mais si les noms changent, les idées restent toujours les idées et les hommes sont toujours les hommes......

On verra donc encore, par la force même des choses, des intelligences obstinées dans l'ordre religieux, à identifier la réalité au symbole, des intelligences portées au contraire à séparer ces deux choses et des intelligences empressées à découvrir un terrain de conciliation.

Il y aura toujours ainsi des esprits trop paresseux ou trop défiants de leur savoir pour lâcher la bride à leur jugement, et des esprits trop enclins à rechercher le pourquoi et le comment des choses pour renoncer à la franchise de l'exa-

men personnel. Les uns seront donc invinciblement portés à se constituer les défenseurs du passé, les gardiens du trésor intellectuel et religieux amassé par les générations disparues, les autres voudront monnayer cet héritage à l'effigie du jour, faire produire la fortune paternelle, adapter la demeure ancestrale au goût de l'époque et aux besoins personnels de ses hôtes.

Des rivalités sortiront de ces dispositions contraires, mais ces rivalités, qui sont au fond la condition nécessaire de tout progrès, profiteront à la vie religieuse, parce qu'elles élargiront, pour un grand nombre, les horizons de la foi : « Elargis, élargis ta tente, agrandis l'étendue de ta demeure, ne retiens pas, allonge tes cordages.»

Oui, la libération complète, solide, intégrale des esprits dans l'union des cœurs ! Mais dans combien d'années, dans combien de siècles cet âge d'or de l'âme humaine !

***

Tenons donc avec fermeté la bride à nos pensées pour qu'elles ne s'égarent point à la poursuite de rêves aux réalisations si lointaines. Ce n'est pas demain que nous lirons Relâche sur le tableau des vigilantes congrégations de l'*Index* et du *Saint-Office*, parce que demain comme hier, relâche ne sera qu'une trêve d'une heure

dans les témérités des diseurs de nouveautés. Demain donc, comme hier, le zèle des intolérants appellera les foudres de Rome sur la tête des successeurs de Loisy, de Laberthonnière et de Le Roy dans l'espoir d'arrêter les profanateurs des traditions.

Nous ne devons pas diminuer le mérite de ces gardiens de l'orthodoxie. Il est bon pour la société comme pour la religion qu'ils n'inclinent ni leur pensée ni leur cœur aux complaisances intéressées. Sans eux, la tolérance perdrait sa raison d'être.

C'est assez vous dire que l'une des plus belles vertus sociales serait exilée d'un monde dont le patrimoine moral vaut la peine qu'on ne gaspille pas ses laborieuses acquisitions. Sans les intransigeants, l'expansion de l'idée ne connaîtrait plus d'obstacles ; sans obstacles, plus d'effort de découverte ou de résistance, plus de stimulant pour les chercheurs, par conséquent plus de progrès ! Et le monde, couché dans une morne immobilité, pourrait ajouter à ses laideurs celle d'une épouvantable tristesse.

Ceux-là seuls me paraissent gâter, en la discréditant, cette utile et vénérable profession de l'intransigeance doctrinale, qui n'adoptent le masque farouche des inquisiteurs de la foi que pour monter sur les cadavres de leurs frères au sommet de cette échelle des honneurs où, n'étant pas de taille à recommencer les héros, on les voit

s'essayer pompeusement dans le rôle des dieux.

Ah ! petits hommes, petits hommes !

Qu'ils continuent donc, si c'est la loi fatale de leur arrivisme, à fouler aux pieds les idoles de la veille, qu'ils renient et frappent leurs frères d'armes, qu'ils règnent dans la soie et dans la pourpre, par la crainte et par l'ostracisme. Mais qu'ils ne comptent pas trop sur le prestige de leurs dignités et de leurs titres, ni sur les merveilleuses facilités d'un art qui subordonne les principes aux intérêts pour hâter l'avènement du temps célébré par David où « l'amour et la vérité se seront rencontrés, où la justice et la paix se seront donné l'accolade ».

Je vois poindre cependant dans une laborieuse parturition de lumière l'aube de ce catholicisme désiré et je vous l'annonce comme le signe de l'Alliance qui réunira tous les hommes de noble volonté.

Il n'y aura pas sans doute un catholicisme nouveau. Je ne connais pas sous le soleil de monde nouveau, de religion nouvelle. Une croyance ne doit être qu'une transformation. On régénère une religion, et c'est bien assez, car c'est la continuer en l'animant d'un souffle plus puissant de bonté, de beauté et de vérité.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .



Le catholicisme de demain, plus heureux que celui d'aujourd'hui, verra-t-il enfin réalisée la conciliation de ces deux ordres si différents de connaissance, la connaissance religieuse et la connaissance scientifique ?

J'entends affirmer tous les jours que le catholicisme est la vérité totale, qu'il a reçu de son fondateur des promesses d'immortelle vie, que la science ne pourra jamais lui donner tort, que le développement des connaissances humaines servira même à dégager en un plus saisissant relief la beauté du plan divin. Oui, j'entends proclamer par beaucoup de catholiques orthodoxes la parfaite harmonie de la raison et de la foi ; pourquoi la foi de ces catholiques reste-t-elle dans la pratique aussi défiante à l'endroit des idées nouvelles, aussi craintive en face des découvertes de la science ? Pourquoi ces recommandations incessantes de ne point trop chercher ni trop approfondir, car on risque, à ce jeu, de perdre la foi. Je ne parviens pas à concilier de pareilles craintes avec les belles assurances des hommes qui croient détenir le monopole de la vérité.

Quelle est au juste l'attitude de l'Eglise vis-à-vis de la science ? Les avis sont très opposés sur ce point, parce qu'on apporte générale-

ment une réponse catégorique et par conséquent exclusive à une question complexe.

Les uns disent : C'est une odieuse calomnie que de représenter l'Eglise comme l'ennemie de la science et du progrès de l'humanité. La profession de catholique n'est pas incompatible avec celle de savant. Les statistiques attestent, d'ailleurs, que l'Eglise a toujours compté et compte encore parmi ses enfants ou ses amis « les représentants les plus sérieux de toutes les parties de la science. » L'énumération de ces esprits supérieurs tient la moitié du gros volume publié par le professeur américain Jahn, sous ce titre suggestif : « Science catholique et savants catholiques. »

Les autres disent : Vos statistiques de savants catholiques sont un trompe-l'œil ; l'Eglise est, par essence et par fonction, l'éternelle ennemie de la science. Et pour démontrer que le dogmatisme catholique est hostile à la libre recherche, ils nous renvoient à leur tour à un catalogue de livres prohibés qui présente aussi la forme d'une imposante statistique. Ils ouvrent l'*Index* et nous découvrent les condamnations de tous les auteurs qui enseignaient l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre, les condamnations de Copernic, Kepler, Foscarini, Galilée. Ils nous montrent le genre français proscrit dans les œuvres de ses plus illustres représentants, Montaigne, Descartes, Pascal,

Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Malebranche, Cabanis, d'Alembert, Victor Hugo, Renan, Loisy, Paul Viollet. Ils s'autorisent de toutes ces prohibitions pour proclamer que « l'ignorance, la sainte ignorance, la délectable ignomrance» est la vertu suprême ou du moins la condition de salut du catholique.

Ces affirmations contradictoires alimentent chaque jour les polémiques entre croyants et incroyants, sans clore jamais le débat. Il serait, je crois, plus sage de chercher à se comprendre ; et l'entente serait bien vite obtenue, si l'on voulait rester sincère d'un côté comme de l'autre et donner toute son ampleur à la controverse. Mais les hommes sont toujours les hommes, c'est-à-dire plus soucieux d'abattre un adversaire que de l'éclairer.

Dans cette question délicate de l'attitude de l'Eglise en face de la science, les statistiques n'ont pour moi qu'une valeur très relative. C'est un litige de mur mitoyen, une des multiples formes de l'éternel procès pour le chacun chez soi. Je puis donc légitimement conclure que la profession catholique n'est pas incompatible avec celle de savant quand ce dernier sait confiner ses investigations à la zone des terrains neutres. L'Eglise ne peut condamner la science sur un champ d'expériences qui n'est pas le sien. C'est un domaine où le savant garde toute sa

liberté. Pourquoi l'Eglise entraverait-elle ici la recherche ? Ni le dogme, ni la morale catholique ne seront jamais lésés ou diminués par des découvertes comme celle du vaccin contre la rage ou par des inventions comme celle de la télégraphie sans fil.

Vous admirez mon raisonnement, il est, je crois, d'une force de dialectique qui ferait honneur au génie de M. Prudhomme. Mais n'abusons pas de la simplicité de nos principes pour outrepasser les bornes de la vérité. La médaille a son revers. Qu'un dogme, en effet, qu'un précepte de religion s'interpose entre l'instrument du savant et son objectif, les choses changent. Le philosophe, l'historien ou le géologue s'exposent presque infailliblement aux condamnations de l'Eglise s'ils viennent à formuler, au nom de leurs découvertes, une conclusion qui ne corrobore point celle de l'enseignement traditionnel.

L'*Index* est la leçon ecclésiastique du *chacun chez soi*. La science doit respecter l'inviolable droit d'asile des terres d'Eglise. Elle ne peut ici prétendre qu'au rôle de vassale.

L'intelligence ombrageuse et tourmentée de M. Homais verra peut-être des pièges dans la franchise même de cette exposition. Mais l'esprit de M. Prudhomme est trop lucide et trop conciliant pour donner tort à ma logique.

J'entends, sans doute, ce terrible M. Homais

me siffler aux oreilles que l'Eglise aime et favorise la science comme on affectionne et honore certaines personnes ... hors de chez soi. Chez elle, il faut que les savants marchent « dans des gouttières orthopédiques.» Je répondrai avec M. Prudhomme que je n'aime guère ces traits d'esprit, qu'ils blessent même les données les plus élémentaires du sens commun.

Si l'Eglise est, suivant la définition théologique, une société parfaite, elle doit pouvoir user, comme toutes les sociétés humaines, du droit de légitime défense. On peut tuer une société à coups de principes et de vérités, comme on la sape avec l'erreur et le crime. Songeons aussi que la société est une œuvre traditionnelle où tout se tient, il ne faut y porter la main qu'avec tremblement. Les savants ont parfois la main un peu lourde et l'Eglise le leur fait naturellement sentir. Mais ne maudissons pas l'Eglise, même lorsqu'elle frappe. Celui qui la maudit ne la comprend pas.

De cette attitude quelque peu hautaine de l'Eglise vis-à-vis d'une science à prétentions devons-nous conclure que le soleil n'éclairera jamais l'accord si longtemps poursuivi et toujours fugitif de la Raison et de la Foi ?

Ce sont, dit-on, deux filles du même Père. Sont-elles cependant si inséparablement unies que l'une ne puisse vivre sans l'autre. La paix des ména-

ges fraternels n'est-elle pas souvent la conséquence de leur séparation. Ainsi pensait le vieux maître Spinoza sur cette question des rapports de la Raison et de la Foi : « Ni la théologie, disait-il, n'est au service de la philosophie, ni la philosophie n'est au service de la théologie. Quand il n'y a point de communication entre elles, aucun conflit n'est à redouter. Si l'on fait, au contraire, des Livres Saints l'organe d'une pensée scientifique, on se condamne à accumuler les interprétations subtiles et détournées, les leçons douteuses ou falsifiées pour retrouver finalement dans l'Ecriture les imaginations les plus extravagantes d'un Platon ou d'un Aristote. Et si l'on tente encore de subordonner la raison à la foi, on ne fait que soumettre à des lettres mortes ou altérées peut-être par la négligence de l'homme cette raison qui est le don par excellence, qui est la lumière divine. »

Beaucoup de nos savants catholiques souscriraient aujourd'hui à ce partage de l'héritage. Je ne crois pas que le projet de démembrement obtienne aussi facilement et surtout aussi vite l'assentiment de l'Eglise. Au fait, comment l'Eglise pourrait-elle se passer de la science pour l'explication métaphysique ou historique de ses dogmes. Est-ce que la foi qui réfléchit ne rencontre pas partout la science ?

Nous devons, je crois, notre concours à toutes

les entreprises qui sont de nature à maintenir l'harmonie entre les hommes. Réalisons, s'il le faut, la quadrature du cercle pour que l'accord s'établisse entre les antinomies séculaires. La contradiction n'est d'ailleurs le plus souvent qu'à la surface des choses. L'unité, vous le savez bien, est la grande loi du monde.

La science et la foi sont comme deux arbres qui plongent leurs racines dans la même terre, l'âme de l'humanité, laquelle a faim et soif de vérité. Elles obéissent donc à la loi profonde de solidarité qui fait que tout se tient et s'enchaîne dans la vie humaine comme dans le monde matériel, au point qu'il est difficile sinon impossible d'établir où finit le pouvoir de la nature, où commence l'action de la surnaturalité. Science et foi montent donc à la lumière par les mêmes crépuscules et les mêmes douleurs, toutes deux vont toucher aux cîmes des réalités invisibles. C'est en effet le propre de la connaissance scientifique comme de la connaissance religieuse, de porter l'homme au-delà de lui-même.

La science a pour terme de ses découvertes l'infini de la grandeur et l'infiniment petit. « Je puis concevoir un infini d'étendue auprès duquel les espaces démesurés du monde connu, avec tous les corps, toutes les vies, toutes les merveilles qu'ils contiennent sont égaux à zéro ».

Je puis concevoir également un infiniment petit auprès duquel l'extrême ténuité des objets qui frappe mes regards « garde encore les proportions d'un univers. » Et ces deux infinis sont aussi certains qu'inaccessibles à la science.

La Foi présente à mon esprit, avec la même certitude, les mêmes lointaines réalités. A travers les nuages qui enveloppent son ascension vers le Dieu inconnu, elle pressent tout un infini de bonté, de beauté et de justice.

Oui, l'infini, voilà l'avenir de la Science et de la Foi. Elles y vont par des voies différentes, mais la marche est la même parce que le but dernier est pareil.

La Foi ne peut être l'ennemie de la Science que si elle en devient la caricature, c'est-à-dire quand elle présente en bloc à l'homme un système fantaisiste du monde et de la vie avec défense d'en discuter la valeur, ou quand elle prétend donner, avec ses formules incomplètes, une notion des choses que nul ne peut connaître adéquate à leur réalité infinie. Et la Science ne se pose elle-même en adversaire irréductible de la foi qu'en limitant le champ de ses propres expériences, lorsqu'elle se refuse à n'admettre d'autres certitudes « que celles qui se présentent à la pointe d'un syllogisme ou au terme d'une équation » (1). Mais la science restreindrait son

(1) C. Wagner.

propre domaine en voulant ignorer les forces qui échappent encore à la révélation de ses instruments, elle doit reconnaître que « les forces qui mènent le monde sont pour la plupart en dehors de son royaume. »

Vues de ces hauteurs, la science et la foi apparaissent donc dans l'ensemble de leurs manifestations comme les pages parallèles du même livre. L'une et l'autre peuvent aider par leur accord aux conquêtes d'une vérité plus grande et d'une justice plus haute....

Amour, beauté, bonté, solidarité, conscience ! que de trésors religieux stérilisés trop souvent par l'ignorance et l'égoïsme des hommes à jeter dans la circulation du catholicisme de demain ! Mon ami, où sont les saints de l'abbé Labruyère ?

Les moissons déjà jaunissantes attendent les bons ouvriers du Seigneur.

Où sont les saints !

. . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Ma pensée s'échauffe, je le sens, elle s'égare. Ah ! petit homme qui enfle la voix pour donner aux autres l'illusion d'une confiance, d'un espoir et d'un enthousiasme perdus sans retour ! homme vain qui prend le verbe du prophète et le bonnet du docteur pour jouer un rôle si supérieur à sa taille et jeter aux quatre vents du monde la nouvelle du catholicisme qui sera

demain. Que sais-tu, sinon que la vie est radicalement mauvaise ? Et qu'affirmes-tu qui ne soit déjà universellement connu et supérieurement dit ? Jette à l'eau ta stupide vanité, tu n'es qu'une vague perdue de l'immense Océan. La vague vient-elle dire : Cette eau que j'assemble est mienne, distincte de l'eau où je me fonds. Petit homme vain ! retourne à ton pessimisme, à ton labeur, à ta souffrance et laisse aux Dominations et aux Trônes le soin de régler les destinées du catholicisme qui sera demain.

Quoi qu'il arrive, mon digne ami, nous aurons, comme dirait M. Prudhomme, le catholicisme que nous méritons...

Toujours bien à vous,

Joseph RENOLD.

P.-S. — Vous n'aurez pas demain, à votre réunion du mardi, notre vieil ami Léon Dulien, très occupé, paraît-il, à passer la dernière main sur son nouveau livre : « *Menus propos d'un Catholique libéral* ». Vous serez aussi averti que le méchant Juif Elie Loëtmol est retenu de son côté par une actualité que la « Semaine Biblique » va donner sous ce titre suggestif : « *Nouvelle exégèse, Nouveaux horizons* ». Je vous annonce la visite de Joseph Serre. Mais aurez-vous l'abbé Labruyère ? On m'affirme qu'il aurait

quitté brusquement Quimper, sans laisser aucune adresse...

## CHAPITRE VII

### L'ENCYCLIQUE *Pascendi Gregis* AVANT LA LETTRE

*Mardi*, 2 *avril.*

Ce qu'était devenu notre ami l'abbé Labruyère, parti de Quimper dans une direction inconnue, la lettre suivante va l'apprendre à nos lecteurs :

*Rome, le* 30 *mars* 1907.

Mon bien cher Ami,

La fortune vient ordinairement au secours des audacieux. Je suis à Rome... La Porte de bronze a laissé passer le pèlerin de la foi libre ; les gardes suisses dormaient et, après avoir longtemps erré dans un labyrinthe de salles presque désertes, à demi obscures et assoupies au fond du silence auguste où le Vatican paraît sommeiller comme ses gardes, votre habitué du *mardi* est arrivé jusqu'aux pieds du Chef de l'Eglise.

Le Maître souverain des âmes a daigné écouter, avec une inlassable patience, les doléances qu'un simple petit prêtre venait lui présenter, sans autre appui que la force d'une filiale confiance.



Je suis encore trop ému des impressions de cette entrevue pour pouvoir classer mes souvenirs. J'ai plaidé avec mon cœur, avec ma foi, avec mes larmes, la cause de ce modernisme catholique dont on ose aujourd'hui à peine prononcer le nom sans éveiller à la pensée des fanatiques « la bête de tentation immonde », suscitée par l'enfer pour la perte des fidèles et la destruction totale de notre sainte religion. Oui, à genoux devant ce pape immobile et qui me laissait parler, j'ai dit que nous n'étions et ne serions jamais des révoltés, j'ai dit que nous verrions toujours dans le Père commun des fidèles la lampe hospitalière qui ne s'éteint jamais et qu'on aperçoit de loin et qui sauve dans l'orage. On avait méconnu notre loyalisme et condamné nos efforts les plus désintéressés sans les comprendre. Si nous voulions un catholicisme libéré des formules mortes, nous n'avions jamais cherché, en ce qui nous concerne, à corrompre ou attirer les sources de la foi, à nous mettre en révolte contre une autorité qui serait toujours pour nous le grand lien de cha-

rité et de paix, le refuge des égarés sur les routes mauvaises. Nous étions simplement des chrétiens dont le sens religieux s'était affiné, approfondi, intériorisé, et tous nos efforts tendaient à prévenir « la rupture des éléments constitutifs de la conscience catholique et de la pensée moderne sous ses multiples formes. » Chacun de nous essayait bravement de faire front contre la double marée montante des basses crédulités et des cyniques négations. C'était tout notre crime.

A ces mots, Pie X sourit mystérieusement, et interrompant mon discours : « Mon fils, dit-il, que réclament, au fond, ces catholiques modernistes si attachés, *selon vous*, à l'autorité du Saint-Siège et si fermes dans leur foi ?

— Ils veulent, Très Saint Père, comme les plus soumis et les plus humbles de vos enfants, une religion où ils puissent trouver une lumière pour leur esprit et une règle pour leur conduite, mais ils veulent aussi un catholicisme qui élargisse la vie, l'âme, la responsabilité, la conscience et qui permette de gravir librement tous les degrés de l'échelle spirituelle.

Ils croient que « partout où l'idée religieuse n'évolue pas, elle se dissout, à moins de subsister pétrifiée en des intelligences partiellement pétrifiées aussi » et ils demandent à l'Eglise de traduire ses dogmes dans une langue que la conscience moderne entendra et qui ne fera plus

de la prière une répétition machinale de formules théologiques acceptées et reproduites sans réflexions.

Ils proclament l'indépendance respective de la religion et de la science. Ce n'est ni la faillite de l'une ni celle de l'autre. La religion et la science, sans rien abandonner de leur essence et de leur idée directrice, ne se régentent plus et ne se redoutent plus mutuellement. Il n'y a plus ni science catholique, ni science anticatholique, ni science vraie, ni science fausse. Il y a la science.

Au nom de la science, les catholiques modernistes revendiquent donc l'indépendance de la critique historique et philosophique et ils protestent contre toutes les réticences mensongères, contre toutes les mutilations infligées à la vérité par une apologétique aux abois.

En politique, leurs efforts tendent avec la même énergie et la même fierté à la séparation de plus en plus complète du domaine spirituel et du domaine temporel. L'Etat doit être maître pour le temporel, comme s'il n'y avait pas d'Eglise, et l'Eglise maîtresse pour le spirituel comme s'il n'y avait pas d'Etat. De cette réciproque indépendance des deux pouvoirs découle, pour le citoyen, la libre disposition de son suffrage, le libre choix de son parti politique. Et le même principe sert de règle à ses opinions sociales.

Les catholiques modernistes veulent, en d'autres termes, penser et agir comme des croyants libres et des citoyens libres.

J'étais toujours à genoux aux pieds du Pape immobile. Mes dernières paroles firent monter un peu de sang à la neige de son visage et ses yeux s'allumèrent en même temps d'un éclat plus vif. Mais le Pape immobile resta muet et son silence plein de condescendance me permit d'aller jusqu'au bout de ma requête.

— Oui, Très Saint Père, que Votre Sainteté daigne faire crédit à notre bonne volonté. Nous aussi nous aimons l'Eglise d'un amour qui s'accroît de toute l'ingratitude du monde. Si jamais des mains impies se levaient pour placer cette Mère auguste au cercueil, nous l'y poursuivrions de notre tendresse filiale. Que d'autres aillent au loin chercher une foi nouvelle, ériger de nouveaux sanctuaires, mais nous, Père de nos âmes, laissez-nous vous suivre dans votre désert, laissez-nous n'avoir d'autre refuge que votre sein. Ah ! plutôt, laissez-nous croire que, malgré cette immense peur de l'avenir dont le vertige inexprimable a saisi les plus fermes appuis de la chaire de Pierre, le temps approche où nous pourrons demander à Dieu, même sur cette terre, le prix de notre constance. Oui, elle reparaîtra victorieuse, cette foi à qui n'a pas été donné pour un jour ce monde où nous vivons, et nous voulons préparer l'aurore de

cette résurrection prochaine. Nous sommes les ouvriers méprisés, mais inlassés du catholicisme qui sera demain.

Nous ne sommes donc pas de ceux dont la foi oscille entre l'émancipation religieuse qui flatte leur humeur et la fidélité catholique qui séduit des imaginations éprises de l'unité. Notre loyalisme est sans peur, parce qu'il est sans reproche. Si nous rêvons d'un catholicisme antique et jeune tout à la fois, gardant le dépôt sacré du passé vénérable et recevant à portes ouvertes le rayon de vie des âges nouveaux, c'est que la loi de l'homme le veut ainsi « pour qu'il y ait continuellement solidarité des siècles aux siècles, des morts aux vivants. » L'Eglise apostolique et romaine ne saurait, en vérité, briser ses cadres séculaires, mais nous demandons très humblement que cette Eglise bien-aimée étende ses cadres admirables à la mesure de l'intelligence contemporaine pour y faire entrer tous les progrès accomplis, et, du même coup, les multitudes et les nations formées et pétries de tous ces progrès.

Il y a certes, dans cette œuvre de régénération intellectuelle, des hypothèses risquées, des erreurs passagères, des écarts dangereux sur de fausses pistes. Tout progrès entraîne avec lui de la précipitation et de la rudesse. La science de l'homme est courte et ce n'est pas impunément qu'elle s'écarte de la science de Dieu dans

la solution des problèmes angoissants. Il appartient à Votre Sainteté, ô Père très aimé, de diriger les pas incertains de vos enfants. Mais restez bon, même pour vos fils égarés, de toute la bonté que le cœur de Dieu a pu verser dans un cœur paternel, « ne frappez personne, oh ! personne, ni un être, ni une chose, ni rien de ce qui peut souffrir sous le soleil » ; la vérité, Votre Sainteté ne l'ignore pas, est, par elle-même assez puissante pour redresser peu à peu avec l'aide divine toutes les erreurs qu'elle rencontre sur son chemin.

Nous ne demandons rien que Votre Sainteté ne puisse agréer. Tout notre programme réformiste peut tenir dans cette formule : la liberté des esprits dans le respect des pouvoirs divins et l'union des cœurs.

***

Cette fois, le Pape immobile m'invita doucement à me relever : « Mon fils, dit le Pontife suprême, Celui qui sonde les reins et les cœurs connaît seul les intentions directrices de vos catholiques modernistes. Nous respectons trop, pour notre part, l'inviolable asile de la conscience chrétienne, pour mettre en doute la sincérité de leur attachement aux enseignements et à la personne du Vicaire de Jésus-Christ. Mais c'est le premier devoir de Notre charge

apostolique « de garder avec un soin jaloux le dépôt traditionnel de la foi à l'encontre des profanes nouveautés de langage comme des contradictions de la fausse science. » Et, quand nous examinons « les doctrines et, conséquemment, les manières de faire et d'agir » de certains de vos Modernistes, nous ne pouvons pas en vérité, ne pas découvrir dans leurs erreurs le « rendez-vous de toutes les hérésies. »

Et la voix de Pie X se teintait peu à peu des tons sombres d'une sévérité que l'auguste vieillard ne cherchait plus à dissimuler, son visage débonnaire présentait maintenant les signes non équivoques qui décèlent l'homme énergique, tenace et avisé.

« Il est temps, ajouta le Pape, de lever le masque à vos modernistes et de les montrer à l'Eglise universelle tels qu'ils sont. »

Il est difficile, mon cher ami, de vous rendre l'âpre ironie de l'accent, la vigueur de la dialectique et la véhémence de l'éloquence indignée que Pie X déploya dans ce procès de la pensée moderniste. Le Pontife suprême me donna la vision magnifique d'un surhomme se révélant tout à coup docteur ès-sciences universelles, polémiste incomparable et juge souverain. Nous n'avions vu, jusqu'à ce jour, dans les doctrines dites modernistes que des « théories éparses et sans lien ». Pour me faire embrasser d'un seul regard « toutes ces erreurs », Sa Sainteté

daigna me les présenter « en un corps parfaitement organisé, dont les parties étaient si bien solidaires entre elles qu'on n'en pouvait admettre une sans les admettre toutes. » Sans craindre même de donner à son exposition « un tour quelque peu didactique », sans avoir peur de la barbarie de nos vocables techniques, Sa Sainteté passa successivement en revue toutes les doctrines éparses et fragmentées dans nos revues et nos livres modernistes dont Elle forma un système rigoureusement logique, à la manière de nos plus souples dialecticiens. Il me parut que l'agnosticisme, l'immanentisme, le pragmatisme, l'évolutionnisme, si ardus dans leur compréhension et si subtiles dans leurs applications n'avaient point de secrets pour ce génie clairvoyant, lisant dans les profondeurs de la subconscience avec la même sûreté que dans les feuillets de son missel. Ah ! que ce jour-là me parut superficielle et plus perfide encore l'observation de ces ennemis de l'Eglise qui abaissent l'intelligence de notre grand Pie X à la mentalité primaire de certains curés de campagne !

Le Pape frappa surtout mon attention et provoqua comme une sorte de remords pour nos propres témérités, quand je l'entendis condamner toutes nos utilisations philosophiques, tous nos essais d'adaptation de la vérité catholique aux aspirations et aux méthodes de la science contemporaine, tous nos efforts pour arrêter

l'accroissement des dévotions extérieures, toutes nos distinctions modernes du spirituel et du temporel. Le Pape veut que, conformément à la profession du quatrième Concile de Constantinople, nous fassions nous-mêmes « profession de conserver et de garder les règles qui ont été léguées à la Sainte Eglise catholique et apostolique, soit par les saints et très illustres apôtres, soit par les conciles orthodoxes généraux et particuliers, et même par chacun des Pères interprètes divins et docteurs de l'Eglise. »

A plusieurs reprises, devant les affirmations si catégoriques de Pie X, je me suis demandé, en toute humilité et sincérité de cœur, si vos habitués du *mardi* n'ont pas un peu outrepassé, dans leurs libres entretiens sur « le catholicisme de demain », ces bornes que le magistère infaillible du successeur de Saint Pierre croit devoir apporter à l'exposition et au développement de la doctrine catholique. Dans l'ardent besoin qui fut le nôtre de *penser* et de *vivre* notre foi, n'avons-nous pas été portés par la pente naturelle de notre esprit et de notre cœur à exagérer, dans la conception de la vérité chrétienne, l'importance subjective de ses rapports avec l'individu et partant à atténuer l'importance objective de sa réalité divine, comme si l'expérience personnelle devait servir de base à la certitude religieuse. En dégageant cette même vérité de la gaine des formules dogmatiques, n'avons-

nous pas encore un peu ébranlé le point d'appui séculaire du *Credo* catholique ? Enfin, en réclamant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, celle du catholique et du citoyen, n'avons-nous pas fixé nous-mêmes des limites inadmissibles aux pouvoirs universels du magistère ecclésiastique ?

Je ne puis vous cacher, mon cher ami, que le Pape jugeait une attitude de ce genre en des termes dont vous comprendrez aisément toute la sévérité, quand je vous aurai rappelé que les mots de *monstruosités*, d'*insanités* et d'*hérésie* revenaient sans cesse sur les lèvres augustes d'où partent ordinairement les paternelles et apostoliques bénédictions.

Je n'ai rien voulu vous dissimuler, mon bien cher ami. Gardez-vous toutefois de vous représenter l'idéal de l'orthodoxie pontificale comme « une sorte de nirvana intellectuel se résumant dans cette formule : penser le moins possible en attendant de ne plus penser du tout. » Il y avait certes, dans les paroles de Pie X, « comme une apparence d'hostilité à l'intelligence et à la liberté humaine. » Mais cette apparence ne peut donner le change qu'aux esprits superficiels. Suivant le mot très pittoresque de notre vieil ami Joseph Serre, ne laissons pas « s'ébaucher quelque analogie sacrilège entre le dôme de Saint Pierre et un éteignoir monstrueux. »

C'est d'ailleurs à cet irrégulier de vos *mardis* que je songeais involontairement en écoutant

notre bien-aimé Pie X. Oui, je songeais, presque instinctivement à cet obstiné constructeur de synthèses orthodoxes dont le poétique éclectisme, plus hardi encore que toutes mes inventions dialectiques, se plaisait à nous découvrir dans l'orthodoxie la plus stricte « la largeur d'esprit même » et dans l'opposition de l'Eglise au Modernisme la simple affirmation d'une pondération délicate et grandiose contre les exagérations de ses doctrines, en d'autres termes contre « ce que le Modernisme pourrait avoir *seulement* de fermé, d'exclusif, et par conséquent d'anti-moderne. »

Avec cette méthode d'équilibre, je veux dire de proportion précise de vérité et d'erreur, d'éléments positifs et d'éléments négatifs dans la conception du système moderniste, chacune des paroles du Pape perdait dans mon esprit la rigueur de son apparente sévérité, chaque jugement s'élevait au-dessus de la petitesse d'une servile interprétation, et l'orthodoxie pontificale n'était plus pour moi que « l'exclusion de l'exclusion. »

Vous faut-il quelques exemples qui vous traduisent clairement l'éclectisme ingénieux de cette mentalité ? Souvenez-vous encore des démonstrations de notre ami. Vous savez que l'*immanence*, conséquence du subjectivisme Kantien, du monisme scientifique, du sentiment de l'unité universelle est le grand dogme du

jour. « Qui refuse de l'admettre, proclament ses partisans, ne compte plus désormais au nombre des philosophes. » Dans l'esprit de ce système, la réalité n'est plus faite de pièces juxtaposées, tout est intérieur à tout (*immanens*). Dieu n'est plus en dehors ou au-dessus de nous-mêmes, en dehors ou au-dessus du monde : il est en nous, il est dans l'univers. La révélation n'est plus conçue comme la parole *extérieure* d'un être étrange, mais comme la parole *intime* qui se manifeste par la conscience. De là, en religion, une mentalité récente qui pousse à substituer à la méthode apologétique ordinaire une méthode consistant à établir la vérité religieuse par les aspirations, les exigences et les énergies propres à l'âme humaine ; à montrer encore comment les dogmes sont appelés ou *postulés* par l'âme, qui, si elle sait bien voir en elle-même, peut les y découvrir d'avance, en des profondeurs naturellement chrétiennes.

Certes, les philosophes de l'immanence sont dans le vrai quand ils affirment que Dieu est en nous comme nous sommes en lui, qu'il est dans l'univers comme l'univers est en lui. Dieu, qui contient tout en lui-même, n'est-il pas l'être immanent par excellence ? Mais si Dieu est en nous, cela ne l'empêche pas d'être au-dessus de nous. Pareillement, si les dogmes sont en quelque manière, bien que non nécessairement, postulés par l'âme humaine, cela ne me paraît

rien enlever à leur transcendance. Enfin, si la religion est la réponse divine à la conscience de l'homme, elle ne peut être réduite à la simple manifestation de cette conscience, et si la vérité est en nous comme Dieu, elle est aussi comme lui au-dessus de nous. L'erreur immanente n'est pas logiquement dans l'affirmation de son principe générateur et interne, elle est dans la négation du point de vue opposé de l'idée contraire, de la vérité objective et complémentaire. Le docteur infaillible de l'Eglise ne peut condamner la vérité, il ne répudie que l'erreur, cette proposition, par exemple : « La révélation n'a pu être autre chose que la conscience acquise par l'homme de ses rapports avec Dieu. » S'il y a en effet une sorte de révélation intime et subjective de la vérité à l'âme, il y a aussi et surtout une révélation extérieure et objective, celle du Verbe fait Chair, du miracle et de l'Eglise enseignante. La nier, c'est de l'exclusivisme, c'est une manifestation d'étroitesse d'esprit. Je me disais donc, mon cher ami, en écoutant Pie X, que le Pape condamnait tout ce qui était exclusion, étroitesse de pensée dans le modernisme, mais que là aussi s'arrêtait, par la force même des choses, le *veto* pontifical.

Délivrons les systèmes philosophiques des emprisonnements que l'esprit étroit leur impose, reconstituons, par la réunion des vérités éparses, la philosophie universelle, peut-être aurons-nous

réussi à réaliser le rêve de l'auteur de la vie d'Hello, c'est-à-dire « cette philosophie catholique et universelle, totale et orthodoxe »; peut-être aurons-nous comblé l'écart entre les systèmes de l'immanence et de la transcendance, de l'intellectualisme et du moralisme; peut-être aussi arriverons-nous à faire resplendir dans une beauté de lumière plus radieuse la formule du catholicisme qui sera demain.

Que découvre-t-on, d'ailleurs, je vous le demande, au fond des hérésies, au fond des erreurs religieuses ou philosophiques ? « Rien autre chose que la vérité blessée et mutilée, rien autre chose que l'idée mutilée ». Et je ne crois rien exagérer en affirmant avec notre ami que « l'Eglise anathématise seulement la mutilation et la meurtrissure. » « On a trop représenté l'orthodoxie comme un frein. Quels sont au juste ses ennemis ? Les Larves de l'ombre, les Négations. La synthèse des lumières n'a contre elle que les ténèbres extérieures. »

Je me disais toutes ces choses tandis que Pie X fulminait contre le modernisme. Sa voix auguste avait pour moi comme deux sons : Elle avait l'accent sévère de la prohibition et l'accent caressant d'une parole conciliatrice m'invitant à élever ma pensée au-dessus de tous les systèmes, au-dessus de tous les murs de séparation pour « respirer l'air libre de la plénitude intellectuelle et morale. » Oh ! ce grand vol de l'âme

vers la haute liberté et la totale lumière. Quel rêve ! Et ce rêve semblait prendre corps dans ce grand Christ d'ivoire dont le regard de souffrance et de pitié était penché sur la tête du Serviteur des serviteurs de Dieu. Ces deux bras du divin Supplicié étendus entre ciel et terre, d'une extrémité des choses à l'autre, n'était-ce pas « le geste infini, le signe de la conciliation et de l'embrassement universel ! Oui, « de même que toutes les fautes du genre humain vont, par le repentir, se perdre dans son immense pardon, ainsi toutes nos vérités partielles, toutes nos philosophies humaines devaient aller, après le sacrifice de leurs négations et de leurs limites, s'unir et se fondre dans la plénitude harmonieuse de son esprit, de son Eglise, qui est la Vérité totale.

La voix impérative du juge qui condamne l'erreur et dresse devant elle les murs de circumvallation destinés à la défense de la vérité dogmatique, cette voix qui formule les anathèmes, s'éleva soudain si haut que je n'entendis plus que des éclats de tonnerre. Le Pape, lui aussi, levait les yeux comme moi vers son grand Christ d'ivoire, mais pour les retirer chargés de réprobation contre ces modernistes, diseurs de nouveautés et séducteurs qui, par « une vie toute d'activité, une assiduité et une ardeur singulières à tous les genres d'étude, des mœurs recommandables d'ordinaire pour leur sévérité,

s'efforçaient à « donner le change » sur « leur dessein néfaste», « d'annuler les vitales énergies de l'Eglise, et même, s'ils le pouvaient, de renverser de fond en comble le règne de Jésus-Christ. »

Et la voix du Juge infaillible édictait les ordres et les défenses : Que l'on résiste à ces hommes superbes, qu'on les applique à d'infimes et obscures fonctions ; qu'ils soient mis d'autant plus bas qu'ils cherchent à monter plus haut et que leur abaissement leur ôte la faculté de nuire. Que celui qui, d'une manière ou de l'autre se montre imbu de modernisme soit exclu sans merci de la charge de directeur ou de professeur dans nos universités et séminaires catholiques. Que les évêques, « méprisant toute crainte humaine, foulant aux pieds toute prudence de la chair, suavement, sans doute, mais fortement », bannissent de leur diocèse les livres « entachés de modernisme », livres « plus pernicieux que les écrits contre les bonnes mœurs, puisqu'ils empoisonnent la vie chrétienne dans sa source. » « Qu'il y ait dans toutes les curies épiscopales des censeurs d'office chargés de l'examen des ouvrages à publier. Qu'enfin, dans chaque diocèse, un *Conseil de vigilance* soit institué sans retard pour surveiller très attentivement et de très près tous les indices, toutes les traces de modernisme dans les publications aussi bien que dans l'enseignement. Que, par surcroît, ce Con-

seil de vigilance ait « l'œil assidument et diligemment ouvert sur les institutions sociales, pour voir s'il ne s'y glisse point du modernisme et si tout y répond bien aux vues du Souverain Pontife. »



La voix de Pie X s'était tue, comme brisée par l'effort de cet impitoyable réquisitoire. Maintenant, la voix d'un humble prêtre, agenouillé de nouveau aux pieds du Pape, plaidait encore, contre toute espérance, une cause si énergiquement réprouvée. Et cette voix était celle d'un fils suppliant pour des frères que va frapper la justice d'un Père.

Elle disait :

« O Père bien-aimé, que votre extrême bonté daigne écouter jusque dans la détresse de tous ses espoirs perdus, la prière du plus respectueux et du plus soumis de ses enfants ; qu'elle veuille bien ne point chercher dans ces ultimes paroles l'esprit d'insoumission d'un orgueil mal guéri recourant à de subtiles et méprisables moyens pour opposer la fausse sagesse du siècle à la sagesse de votre autorité suprême. Ma requête désavoue même les apparences de la plus humble critique à l'endroit de votre enseignement infaillible, et, Votre Sainteté devrait-elle, même après ces loyales déclarations, frapper la témérité de mon langage, j'oserais encore déclarer au

Père commun des fidèles que sa sévérité n'aurait sur moi d'autre effet que d'affermir, en éprouvant leur solidité, les liens de mon inébranlable attachement au Saint Siège et à l'Eglise.

Qu'il soit donc permis au plus sincère de vos fils d'assurer à Votre Sainteté que ses frères, les modernistes français professent la même fidélité et le même loyalisme. Je les connais trop pour oser même supposer qu'ils puissent songer un seul instant à combattre ou à mépriser les directions du souverain Pasteur des âmes. Ils s'inclineront, Très Saint Père, sous la main qui les frappe, et leur silence respectueux sera, devant le monde, un témoignage plus digne de leurs sentiments d'hommes libres, une preuve plus sûre de leur filiale obéissance que ces adulations ampoulées, ces adresses calquées sur une terminologie rigoureusement thibétaine qu'un dogmatisme enfantin ou intransigeant pourrait porter aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, transformé, par l'abdication des âmes serviles, en une sorte de Grand Lamma romain.

Je prie très humblement Votre Sainteté de daigner excuser l'expression d'une libre pensée virile qui n'atténue en rien dans mon esprit le respect sans bornes que je dois au représentant de Dieu. Et je ne crois pas davantage manquer à ces légitimes égards en m'autorisant encore du témoignage rendu par Votre Sainteté elle-même à la dignité de la vie et au labeur opiniâ-

tre de nos savants modernistes pour oser supplier le Père commun des fidèles de ne point incriminer la probité de leur pensée et de leur effort. L'élan trop vigoureux de ces vaillants a dépassé sans doute le but et les a de ce fait éloignés de cette chaire de vérité, port unique et dernier de toutes les intelligences assoiffées du divin. Mais, Très Saint Père, qu'il serait dur pour tous ceux qui ont à cœur, avec le bon renom de l'Eglise, le souci de son incomparable et féconde sainteté, qu'il serait profondément douloureux pour leurs âmes que votre vigilance elle-même à l'endroit de la saine doctrine fût, pour les adversaires de la foi catholique, un prétexte pour dénaturer perfidement les conséquences de votre auguste enseignement et instituer une comparaison injurieuse dans la conduite des mœurs entre les partisans de la foi aveugle et les partisans de la foi éclairée, entre ce clergé cultuel de l'Espagne et des républiques latines de l'Amérique qui apporte d'autant plus de zèle à la défense du dogmatisme le plus obscur qu'il semble montrer moins de vigilance dans le maintien des bonnes mœurs, et ce clergé intellectuel de France et d'Allemagne dont Votre Sainteté a daigné distinguer et proclamer si hautement la dignité de la vie.

Qu'à ces titres, ô Père bien-aimé, Votre Sainteté ne craigne point de tempérer la rigueur de ses repressions à l'endroit des doctrines moder-

nistes par une charitable indulgence envers les personnes. Que le geste du pardon succède bientôt, dans l'Eglise, au geste de la justice !

Votre Sainteté ne frappe d'ailleurs les personnes que pour atteindre l'erreur et arrêter plus vite les progrès de sa diffusion. Ah ! que cette poursuite de l'erreur est donc laborieuse et faite pour décourager l'effort de la plus ferme orthodoxie ! Qu'il est triste surtout, quand le vrai et le bon sont de nécessité catholique, de songer que l'idée contraire reste en elle-même insaisissable, qu'elle n'échappe un jour à notre emprise que pour renaître le lendemain sous une forme nouvelle, que vaincue sur le terrain où l'on a cru pouvoir lui rompre la gorge, elle se relève, brise ses fers et va prendre sa revanche sur un autre terrain. On emprisonne et l'on tue les hommes, il n'y a point de chaînes assez solides pour incarcérer leurs idées, point de bûchers assez ardents pour les anéantir. Seule, la vérité peut arriver à terrasser l'erreur et à rendre l'innocuité à son venin. C'est une expérience déjà vieille comme le monde. Et c'est aussi, Très Saint Père, l'histoire du modernisme. Ce poison est dans l'air que nous respirons, il forme la subtile atmosphère intellectuelle du siècle. Il faut tremper son cœur, son esprit et sa foi contre ses atteintes continuelles. C'est un ennemi qu'il serait peut-être utile de prendre pour ami,

si Votre Sainteté n'avait pas condamné cette audacieuse témérité.

Quoi qu'il en soit, ô Père très vénéré et très aimé de nos âmes, j'ose assurer à Votre Sainteté que s'il Lui plaît de transmettre du haut de la Chaire infaillible, à tous les Patriarches, Primats, Archevêques, Evêques et autres Ordinaires qui sont en paix et en communion avec le Siège apostolique, la parole auguste dont j'ai l'honneur d'avoir reçu la confidence, cette parole de vérité jetée aux quatre vents du monde rencontrera partout l'accueil qu'elle mérite.

Vos enfants sauront gré à Votre Sainteté d'avoir fixé si nettement les limites que doivent respecter les doctrines et les méthodes de la science contemporaine pour ne pas s'écarter de la vérité traditionnelle. Et vos ennemis ne pourront qu'admirer la beauté d'un geste qui traduit toute la splendeur de l'absolu dans l'obscure petitesse des contingences du savoir simplement humain ! O Père, ô docteur, ô juge suprême, bénie soit la parole qui portera la lumière de la foi sur le chemin sombre de nos pensées incertaines. Qu'elle daigne encore y porter la bonté, le pardon et l'espoir qui relèvent et soulagent tous ceux dont le pied s'est meurtri dans l'humble et ardue recherche de la vérité. Votre Sainteté ne peut se tromper sur l'issue de ces luttes séculaires d'idées qui se déroulent autour des pièces maîtresses de la science et de la foi et

dont la querelle moderniste marque la plus récente étape. Angleterre, France, Allemagne, Italie, Etats-Unis, tous ces grands pays autour desquels les autres nations évoluent comme des satellites, préparent l'enfantement d'un monde nouveau. C'est une œuvre laborieuse, inquiète, riche à la fois, comme tout progrès, en germes de mort et en germes de vie. C'est l'effort d'une civilisation nouvelle, d'une âme nouvelle, d'une conscience plus haute qui cherche à mettre ses aspirations en harmonie avec les formules de l'éternelle Vérité et de l'éternelle Justice. Que Votre Sainteté ne se trouble point si les agitations issues de ces forces qui incubent l'avenir viennent battre de leur écume amère les murailles romaines. Les puissances apparemment hostiles qui s'appellent l'autorité et la liberté, la science et la foi, la démocratie et l'Eglise, sont faites au fond pour se comprendre, se compléter et s'entr'aider dans une équitable réciprocité de droits et de devoirs.

Que pour ce monde nouveau l'anneau du Pécheur devienne donc le gage de la paix loyale, le signe de la Sainte Alliance.

J'ai dit.

— Et nous, mon fils, ajouta le Pape, nous disons qu'il est un temps pour juger et un temps pour pardonner. L'Eglise ne précipite pas les solutions, elle est patiente parce qu'elle possède les promesses de l'immortelle vie. Vous revien-

drez, cher fils, implorer de Notre Successeur la grâce de vos modernistes. Et le Pape, me congédiant, abaissa sur mon front sa main bénissante.

Lorsque je me relevai, le grand Christ d'ivoire frappa de nouveau mon regard. Ces deux bras du divin Supplicié étendus entre ciel et terre, d'une extrémité des choses à l'autre, s'offraient toujours à l'embrassement universel des intelligences et des cœurs. Ce n'était plus peut-être l'incarnation de mon rêve brisé...

Mais c'était encore un symbole !

. . . . . . . . . . . . . . .

Votre bien cordialement dévoué,

Octave LABRUYÈRE,

prêtre.

P.-S. — On prévoit à Rome la publication d'un nouveau *Syllabus* pour le mois de juillet. On m'annonce également une *Lettre encyclique* sur les *Doctrines modernistes*, qui paraîtrait le 8 septembre 1907 sous le triple vocable de *Pascendi dominici Gregis*.

# APPENDICE

## L'ENCYCLIQUE *Pascendi Gregis* ET LA FRANCE

*Je trouve, en corrigeant les épreuves du « Catholicisme de demain » cet article d'une revue parisienne sur les applications et conséquences françaises de l'Encyclique* Pascendi gregis. *Si je prends la liberté de joindre ces nouvelles pages à celles qui précèdent, ce n'est pas certes pour honorer le génie de leur auteur, encore moins pour aider à la propagation de doctrines réprouvées. Quel que soit l'esprit qui anime cette étude et qui d'ailleurs ne se confond pas avec l'esprit sincèrement catholique de notre petit livre, on ne saurait méconnaître qu'elle se borne à enregistrer des faits. Elle marque le sillage tracé dans l'opinion par l'Encyclique* Pascendi gregis *depuis la promulgation du document pontifical jusqu'à nos jours. C'est une page d'histoire, très imparfaite sans doute, dont le ton accuse peut-être avec âpreté trop intense la physionomie des hommes et des choses. Mais le lecteur corrigera aisément les exagérations d'un récit qui résume, non sans intérêt, les événements religieux de ces derniers mois.*

Paris, le 29 décembre 1907.

Chaque jour projette un peu plus de lumière sur ces endroits obscurs qu'on pourrait appeler les *dessous* (1) de l'Encyclique *Pascendi.* Ce n'est pas cependant un voile très épais que vient de déchirer le nouveau nonce à Munich en jetant aux quatre vents du monde l'assurance que le dernier monument de la sagesse pontificale avait été élevé principalement contre la France. Mais l'aveu du Père Andréas Frahwirt (2) confirme avec éclat le caractère extrême des préoccupations de Pie X à l'endroit de notre pays.

Si le Pape regarde avec tant d'inquiétude vers la France ; s'il renouvelle contre ses penseurs religieux cet imposant système de défense qui servait autrefois à réduire les peuples vaincus à n'être plus que d'utiles instruments de la grandeur romaine, c'est que la France moderniste apparut toujours au chef suprême de l'Eglise comme celle qui, de toutes ses *provinces*, devait éveiller le plus vivement la vigilance de l'autorité pontificale.

(1) On sait que l'encyclique est sortie du cerveau et de la plume de trois ou quatre moines dont il est inutile de rappeler ici les noms. On prétend que c'est par le travail de ces théologiens que Pie X a pris connaissance du système dit *Moderniste.*

(2) Voir les déclarations du Père Andréas Frahwirt à un rédacteur du *Courrier de Bavière,* organe du Centre catholique, 21 décembre 1907.

Cette terre de grâce et de clarté n'est-elle pas aussi le sol classique des révolutions ? Dans toutes ces crises qui agitent la conscience mondiale, n'est-ce pas en France que sonne toujours l'heure historique dont les répercussions vont ébranler successivement et parfois simultanément tous les autres pays ? Non, cette muraille de Chine, élevée par l'Encyclique *Pascendi gregis* autour de la pensée moderne, n'était pas de trop, même après les 65 condamnations du Décret *Lamentabili*, pour arrêter la contagion de ces hérésies contemporaines qui entraînaient la foi catholique jusque dans les fondrières du panthéisme et de l'athéisme. Le grand foyer du modernisme, c'était la France. Il fallait donc diriger une énergique défense du côté de cette audacieuse et téméraire nation. Et c'est pour cette grave raison que les réprobations pontificales visent presque exclusivement des évêques français, des prêtres français, des catholiques français. Sous le couvert des lignes de circonvallation universelle la tactique romaine fut avant tout une tactique de blocus français.

On connaît le geste de Pie X et la pensée qui l'inspira. Quel accueil « la fille aînée de l'Eglise » devait-elle réserver à la politique de son chef ?

Il semble bien que, de tous les pays sur lesquels sévit le modernisme, aucun jusqu'à ce jour n'ait montré pour la parole du Pape les appa-

rences d'une piété plus respectueuse et d'une soumission plus complète.

« A part la manifestation isolée de M. Fonsegrive dans sa lettre au *Temps*, pas une note divergente ne s'est élevée en France pour opposer une objection quelconque à l'enseignement du Pape. » C'est la version de l'*Univers* (1), organe officieux du Saint-Siège. Quant à la protestation de l'ancien directeur de la moderniste *Quinzaine*, elle n'a guère laissé d'autre souvenir réconfortant que celui d'une belle parole destinée à distinguer les catholiques « qui se courbent pour mieux dominer » des catholiques « qui se redressent pour mieux servir. »

Cette attitude si pleinement soumise d'une France que l'on dit raisonneuse, pugnace et frondeuse jusqu'aux moelles, et dont le sang bouillonne avec quelque impétuosité, chaque fois qu'une main se lève pour bâillonner ou domestiquer sa pensée (2), ce grand silence de nos modernistes français était de nature à provoquer l'universel étonnement. Il contrastait en particulier avec le mouvement si fortement anti-

(1) Article de M. Roussel, dans l'*Univers* du 15 décembre 1907.

(2) Nous verrons plus loin, que cette attitude attribuée par certains à l'abondance de l'esprit surnaturel qui constitue la réserve secrète de la fille aînée de l'Eglise tient encore à une autre cause d'ordre moins mystique et qui fait songer à l'esprit du dix-huitième siècle.

romain que l'Encyclique avait soulevé presque aussitôt dans les pays voisins du nôtre contre les directions moyenâgeuses de la Papauté. Tandis que les professeurs de nos facultés catholiques, suspects de modernisme, s'apeuraient, retenaient leur souffle, baisaient pieusement la main prête à frapper ; les professeurs modernistes des universités allemandes dénonçaient hautement l'Encyclique *Pascendi* comme le défi de l'ignorance ultramontaine à la science et au progrès ; ils traitaient les conseillers du Pape de « hyènes théologiques » et leur ardeur belliqueuse multipliait les pamphlets dont la température embrasée semblait faire revivre les journées orageuses de la vie de Luther. Tandis que pour échapper à l'ostracisme des inquisiteurs de la foi orthodoxe, et trouvant trop amer le pain de la disgrâce, ceux qui furent chez nous des éveilleurs d'âmes se résignaient à brûler publiquement les dieux qu'ils adoraient la veille ; à Londres, l'abbé Tyrrell exaltait le martyre de « l'excommunication salutaire » pour restaurer dans l'Eglise « le droit de parler, le droit d'écrire aujourd'hui monopolisés par une confédération d'ecclésiastiques réactionnaires », et loin de s'effrayer de la liberté d'un pareil verbe, toute l'avant-garde catholique d'outre-Manche serrait fièrement ses rangs autour du chef du modernisme anglo-saxon. Enfin, tandis qu'aucune voix ne s'élevait dans le cénacle des modernistes

français pour attester tout au moins qu'il n'existait aucune parenté entre le modernisme de l'histoire et le modernisme de l'Encyclique *Pascendi gregis*, là-bas, tout près de la chaire de Pierre montait la protestation des modernistes italiens. Elle soulevait l'émoi et les anathèmes du chef suprême de l'Eglise en lui rappelant respectueusement que cet esprit de curiosité offert au monde par ses collaborateurs moyenâgeux comme la source de toutes les hérésies était aussi le principe même de toute science. Tous les savants, tous les penseurs, tous les inventeurs, aujourd'hui comme hier, n'étaient au fond que de grands curieux. L'incuriosité d'esprit que Bossuet reprochait si amèrement au Grand Dauphin ne pouvait être logiquement revendiquée que par les successeurs de l'homme primaire. Tel fut le geste du modernisme étranger contre les directions réactionnaires de l'Encyclique *Pascendi gregis*.

Il faut tout dire : en France, on n'eut pas même la peine de bâillonner l'hérétique. Les exégètes, les philosophes, les historiens s'étaient évanouis soudain comme des ombres. A peine institués dans les curies épiscopales, les conseils de censure et de vigilance dont le Pape avait décrété l'urgence se voyaient acculés à la grève. Tout cet appareil de répression était-il donc condamné à l'inertie par la fuite des modernistes ? Une foi qui n'agit point n'est pas une

foi sincère. Pour donner sans doute les apparences du zèle à une orthodoxie de commande, les évêques du Midi prirent la croix contre un grand journal anticlérical du Sud-Ouest. L'interdit fut donc jeté sur la *Dépêche de Toulouse*. Magnifique réclame pour les affaires de la maison. Le boycottage épiscopal multiplia dans toute la Gascogne le péché de curiosité qui perdit notre première mère. On crie aujourd'hui la *Dépêche* à la porte des églises et bien des gens qui, avant l'interdiction de ce journal, s'en privaient volontiers l'achètent, depuis lors, avec un très vif attrait de fruit défendu.

C'est encore pour ouvrir un champ d'action aux besoins impérieux d'un zèle sans emploi que les archevêques et évêques de Rennes, de Laval, de Nancy et de Quimper ont interdit aux prêtres de leurs diocèses la lecture des journaux « La Justice sociale » et « La Vie catholique ». Ces organes, dirigés par deux ecclésiastiques orthodoxes, ne tombaient aucunement sous la peine des sanctions édictées par l'Encyclique contre les partisans et les fauteurs de la doctrine moderniste, mais ils s'obstinaient à suivre les directions politiques et sociales de Léon XIII, en un temps où Rome envoyait ses encouragements et ses approbations aux journaux qui recevaient autrefois les blâmes du libéral prédécesseur de Pie X. Est-ce que la République et la Démo-

cratie ne représentaient pas un idéal de gouvernement manifestement opposé à l'idéal théocratique préconisé par l'Encyclique sur les doctrines des modernistes ?

On ne voit guère d'autres raisons sérieuses dans ces mesures répressives prises à l'endroit des journaux des abbés Dabry et Naudet. Ceux qui s'étonnent des condamnations épiscopales qui frappèrent ces organes, n'ont prêté sans doute qu'une attention distraite aux enseignements de Pie X concernant l'attitude du citoyen. Ces enseignements semblent, il est vrai, un peu noyés dans les développements d'ordre philosophique et théologique du document pontifical. Si restreinte que soit la place faite ici à la question politique, elle n'en garde pas moins une importance capitale. Celui-ci est condamné par Pie X aussi bien que le plus téméraire des agnostiques qui, se disant catholique, oserait « *poursuivre le bien public en la manière qu'il estime la meilleure* ». « Rome, a-t-on dit, accapare tout l'homme ». Il est tout au moins certain que l'Encyclique *Pascendi gregis* est une apologie déguisée du gouvernement théocratique. Cette face politique d'un document dont nous avions envisagé presque exclusivement le côté religieux a pris au contraire toute l'énormité de la caricature dans les préoccupations de la pensée allemande. « Qui du Pape ou de l'Etat doit règler les destinées de la nation ? », c'est en ces

termes que le problène moderniste s'est posé tout aussitôt au-delà du Rhin. Dans quelle atmosphère embrasée s'engagea et se poursuivit la discussion ! Des pamphlets comme le suivant peuvent en marquer la température extrême : « Réveille-toi, vieille colère des Gibelins ! Toi, qui passant par Milan, pénêtras dans Rome, dans les châteaux des Sarrazins et les citadelles des Normands de Sicile, enflamme notre nation pour le nouveau combat... ». Et le geste de Pie X n'était pas dénoncé seulement comme l'outrage suprême à « l'honneur de la science », il se révélait encore comme le signal de « la conjuration ultramontaine » contre « l'avenir du germanisme ». L'amour-propre national se fit à son tour intransigeant. La suspension du professeur moderniste Schroers à l'Université de Bonn par le cardinal Fischer déchaîna un tel flot de colères, qu'en dépit des *pacta secreta* conclus entre le Sacerdoce et l'Empire, depuis l'avènement de Pie X, l'Etat prussien jugea son intervention nécessaire, et l'archevêque de Cologne dut reculer pour laisser fuir avec l'orage le préjugé populaire qui faisait du nom de papiste le synonyme d'esclave de Rome, d'adversaire du bien public et de contempteur de la science. Ces retourts offensifs d'une théocratie militante ont laissé la France politique aussi indifférente que la France moderniste. La première ne prend plus au sérieux les conspirations de l'ultramontanisme, la

seconde n'a guère ressenti que l'injure faite par l'Encyclique *Pascendi gregis* à ses penseurs religieux. L'Allemagne gibeline avait pensé au contraire à ses intérêts avant de penser à ceux de l'Eglise.



De l'attitude actuelle de la France moderniste devant les décisions de Pie X, peut-on légitimement conclure à la réalité d'une orientation rétrograde de l'esprit catholique dans notre pays ? Le silence des uns comme l'abdication des autres donne bien l'impression que les ordres de Rome ont été entendus et que les Argonautes de la foi nouvelle ont jeté les lests. Le grand foyer moderniste de France s'est refroidi si brusquement et à un tel point qu'on le croirait éteint. Il y a dans cet ordre d'idées quelque chose d'apparemment changé, quelque chose de provisoirement atrophié, quelque chose enfin de douloureusement engourdi aux pieds d'un sacerdoce dominateur. Oui, ces faits sont indéniables et ils éveillent à la pensée les impuissances et les stupeurs des lendemains d'une défaite. S'ils traduisaient cependant toute la vérité, on pourrait dire avec raison que le modernisme français n'était qu'un leurre, une simple agitation de surface autour de la barque qui porte le Pêcheur, aussi sûr du lendemain que

de la veille, sur l'Océan des âges. Mais on serait aussi en droit de se demander si les mesures de répression édictées par Pie X n'ont pas dépassé le but à atteindre, puisqu'elles n'ont encore trouvé leur application en France que contre un moderniste rentré, bien avant la promulgation de l'Encyclique, au bercail de l'orthodoxie. Nous voulons parler de Mgr Batifol recteur débarqué des Facultés catholiques de Toulouse.

Le régime de délation, dont l'établissement des conseils de vigilance était l'inéluctable nécessité, a permis, ça et là, il est vrai, à certains prêtres d'utiliser pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand profit de leur avancement.... spirituel ces aptitudes policières qui sont les vertus propres aux temps de servitude. Mais le zèle de ces pourvoyeurs des tribunaux d'inquisition fut parfois si intempérant, si brutal et si maladroit que l'autorité ecclésiastique dut rappeler à la pudeur les chevaliers de la délation La « Chronique du Sud-Est » doit en particulier aux folies de cet espionnage sans vergogne la liberté de ses publications bibliographiques.

Si impressionnantes d'ailleurs que soient les apparences, la faillite du modernisme français n'est peut-être pas ce qu'un vain peuple pense, encore moins ce triomphe définitif annoncé par les *Alleluia* de l'*Univers* et de la *Croix*. Cette faillite existe extérieurement dans les rangs de ces intellectuels hiérarchisés condamnés au

silence pour sauver leurs dignités, leurs chaires et quelquefois le pain d'une famille. Elle se manifeste encore chez ceux qui, dans les savantes utilisations philosophiques et exégétiques des apologistes modernistes, n'avaient cherché qu'une agréable distraction de l'esprit, un moyen commode d'échapper aux vertiges des abîmes que donne parfois la vue des mystères religieux. Ceux-là, frappés du mutisme de gens qualifiés pour parler hautement, se regardent et se disent à mi-voix : Tout le vieux monde a croulé, nous dansons maintenant sur des ruines, mais cela durera bien encore autant que nous ! Il est certain qu'ils n'éprouvent aucun regret de ce qui arrive, aucun sentiment de révolte contre le défi porté par leur chef à la science et au progrès dont les intellectuels catholiques s'étaient faits les initiateurs ; la volonté de reconstruire quoi que ce soit est complètement absente de leurs préoccupations. Un doux et riant scepticisme, une indifférence radicale pour toute idée sérieuse, une intention très arrêtée de vivre pour soi et de ne se créer aucun ennui, voilà les seules manifestations de modernisme dont l'Encyclique n'a pas encore réussi à effacer la trace. Mais c'est une trace obscure, une ombre trop légère pour altérer la majesté de la nouvelle paix romaine. Si l'on voulait des signes moins fuyants de ce trop fuyant état d'âme, on pourrait les trouver, ce semble, dans le geste et les paroles de ce prêtre

parisien, prêtre très distingué d'ailleurs qui levait les yeux au ciel, haussait les épaules et disait avec une magnifique sérénité : « Si le Pape daignait me demander conseil, je l'exhorterais à aller planter ses choux ; mais, pour ma part, il ne me gêne pas ; je ne parle jamais de lui et je ne veux pas qu'on m'en parle. » Moyennant ce traité de paix, M. le premier vicaire de l'aristocratique paroisse de X reste orthodoxe.

Mais, en marge des enrégimentés et des sceptiques cheminent les méconnus, les errants, les solitaires comme Loisy, tous ceux qui ont vraiment souffert pour la vérité plus grande. Ceux-là se taisent aussi, parce qu'ils veulent prendre le temps de recueillir la semence nouvelle. L'avenir du libéralisme est entre leurs mains, ils le savent, ils sont convaincus également que l'on ne tue pas les idées à coups de bâtons ; ils préparent, en conséquence, l'atmosphère favorable à l'éclosion des mâles vérités. On ne saurait donc prendre leur silence pour celui de l'indifférence, encore moins pour celui de la mort. C'est plutôt le silence du recueillement, le volontaire silence des camps, lorsque l'ennemi est tout proche et que l'on se prépare au combat. L'avenir s'annonce très riche en surprises de toute sorte.

A tout considérer, le conflit ne paraît donc qu'ajourné entre la Rome de Pie X et la France moderniste. C'est la veillée des armes. L'histoire

n'a pas encore enregistré toutes les conséquences de l'Encyclique *Pascendi gregis* sur la pensée religieuse de notre pays.

J. DELASAIGNE.

---

31 Décembre 1907.

En ce jour qui clôt l'année 1907, on chante dans toutes les Eglises de France l'antienne pontificale qui renferme ces vœux de l'Eglise universelle à l'adresse de son chef suprême : ... *Dominus conservet et vivificet eum et beatum faciat illum in terrà.* Nul ne redit avec plus de cœur ces réconfortantes paroles que l'auteur du *Catholicisme de demain.*

# TABLE DES MATIÈRES

Grande Imprimerie du Centre. — Herbin, Montluçon.

Librairie E. NOURRY, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS

# BIBLIOTHÈQUE DE CRITIQUE RELIGIEUSE

## à 1 fr. 25 et 2 fr. 50

### Vient de paraître :

7-8. *****. — **Le Programme des Modernistes**, traduction de l'italien, in-12 . . . . . . . . 2 fr. 50

9-10. L. CHAINE. — **Menus propos d'un Catholique libéral**, in-12 . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

L'auteur de *Les Catholiques français et leurs difficultés actuelles* est trop connu du public pour qu'on ait besoin de le lui présenter.

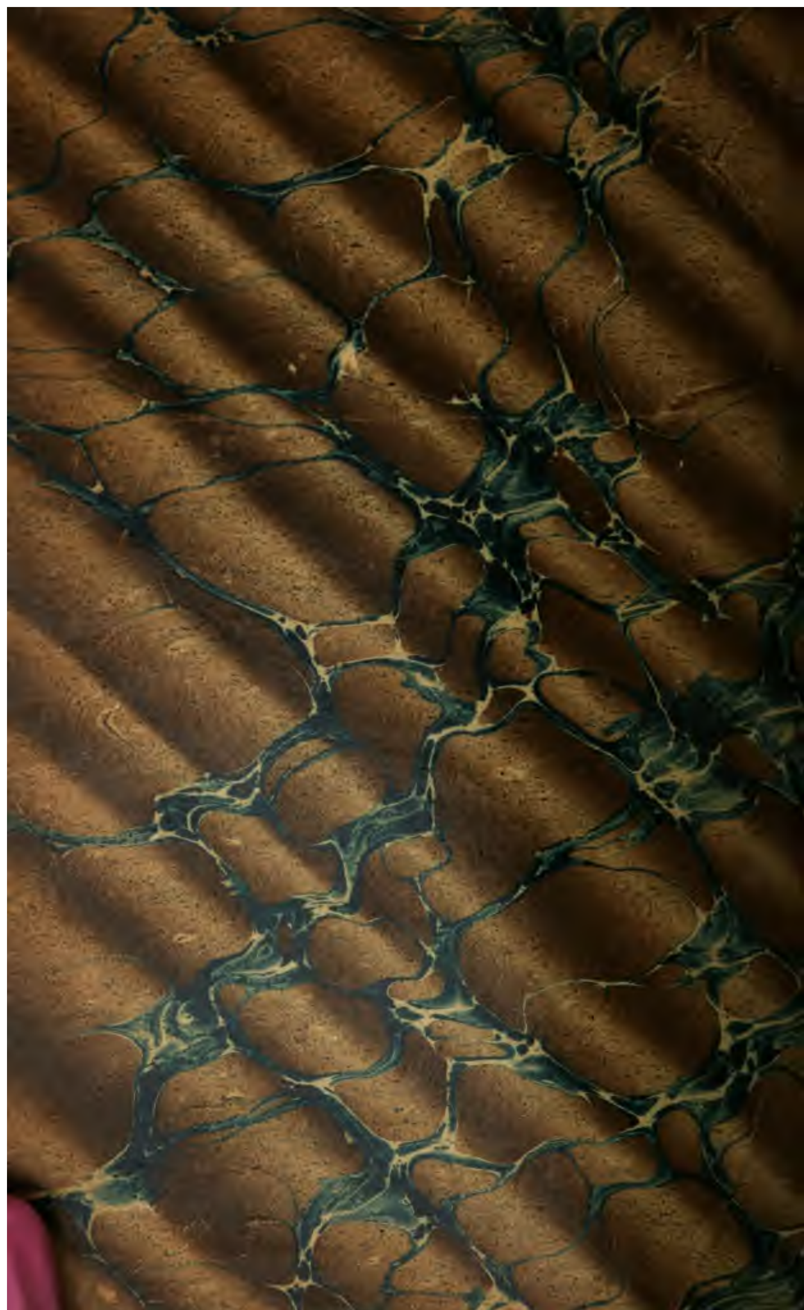
Cet ouvrage nouveau fait comme la suite naturelle du précité. L'auteur y aborde tous les sujets qui préoccupent aujourd'hui les catholiques. On en jugera par la table des chapitres : *De quelques Réformes de Pie X. — De l'Action des laïques dans l'Eglise. — De l'Ignorance religieuse de certains catholiques. — Nouveautés nécessaires. — Des Évêques et des Cardinaux. — Du Syllabus de Pie X et de l'Encyclique : Pascendi, etc., etc.*

### Sous presse :

13. — L.-G. LÉVY. — **Une Religion rationnelle et laïque**, in-12 br. de 112 pages. . . . . . . 1 fr. 25

14. CATHOLICI. — **Lendemains d'Encyclique**, in-12 de 125 pages. . . . . . . . . . . . 1 fr. 25

IMP. RENAUDIE, 13, RUE DE SÈVRES. — PARIS.



Nov. 30, 1909